3 1761 07987110 9

This volume has been purchased from the
fund bequeathed by
Mrs. Catherine Renwick Hamilton,
and applied to this purpose by her husband,
Dr. Alexander Hamilton M.A. (Tor.),
in memory of their only son
Alexander Edwin Hamilton,
B.A. (Tor.),
who was Lecturer in French in University
College during the year 1910-1911, and
who died on the 26th of March, 1912,
in his thirty-fourth year.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/carnetdundragond00henr

" MÉMOIRES ET RÉCITS DE GUERRE "

CETTE Collection a pour but de présenter au public, sous une forme vivante et fidèle, tous les aspects de la Grande Guerre. Elle fait appel à tous ceux qui, ayant pris part aux événements les plus intéressants, seront capables de les raconter dans un bon langage, donnant l'impression de la vie. A côté des ouvrages historiques proprement dits, elle révélera la physionomie même si diverse en chacun de ses moments, et sur les différents fronts, de l'héroïque épopée actuelle.

GASTON RIOU : *Journal d'un simple soldat.*

MAURICE GENEVOIX : *Sous Verdun.*

JEAN LÉRY : *La Bataille dans la Forêt.*

VICTOR BOUDON : *Avec Charles Péguy.*

LOUIS-L. THOMSON : *La Retraite de Serbie.*

JEAN RENAUD : *La Tranchée Rouge.*

JOHN MORSE : *Un Anglais dans l'Armée Russe.*

MARCEL NADAUD : *En Plein Vol.*

JACQUES DIETERLEN : *Le Bois Le Prêtre.*

PIERRE-MAURICE MASSON : *Lettres de Guerre.*

PIERRE DE KADORÉ : *Mon Groupe d'Autos-Canons.*

CAPITAINE CANUDO : *Combats d'Orient.*

COMMANDANT BRÉANT : *De l'Alsace à la Somme.*

H. RUFFIN et A. TUDESQ : *Notre Camarade Tommy.*

LIEUTENANT MARCEL ÉTÉVÉ : *Lettres d'un combattant.*

ÉMILE HENRIOT : *Carnet d'un dragon.*

Chaque volume in-16, broché : 3 fr. 50

(Majoration temporaire : 50 cent.)

26.0.6

74/2/19

CARNET D'UN DRAGON

DANS LES TRANCHÉES

(1915 - 1916)

DU MÊME AUTEUR

La Flamme et les Cendres, poésies (MERCURE DE FRANCE). 1 vol.

L'Instant et le Souvenir, roman (couronné par l'Académie française) (Calmann-Levy). 1 vol.

A quoi rêvent les jeunes gens, enquête sur la jeunesse littéraire (Champion). 1 vol.

A PARAITRE

Amitié, roman.

Les Occasions perdues, roman.

A1700
H5194c

EMILE HENRIOT

CARNET D'UN DRAGON

DANS LES TRANCHÉES

(1915 - 1916)

Ce n'est pas mépriser la vie que de lui référer l'honneur : c'est estimer l'honneur ce qu'il vaut.

(*Manuel du gradé de cavalerie.*)

166552
24/10/2.

LIBRAIRIE·HACHETTE·ET·Cie
79, Boulevard Saint-Germain.
1918

A LA

MÉMOIRE DE MES AMIS

TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR

D
604
H37

Copyright by Hachette and Cie 1918
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays

CARNET D'UN DRAGON

(1915-1916)

I

LE DÉPOT

LES BLEUS

3 février 1915. — J'ai réussi à m'engager. Quel soulagement ! Tous ceux que j'aimais, qui me déconseillaient avec affection: « Vous ne savez pas ce que c'est ! Vous n'avez jamais été soldat ! Vous ne supporterez pas les fatigues d'une campagne ! etc. », une fois la chose accomplie, m'ont serré la main, presque tendrement. Seuls, quelques-uns m'ont dit : « Vous êtes fou ! » en haussant de robustes épaules dont certaines d'ailleurs pourraient très bien, elles aussi, porter le sac et la bretelle du fusil. Je suis charmé de ma folie, elle m'est plus légère que leur sagesse.

Dans le train qui m'emporte vers la petite ville éloignée où je vais rejoindre le dépôt de mon régiment, j'ai déjà l'impression de ne plus m'appartenir. Le destin est maître, — je suis mon destin. — Quelle tape à notre individualisme si farouche, cette guerre ! Mais il faut en être. Quand on pense aux platitudes faites pour assister à la première de

Chantecler, tolérer de n'être pas de ce spectacle-là !

Tout à l'heure, j'ai dit adieu aux miens. A la vérité, je les avais quittés depuis que, dans mon esprit, j'avais décidé de partir. Adieu, belle vie douce et facile, chers livres, travaux, espérances ! Comme je rêvais aux bords laissés derrière moi, une vision soudaine dans l'encadrement de la portière du wagon : un palais splendide, au loin, entre des touffes d'arbres nus et noirs, des terrasses, des eaux... Versailles, tout à coup découvert sous un angle inattendu et nouveau. Fugitive apparition qui a du prix pour moi : comme si toute la beauté qui m'est chère m'apparaissait une dernière fois, avant ce grand bond dans une vie inconnue...

Niort, même jour. — M'y voici. Ma feuille de route me prescrit de me présenter demain au bureau du ...e dragons, où je dois compter. J'y vais dès ce soir : mon habit civil me brûle. Je m'informe. Un soldat rencontré sur la pittoresque place de la Brèche m'accompagne, d'un pas lourd et lent. C'est dans la vieille ville, au fond d'une ruelle tortueuse. Je pensais tomber dans le classique quartier de cavalerie d'une petite cité de province. Point. Le ...e a ici son dépôt provisoire depuis qu'il a dû quitter Vitry-le-François, dans les premiers jours de septembre ; et comme le quartier est plein, à regorger, de chasseurs, de hussards, les dragons sont en cantonnement. Imprévu qui ne m'est pas désagréable.

Le commandant du dépôt me reçoit. Premier contact. Noms et qualités.

« Engagé volontaire? N'avez jamais servi? Classe 1909? Très bien. Très bien. Montez à cheval?

— Oui, mon commandant.

— Parfait. Vous compterez au 3e peloton du

12e escadron *bis*, avec les recrues. Après, on verra. Passez à la trésorerie pour retirer vos pièces. Vous vous présenterez demain matin, on vous équipera. Bonsoir. Charmé. »

A la trésorerie, touché 2 fr. 50, pour frais de route.

Est-ce que c'est tous les jours comme ça?

4 février. — Avec mon petit ballot de linge roulé dans mon sac de couchage, depuis l'aube j'arpente la ville, de bureaux en bureaux. Décidément, j'ai tout du bleu, — bleu foncé ! outremer ! — avec mon chapeau devenu trop large pour mon crâne tondu, et qui me tombe aux oreilles. Voilà enfin la rue Cloche-Perce, où cantonne, dans une vieille maison abandonnée, un des pelotons de l'escadron où je vais faire mes classes. Car, hélas ! j'ai tout à apprendre. Servir, c'est un métier. La bonne volonté n'y suffit pas.

Un homme en bourgeron sale balaie mollement devant la porte. J'engage avec lui le dialogue suivant :

« C'est ici, le 12e *bis*?

— Oui.

— Où est le chef?

— I va venir. Tu viens chez nous?

— Oui. Engagé.

— Ah ! c'est toi l'engagé? »

Mon arrivée est signalée, à ce qu'il paraît. Deux, trois dragons tout jeunes, mais qui ont déjà l'aisance de gens anciens dans le métier, se rassemblent. Ils me dévisagent avec une curiosité indifférente. Singulier animal qu'un engagé. L'un d'eux désapprouve nettement.

« T'as donc pas d'boulot chez toi, qu't'es engagé? »

Rires.

« Parc'qu'si moi, j'avais pas été appelé, sûr que

j'serais pas v'nu dans c'bazar. Non. Enfin, t'es libre. Tu veux voir la chambrée? Monte, c'est là-haut. »

Un escalier sombre. Un palier de maison pauvre. Deux portes peintes d'une couleur brun-rouge, avec une inscription en belle ronde soignée, sur un papier : *3e peloton*. C'est le mien. J'entre. Une petite pièce, des paillasses par terre, des hommes sur les paillasses, l'odeur célèbre. Quand j'entre, le brigadier, un gros réserviste, qui a une loupe sur la joue, pose son pied sur la table et hurle :

« Un homme à ma botte ! »

Un homme se précipite avec une brosse et du cirage, et frotte l'énorme godillot.

Aux murs, blancs de chaux, des carabines dans des râteliers, avec la baïonnette d'artillerie, *vulgo* coupe-choux ; des sabres astiqués ; des brides. Du linge sèche sur un fil tendu à travers la chambre. Mes nouveaux camarades font très peu attention à moi. De quoi j'ai l'air avec mes vêtements civils? Vivement un treillis et un bourgeron, que je dépouille le vieil homme.

Deux heures après, c'est fait. J'ai retraversé Niort dans la longueur, pour aller toucher, au magasin d'habillement, l'équipement nécessaire à ma transformation. J'ai enfourné dans un immense sac, pêle-mêle, veste, sabots, casque, houzeaux, ceinturon, cartouchière, culotte, étoffes rugueuses, aciers et cuirs passés à la graisse, néanmoins piqués de rouille et de moisi. Hélas ! il n'est pas de bonheur sans mélange. Au dépôt, les dragons portent des culottes de velours, pour économiser le drap d'uniforme, qui devient rare. Je suis un peu déçu. La culotte rouge exerce un vif prestige sur celui qui ne l'a pas portée, trois ans, entre les tristes murs d'une caserne ou d'un quartier. Tant pis, je retraverse la ville, toujours en

civil, avec mon sac sur le dos et, sous le bras, un énorme manteau bleu de cavalerie, dans lequel je m'empêtre et me prends les pieds...

Et puis je fais connaissance avec mes chefs : adjudant, maréchal des logis, brigadier — celui qui a une loupe. Une surprise : je reconnais dans le fourrier d'un escadron voisin un camarade d'enfance et de collège : Escudier. Il me donne des conseils précieux, les derniers, ceux d'une mère.

« C'est bien simple : petit verre, petit verre, petit verre. Vous aurez la paix. »

Premier avantage de la vie de cantonnement : dès ce soir, dès mon premier jour, je sors en ville. Deux anciens de la classe 14 m'ont équipé, prêté une latte, fourbi un casque, bouclé mes éperons, blanchi mes pattes d'épaule, époussété, tourné, ajusté, fignolé, et me voilà, avec mon grand diable de sabre, qui, de loin, vise la glace des devantures des grands magasins niortais. Quel bleu !

Quel bleu, oui ! Cataclysme. Du trottoir d'en face, à travers la rue, je suis rudement interpellé. C'est l'adjudant de planton à la tenue. Je l'ai pourtant salué très convenablement, il me semble, et il m'engueule ! Il paraît que je tiens mon sabre comme un parapluie, la poignée sous l'avant-bras replié contre le buste, ce qui n'est pas réglementaire. Il faut tenir son sabre par le fourreau, l'index à la hauteur de l'anneau de bélière. J'ai beaucoup de choses à apprendre ; et, pour commencer, qu'il vaut mieux, une fois pour toutes, ne jamais se fourrer dans les jambes d'un adjudant.

5 février. — On m'a affecté au 3e peloton, parce que je sais monter à cheval et qu'on a pensé qu'il n'était pas nécessaire de me mettre avec les gourdes

nº 1. Je suis donc avec les gourdes nº 2 : ce n'est pas encore trop humiliant. Nous sommes entassés une soixantaine — deux pelotons — dans la baraque de la rue Cloche-Perce. Les hommes y couchent huit par chambre, sur des paillasses. Ça m'est égal. On peut sortir le soir à cinq heures, jusqu'à huit et demie : le temps d'aller se laver, écrire une lettre et boire un verre, après la soupe.

Mes nouveaux camarades sont, pour la plupart, des paysans, tous jeunes, blagueurs, bons enfants, peu sentimentaux. La m.... tient une grande place dans leur conversation. Ils sont sympathiques, en général, gueulards, mais désireux d'être « bons copains ». Tout de suite, ils m'ont expliqué :

« Et puis, tu sais, ici, on ne s'en fait pas... faut pas s'en faire.... »

De la bile, sans doute. Non, on ne s'en fait pas. Tout va lentement, doucement. Surtout, pas de zèle, si l'on ne veut pas être mal vu. Voilà ma première surprise. Je croyais que la guerre avait tout changé, car nous sommes en guerre, tout de même. J'ose exprimer cette idée, mais il paraît que c'est une idée d'homme de lettres. On me regarde. Sourires.

J'ai un tampon dans la personne d'un de mes « anciens », Pujol, propre et soigneux, dépourvu d'imagination. « Quelque chose de maternel et de démerdard », a dit Escudier à mon brigadier, qui m'a indiqué celui-là. Après midi, premier contact avec le métier. Revue de cuirs. Dans les chambres balayées, arrosées en huit, sur les paillasses recouvertes des couvertures bien pliées, les hommes disposent bretelles de carabine, ceinturons, cartouchières, tous les cuirs du harnachement ou de l'équipement, graissés, roulés, mis en place sur un même modèle.

Je n'ai encore touché à rien, j'ai les mains pourries

de saleté. L'homme de chambre balaie trois fois, avant que l'officier vienne passer la revue. Mais la poussière qu'il soulève retombe, fine, persistante, impalpable, ternit les cuirs si bien astiqués, couvre tout d'une grisaille légère.

A trois heures, la revue passée, c'est le pansage. Les difficultés du cantonnement ont séparé hommes et chevaux. Ceux-ci, faute de place dans notre maison, sont logés dans l'écurie d'une auberge, à 300 mètres de nos chambrées. Nous y allons, en colonne par quatre, vêtus de nos bourgerons et de nos treillis, en sabots. C'est difficile de marcher au pas avec des sabots, pour moi du moins. J'ai accroché à ma ceinture, comme font les autres, une étrille et deux brosses. L'écurie du peloton est au pied du vieux Donjon. On attache les chevaux à une grille, et pendant deux heures on frotte l'animal qui vous est affecté. Le mien se nomme *Joconde*; c'est une grande jument alezane, de réquisition comme la plupart de ces bêtes. Il n'y en a qu'une vingtaine pour trente hommes, qui les montent à tour de rôle. On en attend d'autres, d'Amérique, dit-on. En attendant, frottons.

Je frotte, j'étrille, je bouchonne, je brosse. Je vais trop vite. Je vais toujours trop vite, en tout. Ici, la lenteur est de mise. Pujol m'explique.

« Faut aller lentement. Si vous avez fini votre cheval avant les autres (il me dit *vous*, pourquoi?) vous serez obligé de vous croiser les bras, alors on vous mettra sur un autre cheval.... »

Toute la pensée militaire est là. Chacune de nos occupations a son horaire, est réglée une fois pour toutes, de telle à telle heure. On ne s'en ira pas plus tôt si elle est finie avant. Le pansage fait, corvée d'écurie, crottin, pelle, brouette. Puis la botte de foin

dans le râtelier, la botte de paille sur la litière, l'avoine dans les auges. L'abreuvoir. On rentre les chevaux. Cinq heures. « Comptez-vous quatre!... A droite par deux.... marche! » Retour au cantonnement. « Rompez les rangs !... Marche. » Voilà, on est libre. Le cuistot hurle : « La soupe ! » Et c'est la ruée des hommes par les escaliers, pour aller chercher les gamelles et les quarts dans les paquetages, redescendre en trombe, avec mille cris, se bousculer autour des marmites, recevoir sa pitance du soir : morceau de viande, eau chaude grasse, demi-boule de pain excellent, pinard... Et l'égrènement des hommes servis, qui vont s'installer dans un coin, chacun de son mieux, pour se repaître. Car ici, on ne déjeune pas, on ne dîne pas: on mange. Et manger, toujours ce même bœuf, cette même soupe, ce même pain, ce n'est plus une chose agréable, c'est une nécessité uniforme, le besoin de remplir, deux fois par jour, à heure fixe, la machine humaine, à qui, en d'autres temps, on fera rendre, lentement, méthodiquement, automatiquement, son maximum. Très ancienne loi d'économie militaire que mon gros ami Miquel formule de la sorte :

« Faire rendre un maximum d'effort pour un minimum de morue. »

ASSOUPLISSEMENTS

6 février. — Ça commence. Ce matin, voltige, au quartier des hussards (les officiers disent houzards). Il s'agit d'assouplir les hommes. Comme ils ont déjà commencé les exercices et que je suis en retard sur eux, le maréchal des logis Donot, paternellement, m'a demandé ce que je savais faire.

« Rien, ai-je avoué. — C'est bon, alors je vas vous

mettre avec les *énervés*. Vous allez tâcher de les gratter. »

Puis il ajoute, par un charmant scrupule :

« Je dis *énervés*, c'est pas un reproche, mais ils ne savent pas bien encore.... »

Je me livre donc par la suite, à travers la sciure du manège, aux acrobaties suivantes : saute-mouton sur deux camarades accotés ; rétablissement à deux mains sur un cheval en paquetage complet ; saut par-dessus le même cheval, dont un cavalier tient un pied levé, de telle sorte qu'il ne puisse ruer, quand, les deux mains à plat sur ses fesses, l'homme prend son élan, et bondit ; saut tête-bêche par-dessus la selle ; lutte à main plate, étant à califourchon sur le dos d'un camarade, avec un autre dragon pareillement monté. Chutes, cris et rires. Enfin saut en hauteur par-dessus une barre. Tout allait bien jusqu'alors ; mais ici, je m'élance, calcule mal, prends ma battue de trop loin pour franchir la barre, que je vais embrasser à pleins bras, et sur laquelle, en raison de la vitesse acquise, je me mets à tourner cinq ou six fois de suite, comme un poulet sur sa broche, à la grande satisfaction de mes camarades et à la fureur du petit chien de l'escadron qui me jappe aux mollets jusqu'à ma chute finale et douce dans la sciure épaisse. A la suite de quoi, je me classe premier dans la troupe obscure des énervés. Et j'ai l'orgueil d'entendre mon logis me dire :

« Pas mal, pas mal. Je ne vous croyais pas aussi nerveux, ma parole. On fera quelque chose de vous.... Seulement... seulement... il faudra... il faudra vous faire couper les cheveux... Moi, ça m'est égal... mais c'est à cause des autres... vous comprenez... »

Bien ! Bien ! Je croyais mes cheveux assez courts comme ça. Un camarade complaisant et une ton-

deuse font l'affaire, et je me présente à la soupe avec un crâne parfaitement nu, presque rose, comme si j'allais subir l'opération du trépan.

7 février. — Nous avons touché hier des mousquetons neufs avec le coupe-choux d'artillerie qui devient d'ordonnance dans la cavalerie. J'ai été heureux de recevoir cette arme. Tout ce qui me rapproche de la guerre me semble un pas nouveau dans la voie qui me conduira à la fin de mes classes et ensuite au front. Mais mes camarades n'ont vu dans leur carabine qu'un outil de plus à astiquer. Il s'en est suivi force jurons. — Ce matin, escrime à la baïonnette. En bourgeron, ceinturon, cartouchière, baïonnette au côté, arme sur l'épaule, nous traversons Niort, par quatre, au pas. Ce sont mes débuts. C'est très difficile de marcher au pas, dans le rang. J'ai la jambe trop souple, à ce qu'il paraît. Je m'applique. Je ne pense plus à rien. Je me plie à l'automatisme. Déjà je commence à n'être plus qu'un numéro dans le rang, la machine qu'il faut devenir. C'est un assouplissement à rebours, et je conçois qu'il est nécessaire. Marcher, sans plier le genou. Un. Deux. Dresser le col, effacer les épaules, bomber le torse. Je n'ai de pensée et de volonté que pour coordonner mes mouvements suivant le rythme que, du trottoir, nous jette, du fond de sa barbe, avec une retentissante voix du nez, au grand émoi des commères arrêtées sur les portes, notre adjudant :

« Han, dè ! Han, dè ! »

Ce qui signifie, je crois : « Un, deux ! Un, deux ! » et fait pouffer, sous leur masque impassible, les cavaliers.

Nous voilà sur la place de la Brèche, tout de guingois entre ses quinconces, alignés par pelotons,

vêtus de nos bourgerons sales, nous exerçant, au soleil clair. Les brigadiers, les maréchaux de logis nous font exécuter les divers mouvements du portez arme, garde à vous, croisez... ette ! baïonnette... on ! pointez, coup lancé, en garde à droite, en garde à gauche, remettez... ette !... On décompose. Les hommes sont maladroits, lourds, gauches. Quelques-uns saisissent assez vite ce qu'on leur demande. Mais la majorité est lente, lente à comprendre le commandement, lente à exécuter, entend à droite, hésite, puis se décide, et fait à gauche, dix fois de suite. Quelques-uns ne sauront jamais ; ils ne se départiront jamais de la lenteur bovine où depuis vingt ans la vie des campagnes a courbé leur esprit et leur corps. Mais tout de même, malgré les bras désespérément levés au ciel du logis qui prend l'univers à témoin de son impuissance devant ces bornes, il faudra bien qu'ils y viennent, ces lourds garçons. Et jusqu'à ce que le plus obtus réduise à trois temps nets le mouvement de « arme sur l'épaule... droite ! » ou le « baïonnette... on !... », tous les autres répéteront, des mois, des mois, indéfiniment, le même exercice, la même unification des gestes, des volontés, des réflexes ; et des mois, pendant que là-bas c'est la guerre, ici, le brigadier criera : « Au temps ! » sur la place de la Brèche, à sa rangée de bonshommes en bourgerons malpropres. — Cependant, dès qu'il a le dos tourné, Miquel, impayable, fait le pitre.

8 février. — Piqué contre la fièvre typhoïde. Fièvre, courbature. Le dos comme roué de coups de bâton. Exempt de service. Quinine.

10 février. — Ce matin, manège. Le peloton s'est rassemblé dans la rue, chaque homme portant sa

selle et sa bride sur son dos, et dans cet équipage, par quatre, est allé aux écuries, prendre les chevaux. Pour aller au manège, dans le quartier des hussards, tout en haut de la vieille ville, je suis le peloton à cheval, moi dernier venu, à pied. Et, par contenance, c'est moi qui tiens la chambrière, comme au cirque M. Loyal.

Au manège. En rond, autour de la piste, le logis au milieu ; à terre à cheval, d'un bond, sans que la bête bouge, une main au pommeau de la selle, l'autre empoignant une touffe de crins et les rênes. Il faut sauter à bas du cheval et d'une seule battue, se rétablir par les poignets sur l'encolure, enfourcher, retomber en selle — sans le secours de l'étrier, bien sûr ! — Et puis au trot, au tapecul, sans étrier, le corps en arrière, les coudes au corps, les mains fixes et basses, la tête droite, le genou à la selle, la cuisse à plat, la pointe du pied tombante. Maintenir ses distances, d'un cavalier à l'autre, et piler du poivre, suivant les réactions plus ou moins douces de ces vieilles montures. Des chutes, nombreuses — toujours les mêmes — parce qu'on a perdu l'assiette, parce qu'on s'est penché en avant, parce qu'à un tournant on a rompu l'équilibre instable et glissé sur la selle brillante, de la fesse sur la cuisse, et de là, roulé dans la sciure, d'où on se relève, éberlué, noir, toussant, crachant, au milieu des rires, cherchant ce qu'est devenu son cheval, et l'apercevant à l'autre bout de la piste, trottant avec l'allure heureuse et dégagée d'un cheval libre, qui ne sent plus sur son dos un grand corps maladroit et hume l'air, la tête haute.

Et le logis hurle, au centre de la piste, à moitié disparu dans un nuage de sciure soulevée. La chambrière en main, il court de l'un à l'autre, redressant

une faute, criant, interpellant, injuriant, avec une voix éraillée à force, et quel luxe inouï d'épithètes ! J'avais très fort mal à la tête, ce matin, rapport à la jument *Tiline* dont le trot n'a rien d'agréable, surtout au tapecul ; et tout occupé que j'étais à me tenir en selle, un fou rire m'a pris. C'était de voir le gros Miquel, rouge ponceau, embrasser à pleins bras l'encolure de *Capsarius*, et résister à la chute, jusqu'au premier tournant, où elle eut lieu.

15 février. — Travail à cheval à l'extérieur. C'est la première fois. En colonne par deux, nous gagnons le grand terrain de manœuvres, sur la route de Limoges. Il pleut. Nous avons chaussé les grands manteaux gros bleu, coiffé le casque lourd. Tout le long de la route, maniement de sabre : coups de pointe en avant vers la droite, à droite, à gauche, en avant vers la gauche, moulinets diagonaux, à droite, à gauche, moulinets latéraux.... Je monte *Bandara*, qui n'aime pas le sabre, et rue, et pète, et se traverse, pilant sec, tirant — faisant une vie impossible ! Et ce manteau si lourd — cette pèlerine où s'engouffre le vent qui me le retourne sur la tête, pour m'empêtrer, comme si déjà je ne l'étais pas assez avec mon sabre, et ce *Bandara* ridicule....

La guerre, dans tout ça? Personne n'en parle. Où si on en parle, une fois par hasard, c'est comme d'un sujet de conversation sérieuse — les soldats n'aiment pas les conversations sérieuses — comme d'un sujet difficile. Est-ce donc que nous sommes si loin du front, et que le bruit de la bataille ne vient point jusqu'ici? Les hommes lisent bien les journaux, mais d'un œil distrait. On sent trop que l'on n'y peut rien, soi, pour sa part ; que, du moment qu'on est soldat, on ira, un jour, et alors, qu'on fera son

devoir. En attendant, l'homme n'y pense pas. Ce sont des enfants, légers, insouciants. Ou bien, si l'on en parle, on dit « le front », comme d'une menace. C'est là où on va si l'on n'est pas sage. Les autres disent : « Ah ! la guerre... elle sera finie avant qu'on y aille.... »

On compte en effet six mois au moins avant qu'une classe soit mobilisable. Et dans six mois....

Mars. — Progrès. J'ai quitté le 12e *bis*, la petite classe, je suis maintenant avec les grands, au 11e, où l'on prend directement les hommes et les chevaux mobilisables pour les envoyer au front, rejoindre le régiment. Je trouve ici quelques garçons assez gentils, des fils d'officiers, désireux de faire la guerre, eux aussi, dégoûtés d'attendre si longtemps leur tour. Mais le régiment a peu de pertes et point besoin de renforts. J'ai refusé de faire partie du peloton des élèves aspirants. Il faudrait passer trois, quatre mois dans une école, à Saumur ou Saint-Cyr, pivoter, manéger, se morfondre avant d'attraper au concours le moindre galon ; et une fois nommé, attendre encore un tour de départ. J'ai plus de chances de partir comme deuxième classe, dans un délai plus bref. Et puis la guerre sera finie à l'automne. Ce serait bête d'attendre la paix au dépôt.

Mon nouveau peloton, le 2e, est cantonné tout entier, hommes et chevaux, dans une cour d'auberge. Les écuries sont belles, les chevaux à l'aise. Les hommes ont établi leur chambrée dans un vaste grenier à fourrage. C'est la campagne presque. On sort, par une petite porte de derrière, sur les champs : de l'espace, de l'air.

Mes nouveaux chefs : un vieux logis, gueulard, mais pas méchant, vingt ans de service, médaille mili-

taire, excellent dresseur de bleus, bon cavalier, fou de pansage.

« J'veux vous voir faire un bon ponsage, un bon ponsage.... »

C'est sa formule. Et il prononce si drôlement qu'on ne l'appelle plus que « bon ponsage », et comme c'est un peu long : poum-poum.

M. B..., le lieutenant. Jamais un mot plus haut que l'autre. Très froid, très calme, très au courant du service. Adoré des hommes, et écouté.

J'ai touché un cheval, pour moi, pour moi tout seul. C'est une grande jument alezane, nommée *Rapière*, matricule 1552, américaine, six ans, nerveuse et mince, bien membrée, avec un bon coffre, encore qu'un peu exagérée dans sa structure : le col trop long, le ventre un peu trop levrétté, le fouet trop dégagé. Mais élégante malgré ses défauts, et du sang, ce qui est assez rare chez ces américains, assez mous, généralement.

LE GRAND TERRAIN

21 mars. — Beaucoup de travail, ces journées. B... nous mène dur, mais avec tant de sourires ! Pas un homme qui ne subisse son ascendant et ne l'aime. Aujourd'hui nous avons abordé la lance. C'est un sale outil, lourd et encombrant ; mais une arme terrible, quand on sait s'en servir. Moulinets, coups de pointe, à pied, d'abord, pour assouplir la main. Après, il faudra recommencer l'apprentissage, à cheval....

Tout est long. Comment former un dragon en six semaines ! Et puis, nos gourdes, qui retardent tout ! Le reste du temps se passe en pansage et en corvées. J'ai tout de même l'espoir de partir bientôt,

un des premiers, dans un mois peut-être. Du moins, mon excellent capitaine me l'a promis.

Singulière chose que cette vie militaire, toute physique, si nouvelle pour moi, absorbant tout l'être, l'assujettissant, par des soins mécaniques, cet enchaînement d'ordres et d'obéissance continus, cette sujétion.... Et en même temps, sous cette calotte de plomb, cette règle monacale, l'être moral reste vacant, et facilement se développe, se meut, toujours en activité. Au pansage, où je frotte, des heures, — deux heures, trois heures de suite, — et lisse le poil de ma jument, je pense à autre chose, — on peut penser. Le corps est occupé, mais l'esprit libre ; des idées me tracassent, des souvenirs, des espérances. J'échappe à moi-même ; j'assiste en spectateur à ma propre vie, et tout me semble si différent de valeur, tout ce que j'aimais si loin, si extérieur maintenant ! Est-ce la gravité du cataclysme qui nous emporte : tout paraît plus sérieux. Je pense aussi souvent que mes jours sont peut-être dès maintenant limités, comptés ; que je puis être tué, dans quelques semaines, et que revenir de là-bas, c'est en somme une chance. Mais ceci ne m'arrête pas. Parfois je regarde mes camarades assemblés dans la cour, si allants, si gais, si insouciants, parce que l'imagination ne les étouffe pas ; et je me demande combien d'entre eux seront vivants dans un an. Un fatalisme consolateur me fait accepter sans horreur, par avance, ce qui doit être. Nous ne sommes pas maîtres de la vie : ce ne sont que les circonstances accessoires que notre volonté modifie ou peut modifier. La grande ligne nous est imposée. Par qui? Par quoi? Mystère. C'est ce mystère qui me travaille. Mais en vain, de raisons trop lointaines. L'important, l'essentiel, ce que l'on aperçoit de plus proche

et de plus immédiat, à quoi il faut obéir : c'est le devoir immédiat et sans détour, la patrie, la beauté du sacrifice pour une idée, des idées, des forces morales, l'honneur, le dévouement, quelques mots majuscules. Et que le monde est beau ! Est-ce donc qu'on va le quitter? C'est le printemps aujourd'hui. Sous un ciel adorable, ce matin, en revenant à cheval du grand terrain de manœuvre, un ciel bleu partout, et si pur, j'ai vu le premier arbre en fleur : une branche sans feuille encore, et noire, mais chargée d'une grappe blanche. O nature cruelle ! Et l'on se bat ! Cette grappe blanche évoque pour moi tant d'autres printemps si doux : Nesles, au début d'avril, le nuage vert sur ma colline, le Lavandou et ses eucalyptus ; des petits villages secs dans la campagne poudreuse, avec leurs toits de tuiles plates, assez pareils à ceux de ce pays-ci....

Dans l'ennui de cette vie si quotidienne, il y a une joie pour nous tous : quand il fait beau, le travail à cheval sur le grand terrain. Quels jolis tableaux militaires j'y ai enregistrés, tous ces matins ! Une vaste étendue, l'herbe molle et piétinée. Les petits monticules de la butte de tir s'élèvent, à l'autre bout du champ. Là-bas, ces points noirs, régulièrement espacés, ce sont les tireurs ; quelques coups de feu, comme des claquements de fouets, comme les coups de fusil d'une battue, à la chasse, l'hiver. Plus loin, des cavaliers forment un vaste cercle, où ils trottinent, pantalon garance et bourgeron de toile, sur une piste idéale, marquée par des fanions rouges et bleus. Au centre, l'officier ou le gradé. Par moments, quand notre peloton se rapproche, le vent nous apporte un peu de sa voix : « Partez au trot... allongez... allongez jusqu'au galop.... Des jambes... des jambes... sacrebleu ! » Ou bien des commandements pour le

maniement d'armes : « Sabre... main ! » Et sur le mot « Sabre ! » tous les hommes d'incliner la tête vers la gauche, d'engager le poignet dans la dragonne, de tirer un peu la latte du fourreau ; puis à : « Main ! » toutes les lames de sortir brusquement de leur gaine de métal, le cavalier dressé sur ses étriers, le bras étendu dans toute sa longueur, et, sous le soleil clair, l'étincellement brusque de ces minces aciers, tournoyant, s'élevant, s'abaissant, pointant ou sabrant dans l'air un invisible et imaginaire ennemi ; ou, moins noblement, d'extravagants mannequins de paille suspendus à des chevalets.

Ailleurs, c'est un autre peloton, formé en carré mobile, avec de larges distances entre les rangs, de larges intervalles entre les files, pour habituer hommes et chevaux à se conduire avec aisance, au commandement. Un autre peloton passe, en bataille, au galop ; un autre saute, par rangs de quatre. Quand ils passent près de vous, les chevaux font retentir la terre de leurs sabots qui, derrière eux, en projettent des mottes, brusquement arrachées par le galop dans le sol meuble. Une vapeur blanchâtre les environne, et quand ils s'interposent entre le soleil et vous, ils font sur l'horizon une découpure singulière d'ombre chinoise, enveloppée d'ouate. Parfois, du peloton, on voit un cavalier en difficulté qui sort, ou plutôt est sorti par son cheval. L'animal pointe, ou rue, ou se traverse ; l'homme « n'a pas la bonne pose », le voilà par terre, et tandis qu'il se ramasse, sans grand mal la plupart du temps, le cheval de prendre du large, la crinière au vent, avec les belles et élégantes allures de l'animal en liberté, pendant que le bonhomme court après. Il payera un cigare à ses anciens, quand il rentrera au cantonnement ou au quartier : il n'y coupera pas.

Avril. — Alerte. Exercice de mobilisation pour tout l'escadron. Un branle-bas dans le cantonnement. Rien que des hommes courant de-ci, de-là. Tel, suivant le tableau de travail divisé par heures, à l'avance, réunit et porte, dans chaque peloton, les sabres à aiguiser. Tel autre bondit à la forge, et touche les ferrures de rechange que chaque homme doit avoir dans la poche à fers qui pend à la selle. D'autres se partagent les munitions, cartouches, vivres de réserve ; mènent à la visite vétérinaire les chevaux malades, à dispenser de paquetage ou de marche ; celui-là distribue les outils. Puis on fait les paquetages, grande affaire pour les cavaliers. Je bourre mes deux sacoches de tous les objets réglementaires, prévus et énumérés dans la théorie : vivres de réserve pour deux jours, deux kilos d'avoine, 120 cartouches, brosses, savon, boîte à graisse. Je roule en boudin mon linge dans les deux côtés du sac de toile qui doit être fixé à l'arçon de la selle, au-dessus des sacoches. Quatre par quatre, sur une couverture, par terre, les hommes plient les manteaux, à l'ordonnance. Le tout arrimé à la selle. Aux chevaux, tout de suite. Les voilà bouchonnés, harnachés, paquetages solidement bouclés ; chaque homme, en tenue de campagne, mousqueton dans le dos, baïonnette au côté, cartouchières, ceinturon, musette en sautoir, avec le bidon, est déjà au garde à vous, à la tête de son cheval. En selle. Sur la grand'place voilà l'escadron qui se forme.... Tout cela en un tournemain. Mais maintenant, il va falloir attendre, une grande heure, à ne rien faire, comme toujours au régiment, à chaque rassemblement, commandé d'avance. Sur le grand terrain, réunion des quatre escadrons de dépôt des régiments de hussards, de chasseurs et de dragons cantonnés à Niort. Pour la première fois, grâce à

cette réunion des quatre escadrons, nous allons faire école de régiment. Voilà justement les profondes masses formées, chacune en bataille, sur deux rangs.

Les hommes ont tous la nouvelle tenue bleu horizon avec des petits guillemets différents sur le col pour distinguer les armes ; ainsi vêtus uniformément, les escadrons constituent de longues rangées sombres, où l'on distingue peu à peu des taches claires et pittoresques : les dolmans bleus, les casques des dragons recouverts de toile, leurs longues crinières noires, et dans tout ce bleu, çà et là, les crinières rouges des trompettes et le cuivre jaune de leurs instruments piquant des notes vives et hardies ; — les shakos à gourmettes des chasseurs, les képis rouge et bleu de roi des hussards ; — et le fauve des harnachements, le brillant des aciers, les sabres blancs, les lances noir de bronze, les étriers, les carabines.... Et par-dessus ces couleurs, le grand silence du régiment sous les armes, grand silence que trouent parfois le hennissement ou le piaffement d'un cheval, le cliquetis d'un mors ou d'un éperon, un commandement bref, que suit aussitôt un bruit de houle, — le régiment qui saute à cheval, s'ébranle, se met en marche....

Et alors, les trompettes propageant les ordres par des sonneries, la manœuvre : une succession de mouvements divers, sinueux, ondulants ; des ruptures instantanées, par quatre ; des alignements en bataille, impeccables ; des déboîtements d'une précision élégante ; des conversions à pivot fixe, qui font que soudain on se retrouve, tout le régiment, en bataille sur deux seules rangées de cavaliers, le tout à vive allure, au grand trot, au galop ; et puis, à la fin, le défilé devant le général immobile, les trompettes déchirant l'air avec les brèves notes de la charge, vingt fois reprise.... Et chacun, ivre, poussant son

cheval dans les jambes, la lance ou le sabre à la main, abdiquant dans la fièvre d'obéir toute volonté, toute personnalité, chacun soulevé d'enthousiasme, insensible à la douleur physique des genoux, du dos, du front, des reins meurtris, transporté d'allégresse, de violence, de mouvement....

Soudain, arrêt sur place, derrière les officiers, sabre haut. Halte. Repos. Pied à terre. Et chacun s'ébroue, homme et cheval : celui-ci secouant sa lourde selle, celui-là soulevant son casque, étalant avec son mouchoir, sur son visage, la sueur et la poussière ensemble, avalant une gorgée de vin, à même le bidon, la tête rejetée en arrière.

Puis la dislocation, et la rentrée au cantonnement, la traversée de la ville, si amusante : tous les habitants sur les portes, les trompettes éclatantes encore à la tête du régiment, secouant l'air d'un fracas de cuivres ; et dans chaque homme, qui se redresse d'instinct dès qu'il se sent regardé sur son cheval, quelque chose de remué au plus profond de soi, par la beauté excitante de ce spectacle où il participe, le régiment qui défile dans une ville, entre une haie de curieux, ce bruit, ces piaffements, ces fanfares.... Et peut-être au fond de chacun la pensée que ce serait suprêmement émouvant et beau, une pareille entrée, là-bas, dans une ville conquise — reconquise....

Avril. — Pas de répit. Aujourd'hui service en campagne. Tout l'escadron. Il a fallu refaire les paquetages au grand complet, rouler les manteaux, s'équiper comme hier. Il pleut. Le thème est le suivant : trois pelotons, sous le commandement du lieutenant de C..., défendront le passage de la Sèvre, entre tels points désignés sur la carte. Le lieute-

nant X..., avec un peloton, tentera de le franchir. Je suis de liaison auprès du lieutenant de C... et fais la navette, au galop sous un sentier ombreux, entre les petits postes échelonnés le long de la rivière et l'officier. Quelques cartouches à blanc tirées à l'aile opposée de notre ligne m'indiquent au bout d'une heure et demie que l'action est engagée... où je ne suis pas. Un trompette sonne le ralliement. La manœuvre est terminée. Critique. Voilà tout ce que j'ai vu, aujourd'hui, de la bataille.

Avril. — Un grand chagrin pour tout le peloton. Notre lieutenant nous quitte. Il part — mais seul — pour l'armée d'Orient, aux Dardanelles. C'est une grosse déception pour nous tous, qui l'aimions, avions confiance en lui, et espérions qu'un jour nous marcherions avec lui. Il nous a fait ses adieux ce matin, dans la cour de notre cantonnement. Il paraissait ému, lui aussi, de nous quitter. Le pansage a été morose.

Mai. — Depuis quelques jours, ma montre est cassée, je m'aperçois qu'elle ne me servait plus de rien. C'est qu'au régiment, on n'a plus la notion du temps : la répétition continue des mêmes besognes, dans le même temps donné, tous les jours, aux mêmes heures, à commandements fixes, cet assouplissement de l'individu dans un grand mécanisme où il n'est plus rien qu'un rouage obscur, cette vie régulière, toujours pareille, toute physique, font succéder les jours aux jours avec une rapidité, une uniformité incompréhensibles. Parfois encore, seulement, je me reprends, je pense :

« Quoi ! encore là ! Pas parti? Je ne me bats pas? Je suis inutile? » Un mouvement d'impatience. Per-

pétuellement, les désirs, les espérances viennent se heurter contre ce grand mur de la chose militaire, où personne, jamais, n'est qualifié pour changer quoi que ce soit au cours normal (et si lent !) des événements. Pourtant, la plupart d'entre nous ont la hantise de quitter cette atmosphère insoutenable du dépôt, éprouvent l'attirance magique de ces mots enivrants : la guerre, le feu, le danger.

Attendre, attendre. Il semble que ce soit là, rassemblée en un mot, toute la philosophie de la vie militaire.

Ce matin, j'ai accompagné à la gare quelques-uns de mes camarades qui partent — une vingtaine, depuis plus longtemps que moi ici, et qui étaient désignés à l'avance pour aller rejoindre le régiment, *là-bas*.... Il y a eu de la casse, dit-on. Ceux-ci partent pour combler les vides. Ils partent, ivres de joie, comme en temps de paix, probablement, ceux de la classe. J'ai assisté avec déchirement à l'embarquement des chevaux, à l'installation de mes camarades dans leur wagon joyeusement garni de bouteilles et de victuailles pour la route, au départ de leur train.... Je suis rentré au cantonnement, avec un autre qui restait, triste et silencieux. Toute la journée, cafard — un cafard affreux — le cafard du dépôt. Est-ce donc que j'ai un caractère si mal fait que je ne me trouve jamais bien où je suis?...

II

EN LORRAINE

VEILLÉE D'ARMES

21 juin 1915. — Enfin, j'y suis. Où? Dans le train qui m'emporte, avec une dizaine de dragons tout neufs, vers l'aventure et les hasards. Je n'y songeais plus. Il y a trois, quatre jours — je ne sais plus, car ces dernières journées ont été particulièrement agitées et remplies — le capitaine passe à cheval, devant notre cantonnement. Il se met à rire.

« Eh bien, Henriot, vous êtes content?

— Content, mon capitaine?

— Oui... il va y avoir un départ.

— J'en suis?

— Vous en êtes.... »

Alors il a fallu courir, partout, de bureaux en bureaux, toucher nos vêtements, nos équipements divers ; passer la visite médicale, qui nous déclare « aptes à faire campagne » ; faire ferrer de neuf la jument *Rapière* ; inspecter armes, cuirs, ajuster tunique et culotte ; accumuler dans les sacoches pains de guerre, potages secs, boîtes de singe, sucre et café ; rouler étroitement manteau et toile de tente, et

rouleaux de linge, bourrer la musette, ne pas oublier l'avoine de *Rapière*, pour la route ; faire aiguiser sabre et coupe-choux ; compter le nombre de cartouches réglementaires ; renouveler petit et grand équipement, jusqu'à la ficelle de carabine, qui sert à en nettoyer l'âme du canon, et le petit tube d'iode, avec le sachet de pansement ; dire au revoir aux uns, aux autres, peut-être adieu; boire un grand nombre de verres, ici et là ; serrer des mains, prendre congé. Et ce matin, de bon matin, seller, se harnacher, s'équiper, aller se présenter au commandant, qui passe l'inspection du convoi, sur la place.

Puis la longue et minutieuse cérémonie de l'embarquement des chevaux dans leurs wagons, et de nous-mêmes, dans les nôtres.

Nous sommes une douzaine, je crois bien. Quatre ou cinq camarades, jeunes engagés, braves petits, Lejay, du Châtelet, Perrin, impatients de quitter l'esclavage du dépôt, à qui on a accordé, comme à moi, cette « faveur » insigne de partir ; et quelques autres garçons un peu moins sympathiques, tout juste sortis de « caisse», amenés, baïonnette au canon, de la prison directement au train, et qu'on envoie au front avec nous, par punition. Comme quoi, du point de vue où l'on se place, la même chose peut être considérée comme un honneur ou une peine ; et une même locomotive emmener à la fois vers l'Est des élus et des réprouvés.

Dans le train. Il s'arrête partout. A la première station, comme nous avions déjà déballé nos victuailles pour la route, et commencé à bien faire, je m'entends appelé, lève la tête, et qu'aperçois-je sur le quai? — Blonde et rose, une amie charmante, Mme de B..., rencontrée par hasard à Niort, et qui me sachant en partance, à la vue des dragons chantant

aux portières, me cherche gentiment pour me dire au revoir et me souhaiter bonne chance. — Ultime et gracieuse apparition de la vie civile, peut-être la dernière jolie chose que je vois, au bord du grand inconnu qui m'attire.... Puis le lent convoi s'ébranle, et je retombe dans la mangeaille et la tabagie. Rien de mieux à faire. Boire, manger, fumer, chanter, dormir. Voilà comme on passe le temps ; et il est long. J'essaie de lire, impossible ; l'esprit est ailleurs. Quel livre serait supérieur à cette aventure? Par la portière du wagon, je regarde le paysage. C'est toute la France que nous traversons dans sa largeur, et je trouve un sens émouvant et riche à ce préambule. Doux horizons de prés, de coteaux, rivières d'argent, petites villes étagées, avec leurs toits de tuile et de fine ardoise — routes fuyantes entre leurs longs peupliers frissonnants — terre française.... Voilà ce pourquoi nous allons nous battre. Raison et sentiment, tout est d'accord. De toutes nos raisons profondes, l'amour du sol est peut-être la plus puissante. — Il y a pour moi un rapport étroit et sensible entre la beauté de ce paysage de France, et la guerre que nous partons faire pour elle. J'essaie de le faire sentir à l'un de mes petits camarades, classe 16, qui somnole à côté de moi. Il me regarde, hoche la tête, et rit :

« Il en a des idées, cet Henriot! »

Un gosse. Il n'aime pas à réfléchir, il fera un très bon soldat. C'est bien. Je me renfonce dans ma rêverie solitaire....

Creuse, Touraine, Nièvre, Dijonnais. Nous remontons vers le Nord-Est. Nous rejoignons notre division dans l'Est, où, d'après les communiqués, ça tape ferme, vers Reillon, où nous avançons ; et c'est probablement la division qui donne. L'esprit vole

vers cet inconnu, et s'irrite de ne pas savoir.... A Montchanin, pour tromper l'attente d'un interminable arrêt, joué au billard, avec le maréchal des logis qui convoie notre détachement.

Dernier contact avec la civilisation.

... Arrêts dans les gares, la nuit, sur des quais déserts et baignés de lune, pour donner à boire aux chevaux, dans nos seaux de toile. Pauvres bêtes ! Quel voyage, pour eux ! Ils sont assez sages, dans les wagons. Il n'y a que sous les tunnels où ça ne va pas. Ils ne comprennent pas que la nuit puisse ainsi tomber autour d'eux en plein jour, et ils font une vie épouvantable, tapant, pleurant, hennissant, s'abattant les uns sur les autres, aux grands cris des gardes-écuries pour les relever. Ma pauvre *Rapière* est toute ahurie et a sa belle queue abîmée, à force de butter contre la paroi du wagon....

Lunéville, 24 juin. — Enfin nous y sommes. Après cinq jours et cinq nuits en chemin de fer, vraie veillée d'armes, nous avons débarqué, ce matin, au petit jour, ici. Le premier soin, avant toute chose : le jus, mis à chauffer sur le quai de débarquement, dans des gamelles, entre deux pavés, comme de vieux grognards. Et puis, soudain, premier contact avec la guerre. Nous croisons des blessés qu'on transporte d'un train sanitaire à l'ambulance, dans la gare. Instinctivement, nous nous pressons tous, pour voir : on dirait que nous avons soif d'apprendre ce qui nous attend, peut-être.... Ils sont jaunes, ces blessés, jaunes de visage, couverts de boue, sales. C'est la saleté qui frappe, en eux, dès l'abord, et puis cet air égaré et terrible, ou morne, plus terrible encore, dont j'avais été si ému, à Paris, je me souviens, au début de la guerre, quand pour la

première fois j'avais vu, à la gare de l'Est, un convoi de soldats évacués du front. — En même temps que ces blessés, dès le débarqué, le canon. Des aéroplanes survolent la ville, très haut. Amis? Ennemis? Nous ne savons pas. Tout est nouveau pour nous. La plupart de mes camarades sont de très jeunes gens, qui n'ont encore pas vu grand'chose de la vie. Et ils commencent par la guerre ! J'essaye de lire dans leurs yeux ce qu'ils pensent. Nous y sommes bien, cette fois. Ils ne disent rien. La jeunesse rit sur leurs visages. Ils sont contents, amusés, étonnés, voilà tout. — A l'autre bout du quai, une section de ravitaillement décharge un train : lentement, sans hâte, comme une chose qu'on fait tous les jours, et cet air terne de l'habitude.

Et puis, notre détachement se forme. Le débarquement des chevaux a eu lieu. Nous avons sellé, bridé, assuré armes et paquetages. A cheval. — Puis la sortie de la gare, la traversée de la ville, encore endormie, les faubourgs pelés et galeux ; la route. Une petite étape par un beau soleil. Nous traversons des villages, où il y a des maisons éventrées par les obus, des éraflures de balles sur les murs, des ruines, de l'an dernier déjà, pauvres et tristes. Des ruines, de tous côtés, uniformes, toutes pareilles. Maisons de pauvres, maisons de riches ; une fois par terre, elles se ressemblent toutes. Sur l'un de ces tas de pierres écroulées et noircies, accrochée à un pan de façade encore debout, ses deux fenêtres ouvertes sur du vide, l'enseigne d'un bouchon se balance, avec une ironie funèbre : « A la gaîté champêtre... »

Nous arrivons. Le logis lève un bras en l'air.

« Halte! Face à gauche, sur un rang! Pied à terre. »

C'est dans un pauvre petit village de Lorraine,

poudreux et plat, sur le bord d'une route. Une heure d'attente au soleil. *Rapière*, ma jument, a soif. Moi aussi. C'est ici la brigade. Discussions, palabres. A cheval encore. Et de nouveau, en route.

Voici enfin Manonviller, poignée de toits rouges jetés dans une prairie verte, au pied du fort jaune, sur une crête pelée. La Vezouze coule en serpentant au creux de la plaine. Des collines médiocres, d'un vert jaunâtre, au dessin dénudé, sec et doux à la fois, courent à l'horizon. La petite colonne entre dans le village : une rue unique, où des chevaux sont attachés devant les maisons. Il y a de grands tas de fumier, sur le pas des portes, qui s'écroulent jusqu'au milieu de la rue. Quelques cavaliers, en manches de chemises, font du pansage. D'autres mènent des chevaux par trois à l'abreuvoir, vers la petite rivière. C'est fait, nous y sommes : nous avons rejoint. — Seulement, voilà : une déception. C'est bien ennuyeux, personne ne fait attention à nous.

Nous sommes les bleus, les derniers venus, « les mecs de Niort », comme ils disent, ceux qui sont là depuis longtemps, les anciens. Ils nous regardent avec un peu d'ironie. Ma foi, nous le méritons. Nous avons l'air de sortir d'une boîte ; nous sommes tout battant neufs, équipés d'hier, tous pareillement vêtus d'un « bleu horizon » qui vient du magasin d'habillement, avec nos bottes de cuir trop jaune, qui n'ont pas encore connu le « Négro » ni le « Lion noir ». Eux, les anciens, ils sont fort sales, à côté de nous, et d'aspect disparate, avec, les uns, des culottes rouges, les autres bleues ; celui-ci une vareuse, celui-là une tunique, foncée, à pattes d'épaules et à boutons blancs.... Quelques-uns portent encore le dolman.... Mais pas de comparaison possible : c'est eux qui sont les plus beaux. Ils ont servi.

Même jour. Onze heures du soir. — Premier jour. J'écris ceci dans la rue, sur mes genoux, assis contre une borne. Il fait nuit noire et, pour écrire, je suis obligé de guider mon crayon avec mon doigt sur le papier que je ne vois pas. J'entends, sans la voir davantage, une fontaine, qui chante, auprès de moi. Et le canon, de temps en temps, qui gronde. Il s'est réveillé avec la nuit et nous aurons sans doute l'audition du combat lointain. Tout à l'heure, la lune était admirable, mais comme il y a relève, ce soir, le ciel nous favorise et les nuages l'ont voilée. Le convoi ne sera pas bombardé.

Nous, eu égard à notre long voyage, on nous a laissés à garder les chevaux. Les autres sont à la relève. En attendant son retour, je tâche de mettre un peu d'ordre dans mes impressions. — Le régiment est aux tranchées, depuis six jours, à une dizaine de kilomètres d'ici. On lui a dit : « Il faut le Rémabois », organisation solide, tenue par les Boches. Le régiment y est allé. Il y a eu deux tués et quatre blessés, hier, dans une reconnaissance. Dernières nouvelles. — Il ne reste à Manonviller que les maréchaux, et quelques hommes, avec les chevaux. Tout le jour, nous, les *bleus*, nous avons pivoté, à droite, à gauche, en corvées, à la forge, à l'abreuvoir, est-ce que je sais ! — Puis le colonel nous a passés en revue, hommes et chevaux. Il a plus regardé les chevaux que les hommes, et *Rapière*, bien en condition, malgré le voyage et sa queue rebroussée, a été remarquée. J'ai bien peur que....

Vers midi, un avion a jeté trois bombes. Autant à l'aube. Résultat nul. Les bombes sont tombées dans un pré voisin. Les canons spéciaux tirent. Flocons blancs dans le ciel, très haut. Puis un autre avion, de chez nous, est venu, et, dans le soleil, à coups de

mitrailleuse, il y a eu duel — pour amuser les hirondelles. — On entend le canon, continu, vers l'Est — vers Reillon, Leintrey, Gondrexon, où quelque affaire est engagée depuis plusieurs jours.... C'est, de loin, le bruit d'une rame de wagons tapant sur un butoir, dans une gare. — Il fait très beau. Je suis flottant : heureux d'être là, et impatient. Est-ce toujours ainsi, le front? — Un peu déçu. Nous sommes arrivés dans un dépôt, en somme. Cependant, très différent de Niort. Très militaire, très « service ». Discipline dure et large, et d'utilité immédiate ici, au lieu que là-bas, elle n'avait d'intérêt qu'en principe. — L'impression dominante de ce premier jour, c'est celle, dans une saleté héroïque, d'un effort lent et continu pour un résultat qu'on ne peut pas voir. Il est, il sera longtemps invisible, là-bas, loin, par delà les Vosges que j'apercevais tout à l'heure, bleues et vaporeuses au fond du tableau....

A huit heures, des chasseurs à cheval ont passé, dans des tenues invraisemblables, l'un de mes premiers étonnements : bottes, bandes molletières, shakos, képis, calots, salopettes, manteaux chaussés, manteaux roulés. Tous vêtus à leur fantaisie, aucune ordonnance. C'est cela, chez les chasseurs, paraît-il, la tenue de tranchées. L'air robuste, malpropre et tanné. A dix heures la colonne des chevaux de main est partie, à la rencontre des 3e et 4e escadrons. Puis, sur le village endormi, c'est le silence tranquille de l'ombre. Le canon, au loin, mais trop loin pour faire partie de ce paysage noir. Il ne le trouble pas. Il y a sa place, à l'autre bout de l'horizon, comme les montagnes qui le bordent. Ici, paix, silence immédiats. Seule, la chanson de l'eau, coulant de la fontaine....

Et puis plus tard, un bruit de cavalcade, sur une

route dure, au loin.... Elle se rapproche. Bientôt, on entend plus distinctement la cadence d'une troupe au trot, les fers martelant le sol. C'est le régiment. Il s'arrête à l'entrée du village. Les gardes d'écurie sortent en courant, balançant leurs lanternes. Et à ces lumières vacillantes, tandis que des commandements brefs volent dans l'obscurité, je découvre *mon* régiment, et dans mon régiment, *mon* escadron. Dislocation. Les hommes sautent de leurs chevaux, les mènent boire. Je les considère. Quoi ! des dragons, ces êtres étranges? Pour un « cavalier » qui sort du dépôt, qui s'attend à voir « des dragons », il faut avouer qu'il y a de quoi être surpris. Ces hommes.... Quelle impression rude et superbe !... Couverts de boue, courbés en deux, le calot enfoncé sur les yeux, le manteau chaussé, la carabine au dos, la musette, la gourde, — sans casque, ni sabre, ni lance.... Et quel air las, d'hommes exténués !... Je comprends aussitôt que mon imagination est en faute. Depuis des mois je pensais à la guerre. J'en avais vu les horribles traces, parfois toutes fraîches, comme sur l'Ourcq, en septembre 1914, au lendemain de la bataille. J'en avais imaginé les horreurs, le sublime, le tragique quotidien, mais je n'avais pensé qu'à l'exceptionnel. J'avais prévu l'héroïsme, non la fatigue ; j'avais prévu le sang, oublié la boue. La réalité qui me frappait si vivement, ce soir d'arrivée, je ne l'avais pas « réalisée » dans mon esprit. Encore, toujours, cette impression déjà perçue par ailleurs, mais ici, impérieuse, d'une vie héroïque, dure et sale, d'un effort immense et toujours pareil, continu, de tous les jours, de tous les instants, aveugle, limité à lui-même....

Un quart d'heure après, les chevaux rentrés, tout l'escadron dispersé dans les pelotons, les pelotons

dans les escouades, ces hommes étaient assis, et devant la soupe chaude qui les attendait, détendus soudain, retrouvant leur jeunesse joyeuse, avec des rires de guerriers à jeun, ils se mettaient à chanter, à parler, tous à la fois ; ils se reprenaient à vivre, racontaient aux autres ce qu'ils venaient de faire. Ceci, très simplement, sans aucune forfanterie, en gens habitués à ces sortes de choses ; et ils riaient, en en parlant, et déjà, comme des enfants, s'amusaient au récit de leurs peines passées. — Ils sont restés six jours là-bas, devant un bois, couchés dans la boue et les herbes, se tenant le jour à l'abri des balles ; la nuit, attaquant et reconnaissant. Perrin, le sous-officier, frère de mon jeune camarade avec qui j'arrive, a été remarquable. Malgré les circonstances les plus difficiles, il est entré dans le bois boche, y est resté, sous le feu, vingt-quatre heures, avec ses hommes, à dix pas de la tranchée ennemie, au fond d'un ruisseau. Et puis en plein jour, pour la deuxième fois, il est revenu, traversant à découvert 800 mètres de plaine, à plat ventre, canardé avec sa petite troupe par Polyte, tireur de précision, qui, d'un arbre où il observe nos mouvements, vise à 600 mètres un homme qui rampe, et fait mouche. Les cyclistes de la division ont enlevé un blockhaus à la baïonnette. Perrin a eu plusieurs blessés, deux morts. Quel instinct soudain, involontaire, me fait m'imaginer, moi, vivant, si joyeux de vivre, dans l'un d'eux? — A deux heures, fourbu, je m'enroule dans mon manteau et me couche dans la paille, sur mon sac jaune, où je dors, admirablement.

25 juin. — Organisation. Nous, les nouveaux, nous avons reçu notre affectation. Avec mes cama-

rades Bodinier, Treney, Perrin, du Chatelet, Lejay, je reste au 4e escadron. Il est réputé dans la division. Je compte au 4e peloton, lieutenant P... ; 3e escouade, brigadier Miton. L'escouade, c'est le petit groupe, l'unité infime et intime, une espèce de petite famille, où il ne s'agit que de s'entendre, mettant tout en commun : peine, honneur, corvées, nourriture, tabac. — Toute la journée, corvées : abreuvoir, forge, visite vétérinaire, promenade des chevaux. Dans la cavalerie, le palefrenier l'emporte. Hélas ! on m'a pris *Rapière* : ce sera désormais la jument d'armes du maréchal des logis R... qui, au premier coup d'œil, a reconnu la bête de sang et l'a réclamée pour lui. C'est son droit. Je n'ai rien à dire. Mais voilà mon premier chagrin. Je l'aimais, malgré ses défauts ; et puis elle était si belle ! — A part le canon, qu'on entend au loin, ce n'est pas la guerre. Ce mot guerre comporte tant de choses énormes pour l'imagination que l'on est tout étonné, dès qu'on a une seconde à soi pour réfléchir, de ne pas voir tout de suite se réaliser « ces choses ». Il n'y a qu'un grand remue-ménage de troupe en mouvement, un va-et-vient perpétuel, un excès de détails matériels qui absorbent tout : pensée, activité physique. Equipement, harnachements, munitions, chevaux, distributions, fourrage, abreuvoir, botte, ravitaillement des hommes, soupe, — sans parler des tranchées, encore non vues. Je n'aperçois encore qu'un ensemble de corvées rudes et qui s'enchaînent. C'est dur, le métier. On est mal, on ne peut rien avoir à soi. Armes, selles, brides, paquetages, petites affaires personnelles, tout est entassé, en vrac, dans un coin d'écurie ou d'étable. Les tas de fumier dégoulinent dans les ruisseaux devant les maisons. La pluie qui ne cesse depuis ce matin les a délavés. Mais qu'un coup

de soleil vienne, qu'on s'arrête un instant, et l'on respire, à toute poitrine, l'air enivrant et plein de la vie physique....

Le capitaine nous a appelés, les nouveaux. Il nous a fait un petit discours, sec, bref, militaire, sur les duretés du métier et ce qu'il attend de nous : beaucoup, et beaucoup, ce n'est pas assez : tout. Il a demandé que nous soyons *chics* ; puis, pour compléter sa pensée, après avoir hésité une seconde : *cavaliers, enfin !* — J'aime cet esprit de corps, amoureux de son corps. Tout de suite, cet homme nous a eus. Nous étions enchantés de lui. Nous nous serions tous les six fait immédiatement casser la figure, s'il avait fallu, pour rien, pour lui prouver. Il a su trouver le ressort.

Il est grand, mince, élégant, découplé, énergique. L'officier de carrière, large d'épaules, étroit de baudrier, l'œil clair et vif, un peu dur, voyant vite, parlant bref, et seul ; très service, très droit, très sévère, très juste, aimant ses hommes et ne le disant pas. Un chef. Et, malgré une certaine hauteur, séduisant, à cause de certains raffinements indicibles : mains soignées, tenue impeccable, une amusante ironie dans le regard. Sa réputation, parmi les hommes, est d'une grande dureté, mais c'est des hommes eux-mêmes que je tiens qu'il n'y en a pas de plus juste que lui dans le régiment. Et tous sont d'accord sur ce point : avec lui, on peut y aller aveuglément, il mènera l'escadron jusqu'au bout du monde, sans plus de casse qu'il ne faudra.

Cinq heures. L'appel, au milieu de la route. Tout l'escadron est rassemblé. « Garde à vous ! » C'est comme un ressort qui se tend. La belle machine, bien huilée, vraiment ! Les officiers sont là, au milieu du carré ; chaque sous-officier devant son peloton, tête

droite, regard à dix pas. Le capitaine passe, et il lui suffit d'un coup d'œil pour s'assurer que les chaussures, les houzeaux sont bien cirés, et qu'il ne manque pas un bouton, sous la tunique, au pantalon. Puis, il a fait un petit discours aux hommes, conçu à peu près dans ces termes :

« Vous avez été épatants. Vous m'avez fait pleurer d'émotion. Vous avez accompli pendant ces six derniers jours un travail superbe, un métier très dur, avec une bonne humeur parfaite. Vous serez récompensés, le colonel vous félicite ; moi, je vous remercie. »

Speech écouté par les hommes, raides et droits sous l'émotion. La voix mordante et un peu tremblée du capitaine agissait sur moi comme un instrument.

DEVANT LE RÉMABOIS

Samedi 26. — Promenade des chevaux, ce matin, à six heures, dans la belle forêt de Mondon. Au retour, pansage. J'étais dans la rue, allant chercher de l'eau à la fontaine, quand le capitaine rencontré m'interpelle. Il m'annonce du ton le plus sec qu'il a besoin d'un agent de liaison susceptible de porter des ordres non écrits, et, dans les périodes de repos, capable de travailler au bureau, comme secrétaire des officiers. Pensant que je serai plus utile dans ce double emploi qu'à faire le garde d'écurie, il a décidé de la sorte. Je remercie, sans trop encore savoir de quoi. Peut-être, là, pourrai-je un peu plus comprendre ce qui se passe. Et tout de suite, je commence. J'assiste à la décision, au bureau. J'ai apporté un ordre du commandant. C'est, pour ce soir, la relève aux tranchées du 1er demi-régiment (1er et 2e escadrons) par le 2e. Nouveaux ordres de détail, en consé-

quence, à transmettre dans les pelotons. Ma tâche. A cinq heures, soupe. Tenue de tranchées : paquetage, carabine, baïonnette, 150 cartouches (45 dans deux sachets en bandoulière, le reste dans les cartouchières), — repas froid, seau de toile, toile de tente et manteau roulé, bidons de café et de vin. Tout cela sur soi. A sept heures, par escouade, la colonne se forme. Il fait beau. A cheval. Celui qui me remplacera *Rapière* se nomme *Désiré*. Des bois (de Jargeau), mon ancien et mon camarade de paquetage, bon paysan du Centre, figure taillée à coup de serpe, l'appelle *Désiré Pandour*. Un vieux cheval, mais solide et qui a des tics. Il grince des dents, et quand on lui chatouille la croupe, il rue et cherche à mordre.

La colonne, en marche. Nous voici dans les champs, le soleil est tombé. Au trot, par deux. Tout ce barda que j'ai sur le dos, cartouches, mousqueton, bidons, musette, pend et brinqueballe, meurtrissant l'échine. La baïonnette, meurtrissant la jambe. Tout cela est lourd. Le canon, au loin : nous approchons. Pays plat et jaune. Ciel clair, lavé, transparent. Ces collines bleuâtres, dans le fond, est-ce là? Pas de questions possibles à mon voisin : ce vieux guerrier les prendrait mal, ou croirait que j'ai peur. Pour éviter les crêtes, où l'on est vu et repéré, nous faisons un détour. J'aperçois, sur son fin cheval, le capitaine, en tête de la colonne, le calot de travers. Il a l'air insouciant, uniquement préoccupé de sa monture. De temps en temps, il se retourne et, du regard, embrasse la colonne au trot derrière lui, silencieuse. Odeur de la campagne verte et mouillée, de la brume du soir, pénétrante, des chevaux en sueur déjà. Et le bruit des sabots, sur la route, monotone. Nous longeons un bois ; la route descend, tourne, remonte. Tout

à coup un bruit métallique, formidable, sec, *peing!* éclatant tout près de nous, sur notre droite, fait sursauter la petite troupe. Marmite? Non ; un 75, qui tire, en contre-bas de la route, bien défilé, par-dessus nous. Les hommes se regardent en riant, sans bruit, de leur stupeur. Je suis ravi : les plus aguerris ont eu un mouvement, comme moi, le même.

A 100 mètres de là, en dessous d'une crête nue et bien arrêtée sous le ciel clair, nous faisons halte. Pied à terre. Il n'est plus jour, mais pas nuit encore : chien et chat. Par un, maintenant, la colonne se reforme, chaque escouade emboîtant le pas de son brigadier, officiers et sous-officiers en serre-file. Et nous marchons, laissant derrière nous les chevaux qu'un homme sur quatre ramènera au cantonnement. Nous longeons la crête, dix mètres en dessous, invisibles. Le capitaine seul, sur la crête, grand, mince, nerveux, découpé sur le ciel en ombre chinoise. De temps en temps, sa tête autoritaire et fine, mobile comme celle d'un oiseau, se retourne vers nous.... Il y a deux minutes que nous marchons, un sifflement étrange, et double, semble-t-il : *Vzzz !...* qui a l'air de décrire une courbe dans l'air.... Puis, *pôff !* sur notre droite, à 100 mètres. Et dans l'air, encore : *Vrac!...* Une marmite, suivie d'un shrapnell. Toutes les têtes, comme une seule, tournées, pour voir. Impression : Pour qui est-ce? Les chevaux? Le 75? Ou nous? En viendra-t-il d'autres? Je suis tous les mouvements du capitaine : son air d'attention, la tête levée de biais, comme la perdrix quand ses petits sont menacés. Puis, de nouveau, il marche devant lui, sans s'inquiéter. Et du bras dressé et abattu, la main ouverte, devant lui, de haut en bas, il indique la direction.

Et nous marchons encore, en silence, l'un derrière

l'autre, l'herbe drue étouffant les pas, sans pensée. Cliquetis brefs d'une baïonnette contre une crosse de carabine. Au loin, le bruit diminuant des chevaux repartant, au trot. Nous tournons à angle droit, voici un boyau; assez large d'abord, puis plus étroit, avec beaucoup d'angles, des fils téléphoniques longeant la paroi humide. Par moments, un mot, transmis à voix basse : « Attention au fil ! » La terre est grasse, le pied glisse. Je suis essoufflé. Mon barda, dépassant de toutes parts, accroche la tranchée, aux tournants. Le boyau devient plus étroit, les parapets plus hauts. Au-dessus de nous, lueur encore claire du ciel d'été, presque blanc, avant de sombrer à son tour, comme la terre, dans la nuit. Silence. Un coucou chante. Le pas des hommes en marche, régulier, pesant. Puis la tranchée s'évase. Une masse d'ombre devant nous : c'est un petit bois. Les positions que nous devons occuper sont proches. Halte encore, dans un champ. Il faut attendre les ordres. Harassés par la marche, les hommes s'asseyent par terre et se couchent. Je me laisse tomber, sans résistance. Je sue à grosses gouttes. Mon manteau roulé me sert d'oreiller. Une gorgée de vin violet, âcre au goût, — quel délice ! La fraîcheur de l'herbe.... Quelques minutes ainsi, l'oubli total, le repos.... Jamais je n'ai joui dans mon corps autant que de ce court repos, après un effort très dur.

Nous attendons que la nuit soit tout à fait venue. Elle reste obstinément claire, maintenant illuminée d'une lune éclatante. Nous remarchons encore, courbés en deux. En face de nous, pas très loin dirait-on, s'étale une tache sombre. C'est le Rémabois, aujourd'hui vu du Sud, alors que l'autre jour l'escadron l'attaquait au Nord. Voici l'endroit : de l'herbe assez haute, une touffe d'arbres — cinq ou six —

sous lesquels s'élève une sorte de hutte en planches. C'est là le poste de commandement de la position 11 *bis*. J'y reste avec le capitaine, l'adjudant Bouny, les deux ordonnances. Un boyau part, à droite, en forme de fer à cheval autour du poste. L'escadron s'y engage, têtes baissées à cause de la lune; chaque homme découpé en noir, silhouette nette avec la carabine et, sur l'épaule, la bosse du manteau roulé. Ne pas être vu, l'ennemi observe. Et la relève a lieu, silencieuse. Parfois une baïonnette s'accroche, ou un bidon ; un jurement étouffé. Neuf heures. D'instant en instant, un coup de canon, comme un gong frappé, partant, derrière nous, on ne sait où, pas très loin, et puis, au-dessus de nos têtes, le sifflement de l'obus, pareil au crissement d'une soie qu'on déchire, et puis l'éclatement là-bas, sur les Boches, lueur rapide dans les bois... Les canons allemands répondent aussi, mais plus rares, une fois sur trois. Toujours ce roulement d'essieux essoufflés et mal réglés, puis un *pôff!* énorme, lourd, à plat.

J'attends. La nuit. Le frais. Le 2e escadron, relevé par nous, défile lentement, s'éloigne. Un peu plus tard, le capitaine m'envoie reconnaître la position, l'emplacement exact des pelotons à leurs postes de combat, pour que je sache, au cas où il viendrait des ordres, par la suite. Je pars. Je ne vois rien, que l'herbe, sous mes pieds, en me baissant, une grisaille informe. Je suis la tranchée, au dehors. Je marche. Il me semble que c'est très loin. En réalité, je fais 30 mètres, 40 peut-être. Mais dans ce noir, — la lune s'est cachée, — cet inconnu, pour moi, les distances doublent, triplent. Je bute soudain presque sur un casque, à la hauteur de mon pied. C'est un dragon, dans la tranchée à ciel ouvert, adossé au parapet. Un pas de plus, je tombais dedans. De

vagues formes apparaissent au fond, étendues. Quelques hommes dorment déjà. Les guetteurs, immobiles, debout, la toile de tente sur leurs épaules, la carabine posée sur le rebord de la tranchée, seuls, veillent. Silence. Silence. Silence. Une voix doucement :

« Qui est-ce?

— Liaison. Quel peloton?

— Deuxième.

— Le lieutenant?

— A droite, au pare-éclat. A droite, le 3e et le 4e. Le 1er, à gauche.

— Bon. »

Je reviens par le premier peloton. Les officiers font leur ronde. Rien de nouveau. Je vais rendre compte. Un peu plus, je me jetais dans les fils de fer. Quel noir ! M'y voici.

« Rien de nouveau, mon capitaine.

— C'est bien. Vous avez vu les emplacements? Vous pouvez vous coucher. Si j'ai besoin de vous, je vous appellerai. Dormez bien. »

Le capitaine couche dans son petit abri de feuillages. Abri n'est qu'un mot : il ne le protégerait pas contre la pluie. Le capitaine y a tendu un hamac et dort dedans. On verra demain. Moi, je m'installe dehors. L'adjudant et les ordonnances sont déjà couchés, par terre, à même le sol, sur leurs toiles de tente étendues, roulés dans leurs manteaux. Le voyant ainsi installé :

« Bouny, dit le capitaine en riant, vous êtes le mieux de la division ! »

J'arrache quelques touffes d'herbe, pour atténuer la dureté du sol. Je tourne sur moi-même, en rond, comme un chien qui se niche, et je m'allonge auprès de la hutte qui d'un côté du moins me protégera contre le vent. J'enfonce mon calot sur mes

yeux, je les ferme : il ne fait pas plus noir que lorsque je les tenais ouverts. Je respire longuement l'air odorant et frais, le parfum des claies de feuillage, coupé de la veille, fort, vert, amer, humide encore de la sève.... Comme mes poumons s'emplissent bien !... Et puis je ne sais plus, je ne sens plus.... Je dors.

27 juin, dimanche. — Il paraît que j'ai bien dormi. Je m'éveille, je m'assieds sur mon séant, frotte mes yeux. Le capitaine éclate de rire.

« Mes compliments. Vous dormez bien. »

Trop bien, oui. Je n'ai même pas entendu les hommes de corvée du ravitaillement, venus à deux heures porter le jus, la soupe et le pinard. On m'a gardé soupe et pinard. Mais le jus : il fallait être là. Je me *bombe* de jus. C'est gai! Avec cela, j'ai le dos rompu, les pieds gelés, mon épaule craque.... Il fait grand jour. Une cigarette pour me réchauffer, chasser le flou, le dernier nuage du sommeil. Reconnaissons l'endroit....

Un paysage de brousse, plat, légèrement concave ; rien que des herbages secs et brûlés, tout autour. Dans ces herbages — joncs, chiendent, herbe folle — une petite ligne de terre remuée, jaune sur jaunâtre, la tranchée. Puis, plus rien. Nous sommes au centre d'une espèce de cuvette où l'on ne voit rien, sans se découvrir soi-même. A droite et à gauche, lignes françaises. Devant nous, le Boche. Ce matin, il se tient tranquille. Aucun incident. Un peu de canonnade, assez légère, de part et d'autre. Quelques 150 viennent en grinçant éclater à 200 mètres sur notre droite, vers le bois Zeppelin, vague plantation de chicots hérissés à revers de crête, où l'on s'est battu ces jours-ci, et qui nous est resté. Derrière, au loin, Domœvre, Chazelles

Reillon, Gondrexon, qui a dû brûler, hier, et fume encore.... Derrière nous, Veho. A gauche, de l'autre côté de la crête, bord extrême de la cuvette où nous croupissons, Embermenil et la forêt de Parroy. Ceci une fois repéré sur la carte, pour m'orienter, plus rien à faire. Alors je mange et bois, faute de mieux : toutes sortes de choses qui pesaient diablement dans ma musette hier soir — sardines, confitures, bidoche froide et tabac mêlé, pinard au vitriol et un vieux fond de whisky oublié jusqu'alors. Écrit des lettres. Je vois ce qui me manque et le réclame, d'urgence : des bandes molletières horizon, un support à réchaud, de l'alcool solidifié, de l'essence de café, et de quoi écrire, en masse ; des boîtes de sardines, et, généralement, tout ce qui se mange. Puis je vais aux ordres. Le capitaine éclate de rire. Il est de bonne humeur.

« Des ordres? Il n'y a pas d'ordres. Nous attendons les événements. Vous n'êtes pas content?... Eh bien, tout à l'heure, nous nous mettrons tous les cinq, moi, vous, Bouny, les deux ordonnances, à creuser un puits pour avoir de l'eau. Et tenez, même... tout de suite ! »

Il y a des outils, derrière le P. C, abréviation pompeuse qui désigne la hutte, poste de commandement. Pelles, pioches. Tout ce qu'il faut pour jardiner. Un mince filet d'eau court sous les joncs. Nous creusons. Au bout d'une heure, il y a un ruisseau, terminé par une espèce de citerne, où s'accumule une eau boueuse. On la laisse éclaircir. Puis avec une gamelle nous la transvasons dans une barrique, qui est là pour ça. Le capitaine la flaire.

« Dites donc, Bouny... elle sent un peu le cadavre, notre source? Vous ne trouvez pas? »

L'adjudant, très poli, acquiesce. Mais il y a aussi le permanganate qui rend innocente l'eau la plus

impure. Et le capitaine, dans un quart, calcule la dose. Une des ordonnances fait la grimace, et confie à l'autre que ce sera bien la première fois qu'il prendra du permanganate « par ce bout-là ». Puis il conclut :

« Décidément, on verra tout, cette année ! »

Dziu !... Dziu !... Deux balles sifflent entre nous, avec un bruit mat, quand elles rencontrent des branches, où elles entrent. « Couchez-vous ! » crie le capitaine. D'autres encore. Nous nous couvrons sous le taillis.

« C'est encore ce maboul de Fritz, ajoute-t-il. Il nous aura vus.... »

Puis, vers moi :

« Vous voyez, Henriot, vous êtes un serin. Quand les balles sifflent et qu'on n'a pas besoin de passer au travers, on se colle à plat ventre, comme j'ai fait, moi.... Rien de plus bête qu'une balle perdue, d'autant qu'elles ne le sont jamais pour tout le monde.... »

Dans la journée, avec Lemaire, agent de liaison, garçon dégourdi, j'établis une sorte de tente, avec nos toiles, pour la nuit. Pepette, autre dégourdi, a apporté le courrier, du cantonnement, et des cerises plein son casque, — des cerises sauvages, excellentes et fraîches, sous la canicule. Le capitaine nous les a partagées. Cet homme dur et sévère dans le service, hors le service est un homme charmant et fort spirituel ; il a cette ironie qui met une sourdine dans la conversation et la nuance. Il aime la musique, les livres, les voyages, et, je crois, les dames. Je l'admire. Il est jeune, énergique, enjoué ; il sait. Il était à l'École de guerre, quand la guerre a éclaté. Il aime son métier, il y croit, mais l'esprit critique. En un mot, il a du talent. S'il n'était pas mon capitaine, nous serions amis. Mais la seule manière que l'on ait de s'honorer vis-à-vis des chefs, quand on n'est que deuxième classe,

c'est de savoir garder ses distances. Dans le péril, on redeviendra des égaux.

J'ai déjà reçu des lettres, des premières. C'est une impression étrange et douce, que ce premier rappel de ce qu'on a laissé derrière soi, là-bas, dans cet autre univers que nous sentons confusément tendu vers nous. Pendant plusieurs heures, j'ai vécu tout entier sur ces lettres, absorbé en moi par ce qu'elles remuent. Le temps a passé, insensible. Ce paysage plat et sans détail favorise la rêverie. On ne voit rien qu'un ciel énorme, les nuages, une touffe d'arbres maigres, — parfois la fumée des éclatements, de-ci, de-là.... Et de l'ennemi, on sait qu'il est par là, quelque part, dans telle direction, — vers ces bois dangereux dont apparaît la crête, au-dessus d'un pli de terre.

Vers six heures, marmites. Elles éclatent plus près. S'ils allongent un peu, ce sera pour nous. « Alors nous sauterons dans la tranchée », dit le capitaine, prévoyant.

Lundi 28. — Sur la terre dure, le réveil a quelque chose de la bastonnade : on s'étire en se frottant les membres. Sous ma tente, je n'ai pas eu froid. La nuit a été calme. « Le canon a un peu tapé », dit Lemaire. Je n'en ai rien entendu. Hier soir seulement, avant de m'endormir, j'ai voulu me rendre compte. On voit la lueur du départ, et le son, on ne l'entend que cinq ou six secondes après ; puis la lueur de l'éclatement ; et enfin, son bruit. Tout cela varie suivant les distances. Notre 75 est plus sec, plus dur, que le canon boche. Beaucoup de leurs obus n'éclatent pas. Il y en a une cinquantaine autour du P. C., enfouis. Un peu de fusillade aussi, dans la soirée. Tantôt la balle claque comme un fouet de charretier ; c'est qu'elle a été tirée

d'assez près, elle n'est pas encore au milieu de sa course. Puis, à la fin, elle siffle un *pi-hyû-û* long et décroissant. Ou bien, tirée de loin : *dziu!... dziu!...* et ce désagréable claquement mat, si elle rencontre du bois, par exemple.

A neuf heures, la soupe est arrivée. Il a fallu aller prévenir les pelotons, pour qu'ils envoient les hommes de corvée. Il y a de tout : café, thé, vin, bidoche, pommes, confitures. On parle à voix basse, on fait vite. Des lettres encore. Impossible de lire ; j'ai mis les miennes dans ma poche, et j'ai dormi dessus. C'est la première fois de ma vie que je garde une lettre dix heures de suite sans l'ouvrir. Au petit jour, ce matin....

Rien encore. C'est la campagne, le silence ; les oiseaux piaillent au bon soleil. De temps en temps, comme un animal rageur, le 75 jette par-dessus nous cinq, six obus, puisse tait. Les hommes se regardent, et rient. C'est tout. L'ennemi répond, par politesse, mais peu. Au contraire, si l'ennemi tire le premier, le 75 répond aussitôt, en doublant la dose. Il a l'air de dire : « Hein? quoi? qu'est-ce que c'est? Voulez une gifle? En voilà deux. V'lan ! V'lan ! »

Du nouveau. Joie. On attaque, ce soir. On va peut-être voir quelque chose. Mais du coup, nous ne serons pas relevés. Par malheur, à trois heures, il pleut atrocement. Le sol est détrempé. Un sifflement d'obus arrivant sur nous. Le sifflement s'arrête court, je vois un homme près de moi se jeter à terre, j'en fais autant. Vrac ! il a éclaté au rebord de la tranchée. Pas de mal pour personne. Mais cinq ou six secondes après, nous sommes couverts d'une nuée de petits grains de sable et de terre, et de débris, qui retombent autour de nous, en chantant. Ce sont les *frelons*, les petits éclats de fonte, gémissant dans l'air à la fin

de leur course.... Plusieurs autres obus, trop courts.

Les officiers se réunissent autour du capitaine, dans le nouvel abri, à peine achevé, où nous nous établirons cette nuit. Les tranchées que nous occupons s'organisent peu à peu, lentement, car nous sommes ici sur un terrain récemment conquis, où il n'y avait rien, si ce n'est tout à faire. Pour les Allemands, ils sont très solidement établis dans le Rémabois, où ils ont plusieurs lignes de tranchées et des blockhaus. J'assiste à la transmission des ordres pour notre préparation en vue de l'attaque de ce soir. Déception : ce n'est pas nous qui marchons ; mais, sur notre droite, l'infanterie, contre les tranchées allemandes du Rémabois et de Reillon. Nous, nous ne bougerons pas, sauf contre-attaque repoussant les nôtres sur nos lignes. La préparation de ce qui peut nous incomber, cas échéant, est méticuleuse. Il faut prévoir et on prévoit tout : direction du tir des mitrailleuses, ligne de repli des patrouilles, horaire des opérations, etc. Tout l'après-midi, le canon tapote, des deux côtés. Beaucoup d'obus boches n'éclatent pas. Est-ce la pluie? l'humidité de l'air? un matériel défectueux? J'en compte douze, à la suite, qui arrivent dans nos herbages, entrent en terre avec un *plouf* sourd, — et c'est tout. Comme ils sont dangereux tout de même on plante un petit bâton avec un chiffon de papier à côté du trou où l'obus est enfoncé, pour éviter qu'un étourdi aille donner du pied dessus. Le capitaine me dit en riant la légende qu'il vient de lire sur l'un d'eux : « Ici est enterré un ouistiti. N'y touchez pas, il est méchant. »

Ouistiti, gugusse, marmite, gros noir, boîte de singe, ingrédient : c'est ainsi qu'on nomme, chez les dragons, les obus boches. Je n'ai pas encore une fois entendu dire, au propre : obus, sauf par les officiers,

gens bien élevés, mais dénués de verve. Nos pièces opèrent leur réglage, pour ce soir. Fracas. Fumées sombres, lentement dissipées. Parfois un geyser noir jaillit et s'ouvre comme un éventail, à l'horizon. Puis on voit retomber des débris informes. C'est grand et puissant. C'est beau.

Le temps est clair. Autant que j'y ai pu comprendre quelque chose, voici l'ordre de bataille : un régiment d'infanterie, le ...e, à notre droite, attaque, vers l'Est, la tranchée 7 ; une compagnie, en flanc-garde, marche au Nord-Est, pour empêcher l'ennemi de sortir du Rémabois. Nous soutenons si besoin est.

Fin de journée calme. Attendre. On n'est pas nerveux, mais excité. Je bous d'impatience et d'ignorance. Je voudrais voir, savoir, y être. Je me surprends à dire : demain. Et aussitôt me vient la pensée que c'est un mot à ne pas dire, quand on est soldat, et en première ligne, le jour d'une attaque dans le secteur.

Le ravitaillement est venu à neuf heures et demie. On l'a dépêché pour se trouver libre. La nuit est assez sombre. Des nuages lourds sont montés, de l'Ouest. A dix heures tapant, avec la précipitation soudaine d'un sac de noix qu'on viderait sur une tôle, la canonnade commence, comme une grêle, et tout de suite atteint son diapason le plus haut, tonnant, violente, dure, drue, serrée, suivie, nourrie, précise, coupant à l'horizon le ciel nuageux de brusques lueurs blafardes. L'artillerie allemande répond aussitôt : ses percutants continuent de rater, mais ses shrapnells sont excellents. Ils éclatent bien, à bonne hauteur, sec et net. La belle musique et le beau spectacle ! Dans le ciel, une gerbe en forme de boule, trouant l'air d'un feu rouge et rond, quelque chose qui se rompt, puis le miaulement coléreux des éclats et des balles. Entre

ces éclairs, la courbe étincelante des fusées lumineuses, pour déjouer l'ombre et ses dangers. Au bout de leur course, elles s'ouvrent et laissent tomber, doucement balancés dans l'air, au vent qui les entraîne, des globes d'un feu blanc qui dure une vingtaine de secondes et projette une brève lueur fantastique, sous laquelle, soudain, les formes agrandies apparaissent en découpure étrange : hommes, arbres, brins d'herbe, décor, coin de tranchée.... Puis le noir se referme. — Rumeurs, lueurs ; fracas des éclatements, éclairs des départs, sur tout l'horizon déchaîné. Mille bruits s'entre-croisent : sourds, étouffés, vibrants, secs, sifflants. C'est beau, solide, vigoureux. C'est aussi amusant qu'un feu d'artifice, et c'est plus réel. Tout à ma joie, je me dis cela ; et soudain je pense que ce sont les nôtres qui sont dessous. Alors le cœur commence à battre....

Le capitaine nous a fait abandonner notre hutte et notre bosquet, et venir nous installer avec lui dans l'abri souterrain maintenant à peu près tolérable, du moins assez recouvert de rondins et de terre battue pour nous abriter d'un shrapnell, si ce n'est d'un 105. Le capitaine y est établi. Et, malgré les trois mètres carrés de l'endroit, se trouvent là en outre l'adjudant, trois agents de liaison, et moi, ce qui fait quatre, et deux téléphonistes. Nous y arrivions à peine que, l'ennemi allongeant le tir, trois shrapnells viennent éclater en plein juste au-dessus de la hutte que nous quittions, — les éclats bourdonnent, les feuilles voltigent, une grosse branche tombe en gémissant, avec un bruit mou de rameaux froissés. Le tintamarre est indescriptible, — mais dans les notes sourdes. En voici de plus aiguës, — ce sont les balles. D'abord quelques coups, isolés, puis d'autres, plus pressés, jusqu'à n'être plus qu'un roulement continu, sec comme du bois qu'on

casse. Et quelque chose de plus mécanique encore, comme le craquement d'un moulin à café près du ronflement d'une chaudière ; et sans les avoir entendues jamais, je devine les mitrailleuses, à leur taca-taca-taca régulier. Impossible de rien voir du combat. Nuit partout. Le seul spectacle est dans le ciel, d'un blanc et noir d'eau-forte. Je suis debout, à la porte de l'abri, dans le boyau. L'adjudant est à côté de moi. Nous regardons, par-dessus le remblai de terre rejetée, le visage à hauteur du parapet. Nous regardons, sans voir, mais de tout l'être tendu. Je me demande ce que je sens. Rien. L'esprit comme suspendu, les yeux cherchant à trouer l'ombre. Et l'impression que dans tout ceci, qui est prodigieux mais extérieur, je ne suis rien que spectateur ; et que de tout ceci, rien n'est pour moi. — Cependant, quelques balles sifflent, de plus près. L'action de l'infanterie est engagée. — Tiens, qu'est-ce que c'est que ça? A un mètre devant moi, une petite étincelle blanche, et un *dzzz*... très long.... L'adjudant reçoit une motte de terre dans la figure, et entre nous deux, une sorte de gourdin s'avance.... Et nous éclatons de rire, en reconnaissant le manche d'une pelle posée sur le parapet, dont une balle perdue a frappé le fer, qui en chante encore, et qui, du choc, s'est déplacée....

« Je vais me coucher, dit l'adjudant. Bonsoir. »

Je suis resté jusqu'à minuit, cherchant à voir et à comprendre, sans y parvenir, ce qui se passait à 200 mètres de nous, sur la droite. Il me semble avoir entendu des cris. Mais avons-nous avancé?... Je ne sais rien, je ne comprends rien. Je suis malheureux, perdu et déçu. Derrière nos lignes, en arrière là-bas, une lueur s'élève ; tout le ciel s'enflamme d'un grand reflet rouge et, au-dessus de la lueur, la

fumée se mêle aux nuages. C'est un village qui brûle, où les obus ont mis le feu....

J'ai été me coucher, laissant la bataille et remettant à demain d'y voir clair. Dans l'abri, le capitaine dort sur son hamac, tendu en long. Sous lui, il y a des claies de feuillages, à même le sol. Quatre ou cinq types y sont déjà allongés. Je me glisse entre les hommes, les armes, le téléphone, le hamac, je me couche, je cesse d'entendre.

Mardi 29. — Quand je me réveille et ouvre les yeux, le capitaine me dit en riant que si je suis un garçon brave, ce n'était pas une raison pour lui donner des coups de tête dans le derrière en dormant, comme je l'ai fait toute la nuit. Il est vrai que, le hamac ayant glissé, sous son poids, j'avais son séant contre la figure. Bouny a raconté l'histoire de la pelle.

« Vous voilà baptisé, me dit le capitaine. Avez-vous vu quelque chose?

— Rien du tout, dis-je. Mais c'est beau tout de même. Sait-on ce qu'il en est? »

Pour toute réponse, une moue dépitée. Je n'insiste pas. J'ai appris ensuite que, après un coup de téléphone à la division, il résulte de l'opération de cette nuit qu'elle a échoué, le 75 ayant tiré trop court et empêché notre propre infanterie d'avancer. — J'en suis affecté. Mais mes camarades sont les mêmes : gais, allègres, joyeux, gouailleurs, se moquant de tout le reste, comme hier. Si je parle de l'attaque : « Qu'est-ce qu'on leur a passé comme marmitage ! » disent-ils. Puis ils en reviennent au pinard et à l'heure de la relève, sur quoi on discute. La journée passe, à vide. J'ai retrouvé quelques amis communs avec le jeune maréchal des logis D...,

du 1er peloton. Nous bavardons, échangeons par politesse nos victuailles : sardines, singe. Nous serons relevés ce soir. Par un créneau, je regarde le champ de bataille : rien que, derrière nos fils de fer, à quinze mètres, de vagues mouvements de sol — de l'herbe jaunâtre — et, de-ci, de-là, la terre à nu, retournée, toute fraîche, par un obus qui a éclaté. Silence, monotonie, ennui. Seuls, au moment de la soupe du soir, deux shrapnells viennent un peu mouvementer la scène, à vingt mètres de nous, en hauteur, — beaucoup moins joli que la nuit. Aucun mal. Quelques travailleurs s'étaient montrés, sans doute. Un territorial rapporte un faisceau d'outils au P. C. Nous préparons nos bardas pour le retour : à genoux par terre, à deux ou trois, plions et roulons nos manteaux. A neuf heures, le 2e escadron arrive. Les officiers conférent. Je mène le peloton correspondant au 4e de chez nous. Les hommes en file d'escouade. Scène déjà vue : obscurité, silence, des fantômes d'hommes, les pas étouffés dans l'herbe, un cliquetis d'armes.... On passe la consigne. Et ceux qu'on relève sortent de leurs trous, jettent sur l'épaule le manteau roulé, respirent, et sans se retourner, cèdent la place. Il y a un moment désagréable : celui où, de la tranchée bien abritée en somme, il faut parcourir en plein découvert cette zone encore de combat, où si, par hasard, une salve d'artillerie venait tout d'un coup vous surprendre, on serait « bon » pour l'encaisser, sans le moindre trou où se mettre. Aussi, très vite, en file d'escouade, sans parler, las d'ailleurs, et le dos arrondi, on marche. C'est curieux, le bidon a beau être vide, la musette a beau ne plus contenir tant de boîtes de conserve qui la chargeaient, quand nous sommes venus,... tout ce barda pèse aussi lourdement aux épaules ! Der-

rière une crête, les chevaux. Nous en sentons l'odeur, avant que de les voir : cette bonne odeur de poil, de sueur, de crottin, d'écurie et de cuir.... A voix basse les escouades se désignent l'emplacement des chevaux. Des noms volent dans l'air :

« Par ici.... Béchu! Hé! Pepette!... Bioret, salut !... salut, mon pote ! »

Et des questions, les mêmes, toujours :

« Rien de nouveau? Pas de casse? Ça a marmité? »

J'ai retrouvé *Désiré*, *Désiré Pandour* ; et Desbois (de Jargeau) mon ancien.

« Ça va comme ta veux? » demande-t-il de sa voix traînarde.

Puis à cheval. La colonne se forme. Au trot. Une grande heure de trot, dans la nuit. Et ce supplice qui recommence, pour un dos pas habitué, des courroies qui tirent, du mousqueton qui bat l'échine, des cartouches qui pèsent, du casque trop grand qui ballotte au front. Puis l'esprit s'engourdit ; on ne voit plus, on ne perçoit plus. Vague conscience somnolente, dans un mouvement de trot machinal. Cela jusqu'à ce qu'on s'arrête. Tiens, le cantonnement ! — Pied à terre. Faire boire les chevaux. Désharnacher. Se déséquiper. La soupe.... Et se rouler dans son manteau, et dormir, dormir, dormir....

TRANCHÉES ET CANTONNEMENTS

Mercredi 30 juin. — Dans cette vie singulière qu'à mon tour je mène, où tout m'est nouveau, j'ai fait, ce matin, une chose nouvelle et qui m'a paru délicieuse : je me suis lavé. Un, deux, trois, quatre... cela ne m'était pas arrivé depuis cinq jours. Et rasé, devant un miroir grand comme une pièce de cent sous, au milieu de la rue, dans l'abreuvoir. — C'est le seul plaisir de

la journée, car tantôt nous quittons Manonviller. Et ce n'est pas rien, que de changer de cantonnement. Il a fallu courir, recueillir les ordres, les transmettre, communiquer, faire signer les décisions ; écouter le chef, Barbier, qui les bras au ciel, fulminant et débonnaire, à l'abri d'une barbe superbe, prend Dieu à témoin qu'il n'est pas secondé, et réclame, d'un coup, avec une voix de stentor : « Cinq ou six fois cinq ou six canettes » ; — aider le fourrier taciturne à boucler ses caisses ; vérifier mon paquetage, mes armes, et l'arrimage de trente-six mille courroies autour de ma selle ; courir à la cuisine pour gagner le cuistot et, par la promesse d'un litre, obtenir de lui qu'il casera dans sa roulante mon sac de couchage, transformé en malle souple où j'ai enfoui pêle-mêle un grand nombre d'objets inutiles, mais dont je ne puis pas me séparer, et qui n'ont pu prendre place ni dans mes rouleaux de linge, ni dans ma musette, ni dans mes deux sacoches, bourrées de choses réglementaires, bride d'éperons, trousse pour coudre, gamelle, cuiller, vivres de réserve, sucre, café, potage sec, singe en boîtes, biscuits de guerre, toutes choses à ne consommer que sur ordre, et qui, si on ne peut les présenter au logis, à la première revue de détail, vous mèneront froidement au tourniquet[1] pour dissipation d'effets militaires.... Enfin, écrasé sous le poids du « zinzin », armé jusqu'aux dents, ayant en outre touché le matin même cette lance qui, fixée par le talon à l'étrier dans un petit cornet de cuir appelé botte, me tourne cruellement le pied par son poids et brinqueballe à mon bras droit, où la fixe une courroie spéciale, — j'arrive au rassemblement juste pour sauter à cheval. Et le déménagement s'opère. Nous quittons Manonviller, à

1. Conseil de guerre. — On dit aussi ; le falot.

l'ombre de son fort, sur lequel courent de sombres histoires de trahison, pour Laronxe, sur la rive gauche de la Vezouze. Autre village lorrain pauvre et sale, entre ses abreuvoirs de pierre et ses tas de fumier croulants. Nous nous installons, tant bien que mal. Les habitants, habitués à loger de la troupe, nous laissent envahir écuries, granges, remises, habitations, planter des clous, suspendre des bat-flancs pour empêcher les chevaux de taper ou de mordre, — un coup de pied de cheval rapporte huit jours de prison, même en campagne, à son cavalier présumé coupable de non surveillance, et le capitaine ne badine pas. Je loge chez de pauvres gens, qui vivent à sept dans une seule pièce enfumée et noire, que traversent les vaches quand elles doivent sortir de l'étable. Nul des indigènes ne songe à s'en plaindre : *stercus cuique suum bene olet*, dit le Romain. Je me prépare un lit dans la paille, — le foin ne vaut rien pour dormir, — et je cours au bureau, déballer les caisses. Le chef continue à lever les bras, à palper sa barbe, à invoquer Dieu et à désirer de la bière. Laronxe est, pour un dragon, un pays civilisé : il y a une épicerie, et des abreuvoirs. C'est l'essentiel, la première chose dont un cavalier s'assure dans tout nouveau cantonnement.

Le bruit court que demain déjà nous reprenons les tranchées.

2 juillet. — Nous y voilà encore. Même lieu. Rude trotte, hier soir, amusante tout de même, malgré 20 kilos d'objets divers sur le dos, et il est entendu que les fantassins seuls portent le sac, et que les cavaliers n'ont qu'à apporter leur gueule pour fumer, selon l'expression. Et nul ne les plaint. Manonviller, où nous sommes passés, où les paysans nous ont re-

connus, et aussi, je pense, quelques paysannes. Manonviller est plein de fantassins au repos. Saluts au passage. « Hé ! les bobosses !... Hé ! les dragons !... » Nous avons coupé par les champs, pour un temps de galop, sauté deux ruisseaux. Ah ! si nous étions de vrais dragons.... Vains regrets. La tranchée nous guette. Pour combien de temps encore? N'y pensons pas. Ne pas penser aux choses pénibles. Ne jamais penser. Voilà la sagesse que m'inspire l'exemple de mes joyeux et gaillards camarades. Le zinzin, le cheval, la route, la fatigue dure, l'effort continu, la blague perpétuelle, occupent l'esprit en l'écrasant, et le distraient de toute pensée pénible. La mort, par exemple, la mort toujours possible, et presque jamais envisagée, à cause de l'accumulation répétée des petits ennuis immédiats et continus. J'y songeais pourtant, hier soir, en traversant au petit trot Veho détruit, fantomatique sous la lune de huit heures, avec ses façades découpées sur le vide et ses pauvres maisons écroulées. Mais cette idée de destruction, à force d'être toujours présente, diminue d'intensité, et l'on s'y accoutume très bien. Cette vie en danger, si belle d'ailleurs, c'est celle du couvreur sur le toit. Il ne pense pas au vide. J'ai passé deux heures à travailler, une fois la relève faite, à notre abri, avec le capitaine et les autres liaisons, à recouvrir de toile goudronnée, de terre et d'herbages son toit trop blanc, qui dans l'herbe doit être un repère bénévole pour les avions. Couché éreinté. Froid glacial. Il paraît que je geins, en dormant. Le capitaine, dans son hamac, balance toujours son derrière au bout de mon nez. On s'y fait.

Que font les hommes, dans le jour? Rien. Ils dorment, boivent, mangent ; jouent aux cartes, mangent; boivent; racontent des blagues, boivent, mangent,

fument ; et puis encore la même chose. Quelques-uns lisent. Les journaux n'arrivent pas ici, ou bien rarement. Tout est loin. Ce qui a été la vie, autrefois, des uns et des autres, apparaît dans le souvenir, effrité, derrière un halo. Il me semble que Niort, où j'étais il y a dix jours, c'est depuis dix ans que je l'ai quitté. Seuls, quelques visages demeurent précis dans mon cœur. Tout le reste fuit, qui n'est pas la guerre.... J'étais couché dans l'herbe, assez sale, et tout à fait abruti, occupé à regarder au ciel de beaux avions étincelants et blancs croiser au milieu des shrapnells, écoutant avec un intérêt distrait cette sorte de roulement de chariot mal graissé que font les marmites boches, par-dessus le secteur, bref dans une disposition excellente pour recevoir une tuile, quand j'en apprends deux, qui tombent. La première, c'est que, partis pour deux jours (ce qui représente dans la musette deux jours de boîtes de conserve), nous en passerons trois ici ; et que ce soir, nous déménageons et quittons ces tranchées pour d'autres, ce qui fera probablement deux jours de plus. Nem ! dit le cavalier Boireau, à cette nouvelle. La seconde, et qui, celle-là, m'affecte beaucoup, c'est que notre capitaine va nous quitter. Ses talents l'appellent à la division. Il m'annonce lui-même la chose. Il nous laisse à regret, dit-il ; et moi, je le perds, désolé. Je l'admirais, peut-être parce qu'il représentait pour moi, dans le style le plus achevé, tout ce qui me manque : énergie, froideur, force physique, autorité, éloquence. Et tout le reste.

A neuf heures, voici un escadron du ...e dragons qui vient nous relever. Nous plions bagage, et, en colonne par un, à travers champs, opération assez délicate, car nous sommes « en l'air », nous glissons d'environ 1500 mètres sur notre gauche, pour prendre les tranchées, à la cote 311. Nous y trouvons, dans la nuit

sombre, le ravitaillement, les lettres. Où sommes-nous? Impossible de le savoir. La position est récente, les tranchées ne sont pas finies, même pas continues. Ce sont de simples petits éléments de tranchée, une sorte de fossé profond, sans pare-éclats, ni créneaux, ni abris. Un obus là dedans, et tout le monde serait bouzillé. Je me rends en tâtonnant à un endroit qu'on m'indique pour être le P. C. du capitaine B.... du 3e escadron, lequel commande le point d'appui. J'apprends que le demi-régiment tient six tranchées ; et la compagnie cycliste de la division, les six autres. Ces cyclistes, des chasseurs, viennent de passer, en faisant un boucan du diable, pour aller prendre position. Ce sont des *as*, oui. Mais intenables. Un grand homme maigre et noir, porteur d'une barbe en bataille, marche devant eux, une canne à la main, et les laisse faire, sachant ce qu'ils valent. C'est leur capitaine, le capitaine de N.... Un homme très bien. Je vais me mettre en liaison avec le lieutenant P..., mon lieutenant, qui, comme plus ancien en grade, prend le commandement de l'escadron, dès ce soir, en attendant qu'il soit pourvu au remplacement de notre chef. Heureusement que le Boche ne s'est pas douté du mouvement ; il y aurait eu quelque pagaille, j'imagine, s'il avait bougé, alors que nous arrivions à notre nouvelle position, sans savoir seulement de quel côté était l'ennemi. Puis j'ai installé ma toile de tente contre un buisson adossé au remblai et dormi là jusqu'au petit jour.

3 juillet. — Où sommes-nous? Voici. Sur un éperon, au sommet duquel court un sentier bordé de haies, où je me trouve. De grands rideaux d'arbres, un bosquet ou deux nous cachent aux Boches. Mais ce bois que j'aperçois, tout près, maintenant, à

travers les fentes d'un masque de feuillage, c'est le Rémabois, — toujours. Vu, cette fois, de l'Ouest. A droite et à gauche du sentier, courent les tranchées ; à gauche, une descente rapide de prairies, de vergers, et la vallée, au fond, que suit le chemin de fer de Paris à Strasbourg. Le village d'Emberménil, détruit ; et sa station, où est un de nos petits postes. Au delà, une immense et verte forêt, la forêt de Parroy. Derrière nous, de La Neuville-au-Bois, s'élève une colonne épaisse et jaune de fumée, dans le ciel pur, au-dessus de ce gentil village dont on aperçoit les toits rouges, parmi le vert sombre des frondaisons. Il y a eu canonnade, ce matin, de très bonne heure, et les obus ont allumé cet incendie. A droite, le terrain, d'abord plat, suit une dépression, dont hier nous occupions le creux. En me levant un peu, j'aperçois à 1 500 mètres nos anciennes tranchées, en fer à cheval, le petit taillis où était notre premier P. C. Puis au loin, le bois Zeppelin qui est, sur une crête, le point le plus avancé de notre ligne, et ne cesse d'être bombardé : une forêt de mâts dénudés. Les gros noirs éclatent sans discontinuer sur ses lisières. Une fumée abondante le couronne. Quant au Rémabois, je me rends compte d'ici de quelle importance est pour l'ennemi cette excellente position : pleine d'artillerie, de mitrailleuses, de blockhaus, de redoutes, véritable pelote de fil de fer, elle domine et commande presque tout le pays, depuis les côtes d'Igney, autour d'elle. Ce sera dur à prendre. Je crois qu'on essaie seulement de contourner.

Lundi 5 juillet. — Hier soir nous avons été relevés. Interminable traversée de la forêt de Mondon, pour le retour à Laronxe. La fin de notre séjour aux lignes a été calme. Pour moi, je trotte en liaison, du capi-

taine au lieutenant, du lieutenant aux pelotons. J'apprends à connaître le secteur. Je suis au courant maintenant. Étant de service, la nuit, je fais les cent pas, de long en large, devant le P. C. Belles nuits pures, où la pensée vole, plus libre, plus active. C'est l'excès, en tout. On va au fond de tout, on épuise la sensation : s'il y a à faire, ce n'est plus fatigue, c'est accablement ; si c'est le repos, il est total, on n'a qu'à dormir, et l'on tombe dans le sommeil, comme une pierre dans un puits. Travail, repos, ennui, rêverie, tout est mis au superlatif. Nulle demi-mesure. Vie pleine, et par là animale. Cela a du bon. La minute présente est la seule qui compte. Je n'ai encore rien vu d'horrible. L'imagination prend les devants, chez moi. Le seul petit frisson physique, c'est d'avoir eu, hier, la sensation que deux balles qui ont fait *pi-hyu* à mon côté, étaient pour moi. Je longeais la crête, dans un passage découvert, j'ai dû être vu. A part ça, on manie plus la pelle et la pioche que le fusil. Les tranchées ne sont pas finies. Les hommes passent la nuit à creuser la terre. C'est d'un ennui mortel ; mais ne pas le faire serait plus mortel encore. Longues veilles dans la nuit opaline. Ciel clair, coupé d'éclairs quand le canon tonne, au loin. Lui seul trouble ce calme infini et, de temps à autre, *per amica silentia lunæ*, un cliquetis de pelle ou de pioche, heurtées. Puis, parfois, un défilé étrange et muet d'hommes portant des outils, des rouleaux de fil de fer, ou bien les corvées de ravitaillement, ou encore un cheval traînant un tronc d'arbre, pour quelque abri. On dort beaucoup, par petites tranches d'une heure, ou deux. Je lis un peu, mais sans suite possible. J'apprends à mesurer les distances quand une pièce tire, au son. A dix mètres de vous, vous ne savez rien de ce qui le passe. Pour ne pas avoir la

triste impression qu'on est perdu, il faut, quand on n'a rien à faire qu'à rêver, se proposer un thème de pensées douces à développer.

Aujourd'hui, à cinq heures, à l'appel, notre capitaine est venu nous faire ses adieux. Il est arrivé en vitesse, la croix de guerre accrochée sur sa poitrine depuis ce matin. C'est la première que je vois. Il a parlé, d'une voix nette, un peu plus coupante encore que d'habitude.

« Je vous ai quittés brusquement, sans adieu, sachant que je reviendrais vous dire au revoir. La croix que je porte, c'est à vous que je la dois, à votre bravoure, à votre entrain, à votre courage. Je suis très ému de vous quitter. J'obéis, sans murmurer, mais il ne m'est pas défendu d'éprouver du regret.... »

Et cet homme froid, glacé, dur à lui-même comme aux autres, s'est arrêté parce qu'il pleurait. Nous étions tous très secoués. Il s'est repris et a terminé son petit *speech*.

« ...Mais j'ai le plaisir de ne pas quitter l'escadron sans avoir pu accrocher moi-même sur les poitrines de ceux qui les ont méritées les premières croix de guerre qui arrivent à la division et que j'ai demandées pour eux.... »

Il a fait sortir du rang Perrin, le maréchal des logis, les cavaliers Cordier, Desbois (de Jargeau), Ducoisy, Bioret, trois ou quatre autres encore ; il a lu leurs citations, épinglé les croix, serré la main de chacun. Beaucoup pleuraient. Il faut avoir passé par là pour savoir ce que c'est que la gloire militaire. Mais passé ce frémissement, les rangs rompus, la joie de tous a éclaté, et on est allé boire, en masse de colonne, force canettes et force litres.

Mercredi 7. — On parle d'un nouveau déménagement. Le régiment irait cantonner de l'autre côté

de la forêt de Parroy, pendant que le gros des escadrons serait aux tranchées, où nous retournons ce soir. En voilà d'une autre ! — En attendant, nous reprenons nos positions en première ligne à 311. Le successeur du capitaine n'étant pas désigné encore, c'est le lieutenant P... qui, pour l'instant, continue à commander l'escadron. C'est un homme doux, calme, pondéré, poli, ne criant jamais, très juste et très bon pour les hommes, extrêmement méticuleux, et voyant tout.

Nous arrivons dans la nuit. Je reprends mon poste, sur le chemin, entre les masques de feuillage. Il y a une hutte formée par quatre claies, une cinquième tenant lieu de toit : c'est l'abri de la liaison. En montant ma garde, prêt à transmettre le premier ordre venu, je retrouve au même point où je l'ai laissée ma rêverie de l'autre soir. Tant c'est toujours en tout, dans cette vie, un recommencement perpétuel. Libre, délestée, une fois que la tâche matérielle assignée a été remplie, la pensée s'envole. Que cette vie est anormale ! De Paris, de Niort, loin du front, on ne la soupçonne pas. On imagine bien certains détails, connus, répétés à satiété, mais c'est l'ensemble qu'on ne réalise pas, ni comment ces détails s'enchaînent et se lient entre eux. Qui, jamais, saura, autrement que par des petits tableaux découpés dans l'héroïque et le cocasse ou le terrible, reconstituer dans son atmosphère exacte, monotone et grise, cette vie quotidienne que depuis des mois — et pour combien de temps encore? — mènent, loin de tout ce qu'ils aiment, tous ces milliers d'hommes arrachés de chez eux et jetés dans l'inconnu d'une guerre qui n'est pas à la mesure de notre esprit ! Quelle contradiction à tout ce que nous croyions, disions, pensions, répétions dans le temps de la paix heureuse ! Vingt

siècles de lents et pénibles efforts vers un progrès jamais atteint, et qui n'est donc qu'une illusion ! Tout tendait au bonheur humain : cette guerre l'arrête net, et le recule encore dans l'avenir, de combien d'années? Y a-t-il donc incompatibilité entre le bonheur et l'homme? Je conçois aujourd'hui la beauté sublime, la sublime folie de l'utopique pacifisme. La guerre est anormale, oui, du point de vue humain. Elle est belle et grande par l'idée, pour tout ce qu'elle nous permet de défendre, elle seule. Mais de près, l'héroïsme est terne. Il n'apparaît que dans la boue. Aujourd'hui, en relisant *l'Abbesse de Castro*, j'ai trouvé ceci, de Stendhal, qui est une vue aussi juste que celle de Fabrice à Waterloo : « Il avait cru, ainsi que les peuples enfants, que la guerre ne consistait qu'à se battre avec courage.... » Nous l'avons cru, aussi ; l'opinion publique le croit de même. Cependant elle consiste à bien d'autres choses, et peut-être que le courage, quand ce n'est pas un goût très vif pour le danger, n'est, comme la chevalerie, qu'une vertu négative, qu'une question de tenue, une attitude intellectuelle ou morale. Ou alors, cette guerre n'est pas la guerre : c'est la destruction par tous les moyens, sans noblesse, sans grandeur : scientifique, mathématique, froide, calculée. La boue, le travail de taupes, les tranchées, — nul éclat. Une armée de chimistes et de terrassiers, où la pelle prime le fusil ; et les gaz, le sabre. La Marne apparaît même comme une prodigieuse exception, et l'on a bien vu, hélas ! que cette immense et incontestable victoire n'a pas été un remède suffisant. L'homme n'est pas mort, non ; les médecins l'ont rappelé à la vie. Mais lui donneront-ils la guérison?

Cette nuit devant les étoiles me donne le vertige. Un soldat, aux avant-postes, regarde dans le ciel ces

mondes, ces immensités radieuses. Que pensent-elles de nous? Que disent-elles? Que pense le ciel de nos sombres efforts? N'est-ce pas, cette guerre, une folie criminelle?... La vie est si courte, et nous l'abrégeons encore, et toute l'invention humaine ne tend et ne sert qu'à l'abréger plus vite. Nous avons abandonné une vie déjà bien dure et difficile pour un ensemble de misères et de souffrances plus lourd encore. Pourquoi? Pourquoi? si ce n'est parce que l'homme livré à ses bas instincts n'est pas autre chose, suivant sa nature, que le plus cruel et le plus méchant des êtres créés, — ce que l'aveugle et fou Jean-Jacques ne veut pas voir !

Pourquoi?... Ah ! que ce peuple voulait peu et aime peu la guerre, où il excelle quand on l'y force ! Qu'est-ce qui m'anime, moi, infime, point fait pour la guerre, et tels, ou tels, pareils, à qui je pense? Qu'est-ce qui nous fait trouver à cette heure un fusil aux mains, rêvant de carnage, si ce n'est un immense amour?... L'amour de tout ce que nous avons laissé derrière nous, douce vie laborieuse, amicales maisons, villages enfouis dans la verdure, visages tendrement chéris!... Ah ! que de souvenirs ! que de rêves, de bonheurs, de regrets, de plaisirs, même non eus, mais espérés seulement, — derrière nous, et plus loin soudain, et plus loin maintenant davantage, de jour en jour ! Nous avons tenu le bonheur dans nos mains, sans le savoir : c'était du temps de la paix charmante. Qu'il était fragile ! Nous ne le connaissions pas. En rêve, ma pensée m'emporte sur l'aile des souvenirs heureux. Vais-je faiblir, pour une lettre, reçue ce matin, et qui soudain m'a ramené vers ce qui n'est plus? L'esprit vogue, ballotté — au delà de la terre, plus loin — je ne sais vers quel Dieu inconnu, quel infini, où il cherche à se raccrocher dans ce

grand naufrage, dans cette grande ruine de toutes les idées.... Tout est à refaire, à reprendre, à reviser, à recommencer.

Et cependant, j'ai une certitude, une seule. C'est que je suis bien à l'endroit où je suis et où je dois être ; et en dépit de toutes les angoisses, cette certitude procure une absolue sérénité. Que les astres s'entrechoquent au-dessus de ma tête, je fais ce que je dois, et ma conscience est en repos. C'est un grand bien. Et c'est à elle que je dédie chaque jour la peine ou la souffrance qui m'échoit. J'ai noté que, si grande que soit la souffrance physique, — froid, faim, fatigue, ennui, — après une longue marche sous un chargement lourd, par exemple, cette souffrance s'évanouit dès qu'on s'arrête pour souffler ou se reposer; et on la bénit alors, et on la trouve bonne et juste, puisqu'on a pu la supporter, et qu'on l'a supportée pour quoi? Parce qu'elle sert à quelque chose, qu'elle est utile, et utile à cette entité qui n'est, en somme, que l'ensemble de toutes les choses visibles et invisibles que nous aimons le plus au monde : la patrie.

En relisant ces notes, je m'étonne de les trouver sombres, contradictoires avec ma façon de sentir, ordinairement gaie et optimiste. En réalité, ces contradictions se concilient : c'est la réalité immédiate qui est laide, misérable et triste. Mais nous en sortirons, un jour, de cette épreuve, à moins d'en être les saints martyrs. Historiquement, tout s'arrange et reprend sa place. La nature ne fait pas de sauts; la vérité, la beauté non plus. C'est à cette idée que je me rattache, comme à la plus vivifiante. Pour tout homme capable d'effort, de volonté, de désintéressement, et qui aura la chance de revenir de cette guerre, il y aura tout de même à reprendre la vie et à tâcher

de la refaire belle et cadencée. Ce sera peut-être sur une autre mesure. Mais j'ai trop foi en elle, et dans la sagesse du temps, pour ne pas croire à ce retour. La vérité, pour bien tenir, serait dans ce stoïcisme voluptueux : supporter le mal d'aujourd'hui dans l'espoir des biens de demain.

A la réflexion, j'ai monté une faction bien sentimentale. C'est l'ennui d'être éloigné de ce qu'on aime. La nuit, il vaudrait mieux dormir, ou faire des vers....

8 juillet. — Grand calme aux tranchées. Mais depuis ce matin les Allemands bombardent ce pauvre petit village de Veho, à six cents mètres en arrière de nous, un peu sur la droite, avec la dernière violence. Il y a des semaines que cela dure. Un fort nuage de fumée plane au-dessus des quelques humbles maisons encore debout, dont j'aperçois les toits rouges et criblés.

Le soir, à dix heures, je descendais de garde, on me donne un paquet de lettres, apportées par le ravitaillement. J'entre, pour regarder l'écriture des enveloppes, dans l'abri des téléphonistes, duquel fuse un rais de lumière. La première carte qui me tombe sous les yeux, c'est un mot de Henri Martineau, où je lis ceci : « Vous savez que Drouot est tué? » J'ai reçu ça comme un coup de poing dans la poitrine. Drouot, mon plus cher, mon plus vieil ami.... Tué ! quand? où? comment? Je le savais au front, où malgré sa santé débile, il se tenait dans un poste pénible, par un miracle d'énergie. Mais pourquoi n'étais-je pas inquiet de lui?... Tué. Aucun détail. Je me sens soudain isolé, misérable. Quelle perte ! Je n'y puis croire. On a beau être dur à soi-même dans cette guerre, on n'arrive pas à être insensible. Drouot tué, c'est quinze ans d'une vie fraternelle

qui disparaissent avec lui. Et quel poète ! Que de colère et que de haine dans ma douleur. Sa pauvre mère....

Vendredi 9. — Je me suis endormi très tard, hier soir, poursuivi par mes souvenirs. Ce matin, je me réveille cloué à terre, rompu de toutes parts, la tête en feu, la gorge gonflée. Une bonne angine. Je souffre le martyre, la fièvre m'abat, je puis à peine bouger. Je passe la journée sous un soleil de plomb, suant et grelottant, dans mon manteau. Des avions se canardent au plus haut du ciel, et tout autour de nous retombent les éclats des projectiles qu'on envoie aux Boches. Veho toujours bombardé, avec une extrême violence. Que veut dire?

Vers huit ou neuf heures du soir, un coup de fusil, aux avant-postes. Puis deux, puis trois, quatre, dix.... Tiens ! Tiens ! On dresse l'oreille pour découvrir d'où cela vient. Peut-être une patrouille? Non, voici que le bruit continue et enfle. On entend des cris confus, on ne sait quoi. La fusillade croît, générale maintenant, incessante, nourrie, dominée par le roulement compact des feux de salve. Des balles sifflent, piaulent, en tous sens au-dessus de nos têtes. Quelqu'une, plus basse, entre en terre, avec un choc mat. Les feux de salve jettent de courts éclairs pâles, en avant des lignes. Puis le canon s'en mêle. On comprend : l'ennemi attaque, à l'improviste, lançant son infanterie contre nos lignes, pour répondre à notre coup de main de l'autre jour; mais, dans l'espoir de nous surprendre, il a déclenché son attaque sans préparation d'artillerie, dès que la nuit a été assez sombre. Nos petits postes, aux écoutes en avant des lignes, comme une série d'antennes avancées sur l'inconnu, ont donné l'alarme,

puis se sont repliés. Le 75, de toutes parts, derrière nous, élève un barrage formidable devant le Rémabois. Je cours au lieutenant P... Il est aux tranchées. J'y descends. La tranchée est parée comme un navire, tout le monde aux créneaux. On attend. La fusillade dure une heure, plus peut-être. Boucan du diable, assourdissant, et dans tous les tons, du grave à l'aigu. Fusillade, canon. Canon, fusillade. On ne voit rien. Il fait très noir. Lueurs des éclatements, en tous sens, ouvrant sur le ciel une porte de feu ; autour de ce feu rapide, on aperçoit la nuée blanche des shrapnells. De temps en temps, une fusée allemande illumine l'ombre, jetant une éclipse de nuit sur le champ de bataille : molle, lente, gracieuse, un peu lourde, petite boule brillante qui éclaire le ciel, le sol et la nuit pendant une trentaine de secondes, révélant la plaine indécise, un arbuste, un réseau de fil de fer et, là-bas, des formes vagues d'hommes courant.... Je me rends compte que l'attaque, incertaine, commencée à la hauteur de notre escadron, a glissé sur notre droite, où est le 3e, et de là plus à droite encore, pour se développer de tout son poids sur l'infanterie qui nous flanque. La fusillade se déplace, dure encore, forte, mais moins nourrie, moins intense. Peu à peu elle s'atténue, s'éloigne ; on recommence à compter les coups isolés. Seuls nos canons continuent à taper dans toutes les directions, à droite, à gauche, devant nous, longtemps encore. Calme. — Le lendemain j'ai appris que l'attaque menée par un bataillon tout entier contre nos lignes avait échoué. Je tombe de fièvre et d'épuisement. Je ne tiens plus debout. Le lieutenant me renvoie, dans la nuit, au cantonnement, par le chariot qui a porté la soupe, et s'en retourne, chargé de pioches et de pelles, sur quoi je m'étends. Cahoté,

sur ce lit d'acier, secoué par la fièvre, nous passons, en partant, dans Veho qui brûle. De près c'est tragiquement beau, cette rougeur énorme sur le ciel, ces bouffées de fumée rabattue du vent comme d'immenses tours, et, se découpant sur les nuages empourprés, ce contour noir, en ombre chinoise et dansante, des pans de mur, des pignons dépouillés de leurs toits et non écroulés. Nous croisons un convoi de mitrailleuses, petites voitures basses traînées par des mules, et longeons, dissimulés derrière les haies, des 75 qui tirent encore et font sursauter l'air autour de nous....

DE LARONXE A SOMMERVILLER

Dimanche 11 juillet. — Enfin nous quittons Laronxe, non sans joie. C'est, au propre, ce que les Anglais nomment, au figuré, un bourg pourri. Quoique fort mal encore, et tenant à cheval à peu près comme un poisson sur une corde lisse, comme disait, à Niort, le logis Donot, j'ai traversé avec plaisir la forêt de Parroy, pour gagner, avec l'escadron, Croismare, où tout le régiment cantonnera. C'est un village assez grand, et pas sale, tout près de Lunéville, dont on voit les tours. Les Boches le bombardent quelquefois. Il y a plusieurs maisons en ruines, toutes noires encore, dont celle d'un marchand de vin, ce qui, pour tout dragon, constitue une « atrocité ». Néanmoins, on y pourra vivre.

Lundi 12. — Bien qu'exempt de service, j'ai repris mes fonctions et cours en tous sens. Ce matin, promenade des chevaux dans la forêt, qui est très belle. Cela secoue, remue le sang, fait tomber les humeurs peccantes. Me voici de nouveau bien. La gaîté

revient ; la légèreté, voire. Les officiers sont charmants pour moi : jamais un mot. Les sous-officiers, bons enfants. J'ai trouvé une chambre, chez une vieille femme, qui me la loue un prix dérisoire. Un lit, c'est du luxe. J'y ai couché hier.

Mardi 13. — Quelle nuit ! J'en parlerai avec Barrès, de sa Lorraine ! Ravagé, déchiré, percé à jour par les punaises et les puces. Je me débats trois heures contre ces ignobles bestioles, les poursuivant d'une bougie allumée, qui a l'avantage de les rôtir en les désinfectant. Je me rendors enfin. Puis, dans mon sommeil, ai l'impression de quelque chose d'insolite. J'ouvre les yeux, et vois, penchant vers moi une barbe immonde, un vieux territorial, une allumette aux doigts, qui me dévisage. Je me mets sur mon séant.

« Qu'est-ce qu'il y a, mon vieux?

— J'suis v'nu voir la payse, dit-il, après un temps. Où qu'elle est?

— Connais pas.

— Tu connais pas?

— Voudrais dormir. Fous-moi bien la paix. Suis malade... »

Il était deux heures du matin. L'homme, fin saoul, entreprend une longue histoire. Je me retourne vers la ruelle, décidé à ne rien entendre. Le noir, soudain.

« Nom de Dieu !... J'm'a brûlé... ! »

Et dans l'obscurité, l'ivrogne, qui venait de jeter son allumette, trébuchait dans les meubles, incapable de trouver la porte. Je dus l'y conduire. Sans doute il rencontra par la suite la payse en question, dans la chambre voisine. Il y eut un long conciliabule, à voix basse, quelque chose comme une discussion. Enfin cela cessa, et quelque temps plus tard j'entendis les gros pas cloutés de l'homme qui descendait

l'escalier, en grommelant. Alors, ma porte s'ouvrit à nouveau, et j'aperçus, dans la lueur ronde d'une bougie, vêtue d'une camisole et d'un jupon, ma vieille bonne femme de logeuse.

« Monsieur, dit-elle, d'une voix qui tremblait....

— Quoi encore?

— Vous avez entendu?

— Oui. Qu'est-ce que c'est que cet idiot qui est venu me réveiller? Il m'a demandé si je connaissais sa payse....

— Ah! monsieur... je ne sais point ce qu'il veut dire, avec sa payse.... Il dit comme ça qu'il me connait.... Je sais bien ce qu'il veut.... C'est un bon à rien.

— Bon... bon... tout ça m'est égal.

— Ah ! monsieur... vous savez pourquoi il vient?

— Pour sa payse, à ce qu'il dit.

— Non.... Il vient... (Elle claquait des dents)... il vient pour tuer.

— Ah ! dis-je.... Eh bien, fermez la porte.

— Oh ! que non... il l'enfoncerait avec sa hache....

— Que voulez-vous que j'y fasse ? Je voudrais dormir. Les punaises, le territorial....

— Monsieur, ce que je vous en dis, c'est pour vous prévenir.

— Eh bien, soyez rassurée.... Tenez, je mets mon rasoir sous mon traversin, et s'il vient.... »

J'obtins de la bonne femme qu'elle me laissât. La nuit s'acheva pacifiquement. Cette histoire, racontée au mess des sous-officiers, comme je communiquais la décision et recueillais, pour la dixième fois de la journée, les huit ou dix signatures des intéressés, a beaucoup diverti tout le monde, mais ces dragons ont l'esprit si mal tourné qu'ils ont cru que je leur cachais le plus beau, et qu'il ne s'agissait ni plus ni moins que d'un drame de la jalousie.

Lundi 19. — A midi est venu l'ordre de relève du premier demi à Bures, devant Parroy, au nord de la forêt. On combine le mouvement avec un changement de cantonnement. C'est-à-dire que lorsque nous serons relevés, à notre tour, nous ne reviendrons pas à Croismare, mais irons installer notre camp volant quelque part ailleurs. On ne comprend rien à ce mouvement perpétuel. D'ailleurs, à quoi bon? Il ne faut pas chercher à comprendre, dit la Sagesse des dragons, en particulier, et celle de tout militaire, en général. Voilà qui est loin de l'état d'esprit critique et classique. Toute la journée, ordres, contre-ordres ; finalement désordre. Puis le branle-bas du départ.... Comme nous partons, en colonne de pelotons, par deux — paquetages complets, casques, et tout l'attirail nécessaire aux tranchées — soulevant sur la route blanche une poussière blonde, six ou sept avions se poursuivent dans le ciel, cherchent à se dominer, prennent du champ, reviennent. C'est un joli chassé-croisé d'hirondelles noires, et quand ils descendent, entre deux nuages, on dirait des oiseaux roses dans le soleil. Une quarantaine d'obus, autour d'eux, parsèment le ciel de leurs flocons blancs. C'est très joli. Malgré le casque, sur la nuque, et le trot vif, toute la colonne a la tête en l'air, en dépit du torticolis. Aussi bien on pourrait recevoir quelques éclats, ces shrapnells arrivant et explosant juste au-dessus de nous. Où va cette ferraille aérienne?

La route — par Sionvillers, Crion, vers Bauzémont et Bathelémont ; la campagne est plate, nue, légèrement concave. Ce pays procède par lents et insensibles vallonnements. Un vaste cercle de faibles élévations borne l'horizon circulaire d'une arête nette et grisaille où tranche la crête d'un boqueteau noir. Et tout autour, comme une immense calotte, le ciel.

Jamais je n'ai vu autant de ciel à la fois, il me semble. C'est que, dans cette campagne dépouillée, sèche, sans arbres, le ciel a l'air de commencer tout de suite, par terre, aussi loin que porte la vue.... Ciel très pâle, longtemps clair, bordé d'un rose faible, à l'Ouest; et cette lune au pur croissant.... Ce qu'on voit du sol, uniforme, c'est un long moutonnement noirâtre, d'une pauvreté triste, âpre et morne. Je pense à une phrase de Barrès, sur des lieux analogues et voisins, d'ailleurs : « Il est des lieux où souffle l'esprit.... » On dirait qu'ils sont faits pour une guerre éternelle. Et dans ces villages lorrains, si dénués, depuis toujours, c'est Callot que je vois, notant ses pauvres gens des *Scènes des misères de la guerre*. Je l'admirais avant : ici, je le sens, je ne sais pourquoi, je le vois plus vrai et plus grand encore.

Notre convoi chemine; longuement, sur la route sans fin au pas, au trot, en silence. On part gai, riant, bavardant ; mais, est-ce l'influence de la nuit qui tombe, ou la fatigue, peu à peu les hommes ont cessé de chanter, de parler. Le ciel d'été a pâli encore. Au dessus du fin coteau qui le borde à l'horizon, une étoile commence à briller. Ciel toujours plus clair, terre plus sombre. C'est la nuit, les couleurs s'effacent, les arbres cessent de se mouvoir aux vents apaisés, on ne distingue plus que les formes, le dessin des choses, dans une grande symphonie en clair-obscur. Maintenant, sur la route nue, bordée de grands espaces plats, c'est la chevauchée monotone, silencieuse, où, chacun perdu dans son rêve, la colonne découpe en noir sur l'écran du ciel, comme une cavalcade d'ombres, la masse compacte et dentelée des têtes de chevaux, des casques busqués, des dos ronds des hommes, et des canons de carabine.... On n'entend plus dans l'air sonore que le pas des chevaux sur la

route, bruit berceur et triste, — et parfois le son argentin d'un étrier vide contre un éperon....

Puis nous voici soudain arrivés au bas du coteau noir qui semblait si lointain devant nous. Un bruit d'eau, une écluse à côté d'un pont : le canal de la Marne au Rhin, l'eau d'argent mat, calme, en lissoir, où se reflètent une file d'arbres et un rais de lune. Puvis a peint des effets pareils. Nous gravissons une côte et traversons un village : c'est Bauzémont, où est la brigade.

Un peu plus loin, pied à terre. Nous quittons les chevaux, marchons trois quarts d'heure, sous le harnois lourd. On marche pesamment, la tête baissée, si las que toute sensation devient une blessure. Dieu! que ça sent mauvais une troupe en marche ! — On se tait. A tel endroit il faut franchir un petit fossé large de deux pas : ce n'est rien, mais quelle fatigue représente cet effort supplémentaire ! Une ferme. Nous la traversons. Quelques maisons. Je reconnais, dans une forme vague accotée au bord de la route, la cuisine roulante. Voilà Bures. Nous arrêtons. Mais moi je n'ai pas fini : encore vingt minutes de marche pour accompagner aux tranchées les 1er et 4e pelotons. Les deux autres restent à la disposition du capitaine, au point d'appui P. A. 3 — où se tient aussi la liaison. Dans la nuit, grâce au fil téléphonique, je retrouve mon chemin, à travers champs, et je reviens au capitaine. On ne voit rien. Je suis le boyau, confus à mes pieds dans l'ombre où roule une buée blanche, butant vingt fois sur des embûches invisibles, et jurant comme un païen. Le poste de la liaison est un blockhaus de gros rondins, où sont déjà installés plusieurs coureurs et deux téléphonistes. La fatigue me jette dans un coin, je dors.

A une heure, c'est mon tour de faction. Le capitaine

veut avoir continuellement à sa porte un planton qui le réveille, au besoin, s'il y a la moindre fusillade. Me voici à me promener de long en large, l'esprit vide. Dans la demi-clarté lunaire revenue, je découvre l'endroit où nous sommes : au creux d'un étroit vallonnement planté d'un verger. De bons blockhaus en rondins, pour les pelotons de soutien. Les cuisines sont à côté : on fera la soupe sur place, et c'est beaucoup mieux qu'à 311, où elle nous parvenait, froide et gluante, du cantonnement de l'arrière. Une épaisse vapeur remplit le fond du vallonnement, où nous devons être assez bien défilés. A une centaine de pas, un arbre se découpe, hardi et fort, mais fantastique à travers cette brume. Et est-ce que je rêve, ou l'effet de la nuit? Mais cet arbre a la forme, la masse, la structure exactes de ce grand tulipier, si puissant et si noble, qui couvre la moitié de mon jardin, à Nesles, de son ombre.... Douce illusion qui m'emporte.... Et la nuit humide, avec sa buée, a la même odeur....

A deux heures, je passe la faction. Je me recouche. A quatre, il faut conduire aux lignes la corvée de jus. Au jour, je vois la position. Les tranchées sont à cinq cents mètres au nord du P.C., et courent en demi-cercle, le long d'une crête, où l'on parvient après avoir franchi un second vallonnement, traversé par un boyau en montagne russe, où l'eau ruisselant des pentes s'accumule et forme un ruisseau glacé, qui vous monte jusqu'à la cheville. Impossible de ne pas le prendre : l'ennemi commande d'enfilade le vallonnement, et qui se montre est aussitôt fusillé. Toute la nuit, les hommes ont planté des piquets et tendu des réseaux de fil de fer. C'est cela que j'entendais cette nuit : taper sur les pieux et aussi, beaucoup plus loin, les Allemands qui faisaient de même. La

tranchée est à ciel ouvert, sans abri. Quelque chose encore de fameux.

Mardi 20. — Le matin éclate, ici, divin, frais, l'alouette chantant dans la nue ; le soleil ; un aéroplane rose et or, indifférent à la mitraille. C'est un luxe appréciable que de manger une soupe chaude. Et nous bénissons nos roulantes. Le hasard me fait retrouver quelques-uns de mes camarades de renfort, Lejay, Pillard. Ils sont gais, ne se plaignent pas, s'amusent de tout. Nous faisons la dînette ensemble, avec l'éternel bœuf (mort il y a longtemps) aux éclats de pomme de terre. Et l'on met le dessert en commun. C'est toutes les variétés possibles et imaginables de confitures, don et envoi des familles attendries. N'étant pas de service, j'ai été, avec Lejay, explorer le village voisin, qui est là, tout de suite, à trente pas. Bures, ça s'appelle. Plus un habitant. Très peu de maisons debout. L'église, fort mal en point, a reçu quelque chose de puissant dans son clocher, dont le toit pend de travers, — comme sur son œil un chapeau d'ivrogne. Du créneau de la barricade, on aperçoit un peu plus loin l'étang de Parroy. Nous avons en face de nous Xures, qui est aux Boches ; et Coincourt. Parroy est plus à droite, hors de la vue. Lejay est content de l'existence. Il trouve le métier un peu dur, pour ses dix-sept ans ; et quoique fils de colonel, très gentiment, ne renonce à aucune corvée. Du Châtelet a moins bien débuté et s'est fait prendre dans les jambes. Dans Bures éventrée de part en part et où les obus continuent à venir, de demi-heure en demi-heure, massacrer des tuiles, il y a une fontaine. J'en ai tiré un seau, où je me lave, *in puris naturalibus*. Quel délice, cette eau fraîche qui vous sèche ensuite sur le dos, au bon soleil du bon

Dieu!... J'ai fait grand scandale, à ce qu'on me dit.

Mercredi 21. — Service. Toujours la même chose. Dix fois courir des tranchées au capitaine, ou le contraire ; l'accompagner dans sa tournée. Peu d'intérêt. Le seul amusement de la journée a été de conduire aux avant-postes un officier téléphoniste fort préoccupé de savoir où étaient les Boches. Dieu me pardonne, je crois que j'ai un peu « bluffé » pour voir sa figure. Il n'y a pas de déshonneur à n'aimer pas les balles.

Mme V... m'écrit une lettre charmante et m'envoie une minuscule édition des *Destinées*, et deux articles que Barrès a publiés dans *l'Echo de Paris* sur la mort de Drouot. Il y imprime une lettre magnifique de mon pauvre ami, racontant la mort de son chef, le commandant Madelin, dont il a été chercher le cadavre sous la mitraille. Il a été cité pour cela. Une lettre incomparable de grandeur calme et de générosité, une lettre de lui, enfin. Pensant bien faire, et pour l'exemple, j'ai lu tantôt cette lettre à Pillard et à Lejay. Je n'ai pas pu aller jusqu'au bout, mais Pillard a achevé la lecture. Ces enfants étaient très émus. Quel exemple ! quelle leçon ! Ce qui achève de me troubler, c'est une lettre de Henri Massis à Barrès, que Barrès publie aussi, et où Massis, qui servait dans le même régiment, montre Drouot revenant de plus en plus à ses croyances catholiques. Ils priaient ensemble, le soir, dans une grange ; ils firent dire une messe à la mémoire de Péguy et de Psichari, où ils communièrent. Cela ne m'étonne pas de Drouot. Il donnait à la douleur un sens mystique, une raison utile et profonde. Ainsi j'apprends que mon ami, grand poète et grand

cœur, était un héros et un saint, et que sa mort est celle du martyre, non dans le sens de victime, mais dans celui, sublime, de consacré, de destiné, d'offert.

Que cette guerre, entre mille autres, pose à nouveau les grands problèmes de la mort, de la foi, de l'âme. J'éprouve devant eux un grand trouble, sinon un remords. Je suis, de nature, optimiste et gai : n'est-ce pas de la frivolité? Et l'absence de foi, cette tranquillité dans l'incertitude, n'est-ce pas encore légèreté d'esprit, incapacité de se soumettre à la règle? Ou bien suis-je tout à fait d'accord avec ma raison, qui m'empêche de croire alors qu'il n'y a pour moi que le spirituel? Vers qui se tourner dans ce désarroi? On sent autour de soi des souffles invisibles. Mais c'est de soi, et de soi seul qu'il faut attendre la réponse.

22 juillet. — Nous avons été relevés hier soir, à dix heures, par le 8e. Une heure de marche, et trois autres, de cheval. J'étais dans la meilleure disposition, et tirant de ma pipe excellente d'épaisses bouffées de philosophie, je me sentais léger, solide, actif. Je crois même que je chantonnais. Une grande force vive est en moi, je ne sais d'où elle vient, mais elle vaut plus que tous les sérums du monde. Nous longeons le canal de la Marne, et suivons une belle route entre des arbres, qui traverse un chapelet de villages détruits : Meix, brûlé ; Vic, Crevic, brûlés ; Einville, brûlé ; la ferme de Rechicourt, brûlée aussi et ruineuse sur le ciel, à travers la buée blanche élevée des prairies. A deux heures du matin, nous faisons halte dans un bourg intact par miracle. Sommerviller. Il paraît que nous y passerons huit jours au repos.

Vendredi 23 à vendredi 30 juillet. — La vie est belle. Sommerviller, humble village fait d'une large rue bordée de maisons étroites, c'est le paradis terrestre. J'y ai un lit, fort propre, dans un cabinet noir ; le ravitaillement est possible, grâce à Dombasles, à douze cents mètres. Fruits, œufs, légumes, viande fraîche. D'excellentes gens. Petite vie de grandes manœuvres. Le canon même a l'air d'en faire partie. Seulement, ce qui à tout instant nous ramène à la guerre, c'est le triste spectacle de tous les villages que nous traversons, chaque jour, dans nos promenades à cheval et nos écoles d'escadron et de régiment : Hudivilliers, Haraucourt, Courbesseaux, dont il ne reste à peu près rien. C'est ici une des parties du champ de l'immense bataille du Grand Couronné de Nancy ; son souvenir tragique y frémit encore, tout pantelant au milieu de ces ruines récentes, où déjà courent les pampres et les herbes folles.

Huit jours de repos, coupés d'astiquages, de corvées, de revues. J'ai quelques loisirs. Je lis, pour oublier le reste. J'ai lu *Don Quicholle*, livre incomparable et qui contient tout : poésie, vérité, comique. J'emporte dans une de mes sacoches, à la place d'une boîte de singe, quelques livres excellents, sous le format le plus commode : *les Confessions*, Musset, *les Liaisons dangereuses*, *Guerre et paix* et un bouquin d'astronomie. Jamais la beauté des livres et des lettres ne m'a été, je crois, plus sensible ; et ce sentiment, pour être très fort le mien, n'en est pas exceptionnel. Je vois beaucoup lire autour de moi. Sans doute nos loisirs, entre deux corvées, et cette vie exclusivement physique nous laissent-ils plus de facilité pour réfléchir, pour penser, pour rêver... s'embarquer dans une belle histoire et se laisser emporter comme au fil de l'eau, loin, loin, ailleurs.... Quelle consolation à

soi-même, quelle diversion aux horreurs de ces temps si tristes et si durs ! Quelle personnification aussi de l'idée de France, de patrie, de tout ce qui nous est si cher, que le génie de notre grande et inépuisable littérature ! Peut-être aussi que nos chefs-d'œuvre, pour être sentis pleinement, ont besoin de ce loisir spirituel qu'engendre une vie moins précipitée et trépidante que celle qui était la nôtre en temps de paix, et de cet air éventé et plus pur que les grandes catastrophes entretiennent autour d'elles, balayant les mauvais miasmes.... Je me suis pris d'amitié pour les étoiles, à vivre dans leur compagnie, par ces nuits si pures ; et j'aime à entendre parler d'elles, et j'écoute avec frénésie les belles histoires que le vieux Flammarion raconte sur tout ce qu'il y a dans le ciel. C'est proprement de la poésie, une poésie où le rêve s'enroule autour de la mathématique, et où l'algèbre a des airs penchés.... C'est avec des livres sans cesse renouvelés que le temps le plus lourd devient aisé et supportable. Il faut alterner le maniement d'armes et la poésie. Elle est peut-être la plus sûre des réalités.

COURBESSEAUX — LA CARRIÈRE — BURES

Vendredi 30. — A six heures et demie nous partons. Adieux émouvants à la bonne hôtesse ! Quelques Fanchons essuient leurs larmes, d'une main, avec le coin de leur tablier, et de l'autre envoient des baisers. Les dragons se sont bien conduits dans ce village, et se font aimer. Départ gai et mouvementé. Qu'est-ce qui nous attend maintenant? Nous allons cantonner à Courbesseaux, et y rester, dit-on, cette fois, une vingtaine de jours. Il serait assez agréable de n'avoir pas à faire et défaire sans cesse les paquetages. Le ciel qui nous entoure est inouï de fulguration. La

campagne est assez belle, par ici, large et unie. Sur notre gauche, au loin, s'élève la masse bleuâtre du Grand Couronné ; la plaine, où traîne une vapeur blanche, les arbres sont baignés d'une lumière de velours. Ce qui reste de Courbesseaux, c'est, dans un terrain plat, une vingtaine de maisons. Le reste, en ruine, s'effondre encore. Au milieu de ces grandes étendues de terre légèrement ondulée, coupées de petits bois et d'arbrisseaux, c'est ici que la bataille a fait le plus rage, en septembre 1914. Rien que des tombes et des trous d'obus. En arrivant au milieu de cette campagne qui n'est qu'un immense cimetière, je regardais mes camarades. Ils se taisaient, saisis soudain, et, tout pénétrés de cette lourde tristesse qui émane de ces lieux tragiques, malgré eux, ils n'avaient d'yeux que pour ces tombes innombrables, surmontées de croix de bois, échelonnées de distance en distance, jusqu'à l'extrémité de l'horizon. Cela m'a fait penser à une photographie publiée par *l'Illustration* à l'époque de la guerre russo-japonaise : on voit un cadavre, au premier plan, sur le bord d'une route où passe un régiment d'infanterie. Et tous les hommes, en passant, ont les yeux tournés vers ce cadavre.

Il faut recommencer la corvée d'installer le cantonnement. La soirée y passe. Puis je cours au bureau, dans les pelotons, chez le capitaine, à la popote des sous-officiers. J'allais me coucher, dans la paille, n'importe où, quand je rencontre le maréchal des logis Perrin. Il m'arrête ; nous parlons. Puis de fil en aiguille, nous voilà à faire les cent pas sur la route, entre le village et les champs, jusqu'à minuit. Je reçois les confidences de mon supérieur, garçon de valeur, énergique et froid, excellent soldat, et qui pense avoir à se plaindre d'un officier. J'apprends

en peu de temps beaucoup des dessous de la vie militaire : toutes ces petites jalousies, malpropretés, combinaisons, ces détours sans fin qu'on trouve toujours au fond de toute réunion d'êtres vivants ensemble. Et pourquoi non dans un escadron de dragons? J'apprends avec stupeur que ce Perrin, qui réellement est un chef et s'est révélé tel, soldat de naissance, qui porte vingt-sept à vingt-huit ans sur son visage, n'en a que vingt. Il est respecté des plus vieux comme un vétéran. — Quand nous avons voulu nous coucher, toute la paille était occupée. Il a fallu nous étendre dans un coin de l'écurie, infecte, et au réveil nous nous sommes aperçu que nous avions dormi au milieu des poules. Rien de plus sale — au propre.

Dimanche 1er août. — Promenade des chevaux. Je ne sais rien de plus triste que cette plaine, autour de Courbesseaux, dont la longue monotonie n'est coupée de-ci, de-là, que par ces buttes de terre qui sont des tombes, ces croix de bois multipliées à l'infini, ces trous d'obus, énormes et rapprochés, où stagne une eau jaunâtre. Et des tombes, des tombes encore, toutes pareilles : un vague tumulus, une croix, un képi fané par les pluies, posé sur une baïonnette fichée dans le sol, quelques pauvres fleurs séchées, et sur tout cela, qui est déjà le passé — septembre 1914 ! — le grand ciel, l'été, la verdure, la nature heureuse....

J'essaie vainement de reconstituer la bataille, sur ces ruines, ces villages, ces crêtes moutonnant au loin. J'en connais les grandes lignes, mais, faute de détails précis, sans guide, il est impossible d'en retrouver les fluctuations et même seulement la position des adversaires, la démarcation des deux fronts. Les

gens du pays ne savent rien, ou se contredisent. C'est un théâtre où la pièce est jouée, il n'en reste plus que le décor, insuffisant pour donner une idée du drame. On croit avoir situé l'action, *grosso modo*, dans son ensemble. On avance encore, et une tombe de soldats allemands, par exemple, un peu plus loin que l'endroit qu'ils semblaient n'avoir pas dépassé, suffit à renverser votre hypothèse. Marches, contre-marches, dates, tout s'embrouille. On ne peut rien deviner. Il faut alors se contenter de céder sans comprendre à l'émotion que ces lieux dégagent, par ce que nous savons qu'il s'y est passé de grandiose et de terrible, d'écouter la leçon des tombes, l'abnégation de ces milliers de vivants qui sont devenus des morts pour une idée, parce qu'il ne fallait pas laisser l'ennemi entrer plus avant.... Sans fin, sans fin, des tombes, et des tombes encore ; des tombes immenses, vraies fosses communes et anonymes où l'on a enfoui pêle-mêle — combien de jours après la bataille? — ces morts méconnaissables, et dont l'horreur s'accroît d'inscriptions de cette sorte, tracées sur une méchante croix de planches : « *Ici reposent cent soldats français inconnus....* » Et cela, je ne l'ai pas vu une fois, dans cette plaine, mais dix, vingt fois peut-être. Alors, devant cette mention sinistre : *inconnu*, on se demande si quelqu'un de ces anonymes n'a pas été votre ami, dont on est resté sans nouvelles depuis plus d'un an. Je pense ainsi à André du Fresnois, « disparu à la bataille de Courbesseaux » et dont nul depuis n'a jamais entendu parler. Tant d'autres encore!

Mercredi 4 août. — Depuis avant-hier, nous sommes en réserve devant Bénamont, dans un bois, sur une colline, où nous occupons des abris convenables. Il pleut ; ce n'est que boue partout, gluante et froide.

Vingt-quatre heures de repos, en soutien ; vingt-quatre de première ligne, à quelque cinq cents mètres d'ici, au bord d'une sapinière, où nous alternons, par demi-escadron. L'endroit n'est pas désagréable ; ces sapins embaument. — Devant nous, le village d'Arracourt, qui n'est à personne. On le croit habité encore par quelques civils, car on y voit fumer une cheminée. Les Boches y sont venus l'autre soir sonner les cloches : c'est ainsi que nous avons soupçonné la prise de Varsovie, confirmée le lendemain par les dépêches. En même temps que le son des cloches, nous sont parvenus des clameurs, des hurrah ! On n'a pas tiré, de peur de faire inutilement du mal aux habitants. Un de mes camarades est né dans ce village ; il l'a quitté il y a un an pour rejoindre le régiment à la mobilisation, et, depuis un an, n'a aucune nouvelle des siens qu'il y avait laissés. Par un créneau, il m'a fait voir sa maison. Je songe, sans trouver rien à lui dire que : « Mon pauvre vieux ! » à ce que doit penser cet homme, qui, des tranchées, voit son village, son toit, son champ, et qui se dit que le premier obus, le premier coup de fusil que nous tirerons, qu'il tirera peut-être lui-même, ira tuer l'un des siens, ou mettre le feu.... Plus à droite, Juvrecourt, Réchicourt, Bezange-la-Petite ; et au loin, à moins de vingt kilomètres, Dieuze, dont on aperçoit les usines. Nous montons de lentes et mélancoliques factions dans un boyau en avant des lignes. Calme plat. Un coup de fusil tout à coup me fait sursauter : tout compte fait, c'est le capitaine qui, dans un pli de terrain, tire des perdrix. Je trotte en liaison, à droite, à gauche. Ce sont mes meilleurs moments : plaisir de marcher, un bâton à la main, dans la terre grasse ; de ne devoir aucun compte à personne — et d'être seul.

Le soir, il a fallu conduire dans le noir le plus noir

un peloton de relève jusqu'à la tranchée du poste d'écoute, où je n'avais pas encore été moi-même, en coupant court à travers champs, sans repère et sans guide. Cette petite promenade en terrain découvert, à 200 mètres du Boche, donne à celui qui la dirige un sentiment très vif de la responsabilité.

Lundi 9. — Tranchées, la nuit. A droite d'Arracourt ; je ne suis pas de liaison, cette fois. Factions. Vénus brillait dans le ciel, de toute sa force. Elle était superbe. Je n'ai pas dormi. J'imagine, lorsque je regarde ces étoiles si brillantes dans la voûte d'azur sombre, que quelqu'un, loin, là-bas, en arrière, regarde aussi d'un jardin nocturne ces mêmes astres, et, cherchant la plus brillante et la plus blanche, nommée Vénus, sur qui à la même heure se rencontrent et se retrouvent, par les nuits sans fin, les regards de ceux qui s'aiment. J'ai fixé longtemps cette belle lumière, longtemps, jusqu'à ce que le ciel éclaircît lentement et que les brumes de la nuit se fussent toutes dissipées. C'était fort joli. Des perdrix chantaient. J'ai eu un petit moment d'espoir, vers minuit. Je ne sais où, — devant, derrière, à côté? on ne se rend pas compte, la nuit, dans un secteur qu'on ne connaît pas — des coups de feu ont éclaté. Un, puis deux, puis trois, — dix, vingt, une pétarade chaude et nourrie : claquant sec, d'abord, puis la balle fusant dans l'air mouillé presque avec le bruit d'une fusée, allant se perdre.... Et puis une clameur brusque, furieuse, indiscernable dans le détail, des « Ah... Ah... ho!... ah! oua... ou... rendez-vous... », — un tumulte confus, et plus rien. J'ai très nettement entendu « rendez-vous ! » d'où j'ai conclu qu'une patrouille des nôtres avait surpris un petit poste avancé allemand et, après fusillade, l'avait

enlevé.... Je n'en sais pas davantage. Mais à ce moment-là j'ai eu l'espoir, le fol espoir que nous étions attaqués, qu'il allait s'ensuivre quelque chose, et qu'enfin nous allions nous battre. J'ai serré contre moi mon fusil avec amour. Mais le silence est retombé, couvrant la campagne, la nuit, les tranchées, les fils de fer, et j'ai attendu que le jour vînt, pour aller dormir.

Nous passons la journée dans un autre petit bois de sapins, en arrière d'une carrière de sable rouge. Nous y avons installé nos toiles de tente, par deux ; étendu un peu de paille, dormi, mangé, n'importe quoi. Tout ce qui se mange est divin. La bête satisfaite, l'âme se détend et jouit. Il y a sous ce bois, où bruissent les abeilles, quelque chose de voluptueux et de véhément, dans l'air, aujourd'hui : une chaleur puissante, l'odeur résineuse, ce bel été épanoui.... N'étaient les dragons, et cette terre remuée autour de nous, ces heures seraient agréables, coulées en pensant à ce qui me manque, dans une bonne torpeur.... Mais trop de choses manquent, et ce bonheur est platonique. Ni heureux, ni héros, en somme. Voilà la formule exacte.

De temps en temps, un dragon vautré interrompt son ronflement, se retourne, étire le bras, et de la main attrape sa gourde suspendue à une branche, et boit. Puis il retombe dans le sommeil. — Tout à l'heure j'ai été agiter quelques-uns de ces grands problèmes qu'on aime à remuer quand on s'ennuie, afin de s'ennuyer mieux : immortalité de l'âme, origine des religions, supériorité des lettres sur la science, — ou le contraire.... Cette grave conversation eut lieu avec deux logis assez peu « sous-off' », Gouraud et de Rougé, sous la toile de tente qui leur sert de mess. Je me suis aperçu au bout de quelques minutes que

je parlais seul, haut, et avec cette violence malhonnête et jeune qui est la mienne quand je m'échauffe ; et que cette éloquence n'empêchait pas mes amis de dormir profondément. N'ayant rien à répondre à cet argument, j'en ai fait de même.

A huit heures, le soir, avant-postes. Nous sommes six, au poste d'écoute, en avant des lignes. Une équipe de travailleurs enfonce des pieux et tend des réseaux. Il y a eu un fort orage à la fin de la journée, le terrain est complètement détrempé. Je reste en faction comme guetteur, de huit heures du soir à quatre heures du matin, sans interruption. Impossible de bouger : je suis dans un trou. Je ne puis que changer de position, m'asseoir, ou me tenir debout. Rien de plus pénible que cette lutte de toutes les minutes contre la torpeur, le sommeil qui vous gagne. Si l'on y cède, et qu'un officier passe, c'est le conseil de guerre. D'ailleurs, il y a danger. Il faut se pincer, pour ne pas dormir, et, pour ne pas mourir de froid, se balancer d'un pied sur l'autre. Cela fait songer au supplice oriental de cet homme condamné à ne jamais dormir et que son gardien vient doucement frapper à l'épaule, pour l'empêcher de s'assoupir, chaque fois qu'il penche la tête et va plonger dans le sommeil. Pas le moindre événement qui puisse fixer l'attention. Le canon tire, mais pas sur nous. Le seul intérêt a été une très forte canonnade, très loin, dans la direction de Pont-à-Mousson ; et de l'autre côté de l'horizon, un orage des plus violent, de sorte que le ciel, très sombre jusque-là, n'a plus été qu'une lueur immense, où la pourpre des éclairs semblait le disputer à la pourpre des éclatements. D'ailleurs on ne voyait pas à vingt pas, et je ne pouvais discerner un rideau de saules à quinze mètres devant moi.

Mercredi 11. — Impossible de tenir les tranchées, tant il y a d'eau et de boue dégoulinant de toutes parts. Le sol n'est qu'argile et se refuse à boire. Dans les temps que je n'ai pas de garde à monter, je dors sur le rebord du parapet, en plein champ. Nous sommes gais, malgré ces misères. Et cela est tant mieux, car rien ne va aujourd'hui. La soupe, arrivée hier soir par le ravitaillement, est pourrie, ce matin. On hésite à charger de ce méfait l'orage : car ce pourrait être aussi bien les seaux, dans lesquels on l'a apportée. Nous voilà pour vingt-quatre heures à claquer du bec. « Pour la nourriture, on est bien logé», dit Pepette, philosophiquement. — «Alors, on se rabattra sur les vivres de réserve », déclare le lieutenant du 3e peloton, qui fait fonction de capitaine, à ce tour de tranchée. Mais pas un homme n'a apporté ces insupportables vivres de réserve, qu'il faut avoir sans cesse avec soi, dans sa musette, et auxquels il est interdit, nonobstant, de toucher. Le lieutenant est enchanté de ce prétexte pour punir en bloc tout l'escadron, et nous annonce mainte représaille. C'est un homme fort peu agréable, très méprisant, craint, pas aimé. Courageux d'ailleurs, mais de caractère difficile. « Je ne sais pas ce que j'ai, disait-il ce matin, je suis d'une humeur charmante. Ça ne va pas durer.... » Je mets en commun, avec deux camarades, quelques sardines et autres choses conservées, et nous étions établis pour faire de notre mieux, vers les cinq heures, quand cinq ou six 77 sont venus tomber à 100 mètres de nous, dans les tranchées (nous étions à la carrière). On n'y donnait point autre attention, quand un *vzzz !* significatif se fit entendre ; un de ces *vzzz !* directs, qui ont l'air de dire : « Attention, c'est moi, j'arrive... f..tez le camp ! »

Et aussitôt : *pioff!... vrac!* Et voilà, au beau milieu de la carrière inondée, une projection de terre, d'eau, de débris, de fumée.

« Faut croire qu'y savaient qu'on avait rien à bécqueter, crie un loustic, y nous envoient une boîte de singe pour quatre.... C'est pas beaucoup pour l'escadron! »

Et un autre :

« Probable qu'alle était aussi pourrie qu'eux.... Alle a éclaté en arrivant. »

Et chacun de rire, en se bousculant, courant se jeter dans les abris, avec la hâte des grenouilles de la fable, — alors même que la fumée n'était pas encore dissipée. Le tout riant, criant, se poussant, se moquant les uns des autres, injuriant le Boche de la façon la plus joyeuse. C'est que nous avons été repérés ce matin par quelque avion. La position ne va pas être bonne. Mais le temps passe. Et comme c'est aussi l'heure de la soupe chez les gens d'en face, ils nous laissent en paix. Et l'un de nous, avec une pelle, s'en va creuser le trou fait par l'obus, dans la terre rouge et molle, afin d'en chercher la fusée, pour faire une bague....

Jeudi 12. — Aujourd'hui, spectacle. Le 230e d'infanterie passe et fait halte à Courbesseaux, dans les prés voisins. Les hommes forment les faisceaux, cassent la croûte, s'étendent dans l'herbe. Les voitures régimentaires sont dételées, les mulets de la compagnie de mitrailleuses parqués un peu plus loin. Les officiers font popote sur l'herbe. Et, au milieu de la prairie, la musique, en rond, donne un concert. Les cuivres flambent au grand soleil, comme de gros insectes d'or, aux formes fantastiques. Et tout à coup, sous l'effort des joues soufflées, une marche

éclate, tonitruante et cadencée, versant au cœur du plus délicat comme à celui du plus inculte cette espèce de joie physique à laquelle il est, je crois, difficile de résister. Tout ce qui reste du village est sur la route, filles en bonnets de Lorraine, vieux branlant du chef, dragons accourant. Et sous ce soleil rude, au son des pas redoublés, près de ces tombes éternelles, sur ces prés reverdis, quelques couples se forment, et se mettent à danser. Et faute de dames en nombre suffisant, dragons de danser, deux par deux, avec une lourdeur comique, sous les regards des officiers qui s'en égaient. Parmi ceux-là, un jeune homme, un enfant presque, à la figure ravissante, lieutenant, la Légion d'honneur sur le cœur, rit et s'amuse avec une gentillesse de chevreuil, et force l'attention de tous, par un mélange de hardiesse et d'innocence, de bravoure et de gaîté charmante qui font sur son visage le plus séduisant contraste.

Dimanche 15 août. — Il pleut. Nous sommes revenus hier soir au bois de Bénamont, où il y a de bons abris ; mais le capitaine se trouvant aux tranchées, à la sapinière, j'ai été passer la nuit à sa porte. Les nuits sont déjà très froides. Je me suis à moitié perdu, hier soir, dans un dédale de boyaux remplis de boue et d'eau, où, ayant glissé et roulé deux ou trois fois sur moi-même, je ne pouvais plus retrouver la direction. Au jour, ce matin, j'ai été rechercher mon casque qui m'avait quitté, lors de ma chute, disparu dans je ne sais quel trou. Dans un joli état, mon pauvre casque ! La belle crinière avait l'air d'être en terre glaise. — Beaucoup de liaison, aujourd'hui. J'ai peut-être fait dix fois la navette entre le bois et la sapinière, et la sapinière et la carrière. La dernière fois, ce fut pour y conduire deux fort brillants et

élégants officiers, bottés de cuir fin, consternés à l'idée de patauger dans cette boue infecte. Pour moi, j'y suis fait, et avec mes grosses bottes et ma salopette, je n'en crains point. Dans la boue comme ailleurs, il n'y a que le premier pas qui coûte ; il y faut aller bravement, ce n'est désagréable qu'au moment où l'eau s'infiltre et où le pied se mouille. On s'y accoutume ensuite. Le danger, c'est de poser le pied dans un trou caché par la glaise liquide qui baigne le fond de la tranchée, et d'y enfoncer jusqu'au genou, comme dans une chausse-trape, à la suite de quoi on s'étale de son long dans la « flotte » immonde. Ce qui m'arriva cette nuit. — Bavardé philosophiquement avec le dragon Desvignes, classe 14. Dieu, les étoiles, l'origine des mondes, la morale.... Je suis très frappé de retrouver à peu près dans tous ceux de mes camarades qui sont capables de réfléchir, mais nullement destinés par leurs études ou leurs goûts au maniement des idées, ce souci presque permanent de savoir à quoi s'en tenir, que penser, que croire, où se fixer. Cette vie, chose singulière, développe étrangement le culte intérieur ; c'est le bénéfice du danger constant, de l'idée toujours présente de la mort possible dans le temps le plus rapproché. On ne conclut jamais à rien, bien sûr ! Où serait le plaisir? D'ailleurs à tout instant l'on est interrompu, et le plus souvent au moment où le plus jeune d'entre nous va peut-être sortir une preuve décisive de l'existence de Dieu.

Mardi 17. — Nous sommes relevés dans la soirée par le ..e dragons. Il me faut aller l'attendre à quelque distance des tranchées, pour le conduire, par une voie nouvelle, aux emplacements où il nous succède. J'étais assis, l'ombre venue, au coin du chemin de la ferme de Vaudrecourt, où l'on établit un dépôt de

matériel dont le charroi fait un tintamarre infernal, occupé à mesurer la distance où pouvait bien être en ce moment l'escadron de relève que j'entendais trotter sur une route lointaine, et je m'étonnais, avec les deux autres agents de liaison qui m'avaient rejoint, que tout ce remue-ménage ne donnât pas au Boche l'idée de bombarder un peu la ferme et ses abords, où ils doivent tout de même bien savoir que nous sommes. A ce moment précis : *Boum !... vzzz !... tiouf !* un obus en plein sur le sentier, à trente pas de nous ; et tout de suite après, trois autres, un peu plus à gauche, vers la route. Le temps de nous jeter à plat ventre, et d'être couverts de débris. C'est bien étonnant si la relève ne prend rien. Elle arrive quelques instants plus tard : deux cavaliers ont été blessés comme la colonne mettait pied à terre. Je la mène aux lignes, fournis à l'officier quelques explications, reviens à la ferme, où je rejoins mon escadron. Nous retrouvons les chevaux un peu plus loin, et démarrons au grand trot, juste à temps pour ne pas recevoir deux nouvelles salves qui nous sont destinées, mais un peu trop court. Cette relève concorde avec un changement de cantonnement. Dieu sait comment auront été faits nos paquetages ! Nous arrivons assez tard dans la nuit à Jolivet. Longue attente, sur une petite place où, à travers l'obscurité profonde, chante une fontaine invisible. Des ombres passent dans le noir, balancent des lanternes, comme dans un tableau de Rembrandt. Nous nous casons, enfin. On dit que nous sommes ici pour huit jours.

Mardi 24. — Grand branle-bas. Le président de la République, le roi des Belges, le général Joffre, Kitchener, dit-on, et quelques autres grands de la terre nous ont passé en revue ce matin, avec le

20e corps, auquel nous sommes rattachés. Prévenus de la chose hier soir, nous avons passé la moitié de la nuit à astiquer, polir, laver, brosser, comme c'est l'usage en temps de paix ; nous harnacher au grand complet ; et à deux heures du matin, par une lune éclatante, nous avons pris la direction de Nancy, aux environs de laquelle la revue devait avoir lieu. Cela fait une trentaine de kilomètres, assez rapidement couverts, de sorte qu'à sept heures nous étions massés de la façon la plus correcte sur l'un des côtés d'une fort belle plaine. Les pelotons étant formés dans l'ordre normal, le quatrième, dont je suis, se trouvait aux derniers rangs, de sorte que je n'ai rien vu, si ce n'est, entre une forêt de lances, par-dessus six ou sept rangs de croupes de chevaux, les masses lointaines de l'infanterie formant les trois autres faces du carré, drapeaux en avant, et, à un instant, une petite troupe de gens à pied, les uns chamarrés de croix et de buffleteries, les autres en simple veston noir, dans lesquels on pouvait reconnaître le Pouvoir Civil. Nous sommes restés ainsi, deux heures durant, à cheval, au garde à vous, lance haute, la main droite à hauteur du col, un dur soleil en pleine figure, à ne rien voir, et cherchant à saisir, d'une oreille distraite, des fragments de fanfares sans cesse répétées. Puis il y a eu un grand silence, et l'on présume que le Pouvoir Civil a pris la parole. Nous saurons demain, par les feuilles, ce qu'il nous a dit. Le vent toutefois nous a apporté quelques mots épars : « ... République... Honneur... avance russe... fidélité britannique... humanité... victoire du droit... succès final... République... » A dix heures et demie nous avons rompu, et chacun pensait avec joie que ce fût fini, qu'on allait enfin pouvoir casser une croûte et boire un verre. Pas du tout. Nous avons fait un

assez vaste détour, au grand trot, en colonne de pelotons, pour venir nous masser, toute la division, quatre régiments de dragons et deux de chasseurs, suivis de l'artillerie volante, plus les hussards du 20e corps, derrière un mamelon, dans un fond. Il a fallu déboîter, au galop, sur la gauche, pour laisser passer, à droite, d'autres régiments. L'opération ne s'est pas effectuée sans quelque pagaille, par la faute des tailleurs, infirmiers, bottiers et maréchaux, tous assez piètres cavaliers, montés pour l'occasion. Ducoisy a eu la joue percée d'un coup de sabre tenu fort maladroitement par l'aide maréchal Petitjean, qui a perdu l'habitude de porter sa latte autrement que comme une fourchette. Le capitaine est intervenu, s'est assuré qu'il n'y avait pas grand mal et a paternellement mis le coupable à l'amende d'un litre, ce qui a paru plus spirituel au blessé que huit jours de prison. Le temps a passé ; puis, l'infanterie ayant défilé, nous sommes partis au trot, général en tête, en colonne par masse, compris les sections de mitrailleuses et le train régimentaire. L'artillerie était devant nous. Nous passons au galop, dans la poussière qui alors s'élève en nuage : une poussière jaune, soulevée d'un terrain torride, que viennent de fouler 25 000 fantassins, une artillerie formidable, et où 4 000 chevaux au galop font feu de leurs seize mille pieds. J'étais fort occupé à me tenir à l'alignement, et c'était aussi le souci de chacun, joint, chez ceux des ailes, à celui de ne pas trop tirer à droite ni à gauche, mais, au contraire, de serrer sur le centre, de sorte que, moi qui m'y trouvais, je ne sais trop comment je résistais à cette force centripète qui fait celle de la cavalerie. D'ailleurs, au galop, dans le rang, un cavalier de deuxième classe n'a qu'une chose à faire : de la gauche, il tient son cheval serré, tandis

que de la droite à la hauteur du col il assure sa lance fixe et debout. Point d'autre pensée, ni de réflexion, mais bientôt un enivrement de tout l'être, puissamment projeté hors de lui-même dans un élan vertigineux ; une excitation prodigieuse qui donne envie à la fois de rire, de hurler, de chanter, de mordre, de rentrer dans quelque chose ou dans quelqu'un. Perrin lui-même, calme et froid en son ordinaire, était déchaîné. Je le vis, rouge de colère, allonger un formidable coup de plat de sabre sur la tête d'un cheval qui emmenait son cavalier. Le chef, seul, devant nous, fort calme, la barbe étalée, suivant sa coutume, répétait sans cesse un : « Voyons voir... » conciliant.... Je le perdis bientôt de vue : il disparut dans un nuage de poussière. Elle était telle, au bout d'une centaine de mètres, que je ne distinguais plus les oreilles de l'honorable *Désiré*, devenu, lui aussi, absolument fou ; ni le sol, au-dessous de moi, semé de pierres, de trous, de caniveaux, aussi peu régulier que possible et plein d'embûches. Soudain, au-dessus du formidable piétinement du sol par les chevaux, s'est élevée une immense clameur où, mêlé aux : « Alignez ! Serrez ! » des serre-files, dominait, répété par quatre mille gueules vociférantes, ce mot : « Chargez ! » auquel, dans une sorte de délire, j'ai ajouté tous les cris dont je pouvais être capable. Alors a commencé de s'emparer de nous une espèce de frénésie héroïque, une fureur sacrée : nous avions cessé de nous appartenir. Je sais seulement que j'aperçus dans ce même moment filer quelque chose à mes côtés qui pouvait bien être des arbres ; et qu'au crépitement plus sec de toute la ligne des sabots, par terre, je compris que nous franchissions une route en déblai. J'ai eu la sensation de bondir dans un précipice, puis d'être lancé par-dessus une montagne ;

et puis encore l'impression confuse d'une avalanche devant moi, un cheval et un cavalier s'abattant, disparaissant sous les pas de *Désiré*, d'autres s'écroulant par-dessus, un choc lourd et pesant, des cris, des cliquetis d'armes choquées ; cependant que raccourcissant les rênes, piquant des deux, les yeux pleins de terre, le visage fouetté de mottes et de cailloux projetés par les rangs précédents, ne voyant rien, incapable de distinguer même, dans ce nuage, les cavaliers serrés botte à botte à côté de moi, j'ai franchi avec *Désiré*, comme pourvu d'ailes, une masse informe étendue et se débattant.... Puis sans savoir combien de temps avait duré cette chevauchée, nous nous sommes brusquement arrêtés dans un pré, au milieu de l'infanterie qui se disloquait, déjà dispersée vers tous les coins de l'horizon, comme de longues traînées de fourmis noires.... Et alors, éberlués, riant, soufflant, mouchant, crachant tout ce que nous pouvions de ces poussières avalées, jaunes de terre collée à nos visages dégouttants de sueur, la moustache et les cheveux blancs de craie, chevaux s'ébrouant, dégageant de leurs flancs essoufflés une vapeur épaisse, nous nous reprîmes. Les pelotons n'étaient pas trop débandés. Quelques chevaux étaient à leurs places, mais vides. Sur les vingt-cinq du 4e, cinq manquaient ; les logis furent dépêchés pour ramasser les morts sur le carreau. Nous vîmes, au bout de peu, revenir Desvignes, clopinant et riant, sous son casque aplati, et tenant en faisceau les débris de sa lance cassée ; tel autre brandissant un sabre tordu ; cependant que l'on emportait sur une civière Michon évanoui et semant ses dents sur la route; un officier du 8e dragon a eu pour sa part les côtes enfoncées, un homme fut tué ; plusieurs autres envoyés à l'hôpital, pour bris de jambes ou d'épaules, et je ne

parle pas des chevaux. Tel fut le bilan de cette revue mémorable, qui, pour un terrain mal choisi, coûta plus à la division, en chevaux et en hommes, que trois mois de guerre. Mais cela n'est rien. Pour une fois, nous avions chargé! — Si ce pouvait être une répétition générale !

Jeudi 26. — Voilà la bougeotte qui reprend à la division. Nous quittons Jolivet pour aller nous installer à Bienville-la-Petite. Joli, Bienville. Un trou. Sept ou huit maisons, et trente habitants, compris les canards. C'est ici, dit-on, que pour dix-huit jours nous établissons nos pénates. Mon escouade a pour quartier général une grange où l'on n'est, au reste, pas plus mal qu'ailleurs ; mais il n'y a rien à manger dans ce pays étrange. On y trouve cependant quelques œufs de l'année dernière (car les paysans vont vendre les frais à la ville, d'où ils en rapportent de conservés, prêts la plupart à laisser sortir un poussin) et un peu de bière que vendent aux dragons trois filles accortes et sales, la Marie, la Louise et la Catherine, dont ils avaient gardé l'aimable souvenir, ayant déjà passé quelques jours ici, dans un temps ancien. Il s'ensuit mille démonstrations de tendresse, assez publiques. En général, c'est la Marie qui commence, et dit au dragon, avec l'accent traînard de ces pays, et une grande tape amicale dans le dos :

« Eh ben, comment qu'ça va donc? Vous n'êtes donc pas tué, vous? »

Sur quoi l'autre manifeste qu'il n'est pas mort du tout, se redresse sur ses éperons comme un coq sur ses ergots, fait cocorico et se jette dessus. — Autour de ce trou à purin qu'est le village, la plaine nue et désolée couverte de ces tombes toujours pareilles, avec les écriteaux lugubres : un inconnu, deux inconnus, dix

inconnus.... Eh bien, pourtant, ce soir, sur cette campagne affreuse et triste, l'ombre est venue couvrir ces champs funèbres de sa poésie radieuse, et bientôt, la lune large et blanche, avec sa petite étoile qui la suit, éclairant en plein au-dessous d'elle une mer de brume sur le sol disparu et ces hauts arbres profilés sur le ciel parfait, — une fois de plus, j'ai cédé à ce beau mirage....

Lundi 30. — Nous sommes remontés hier aux lignes, devant Bures, où nous étions le mois dernier. Je ne suis pas de liaison, et vais aux avant-postes prendre mes tours de faction. La nuit lente s'achève. Entre deux gardes il faut dormir dans la tranchée découverte, recroquevillé sur soi-même, les pieds dans l'eau jusqu'aux chevilles, les fesses sur une méchante pierre posée dans la boue, la tête reposant contre la musette, avec les boîtes de conserve pour oreiller (on se réveille une boîte de sardines imprimée dans la joue). Et lorsqu'on finit par dormir ainsi, malgré le froid, la pluie, le chagrin qu'engendre la souffrance, dans la nuit, les relèves des sentinelles vous réveillent, d'heure en heure, vous heurtent de leur pied pesant dans votre coin, buttent dans vous, et gueulent. Alors, à mi-voix, c'est une dispute homérique, où les injures volent. Et puis on se remet en boule, et l'on s'efforce de dormir. Et la pluie tombe, incessante, pendant que vous dormez. Je me suis réveillé transpercé, ce matin, à cinq heures. Il a fallu nous replier, car nous n'occupons ces tranchées que la nuit ; et tout le jour nous le passons dans un certain abri à puces, plein de paille pourrie et de débris de toute sorte. Il faut, pour y aller, suivre ce boyau en montagne russe où l'eau s'accumule, à ce point qu'on y enfonce jusqu'au genou. Nous sommes dans un état

de saleté qui dépasse tout, dégoulinants de boue et d'eau, glacés jusqu'aux os. Impossible de se sécher, il pleut tout le temps. Néanmoins le moral est bon, on rit et on blague. Que faire de mieux? Il faut toute l'autorité des officiers pour nous faire prendre les boyaux, lors des relèves. Il n'est personne qui ne préférerait obus et balles à cette « mouscaille » où l'on patauge. Le lieutenant si désagréable qui commande le détachement de tranchées semble prendre un malin plaisir à nous y voir barboter. D'ailleurs, il s'est mis en tête de nous faire vider ce boyau, pour employer notre repos diurne. Nous nous y mettons, avec nos quarts et nos gamelles, n'ayant point d'autres ustensiles. Mais autant souffler dans un tambour. On a beau l'enlever, il y a toujours autant d'eau. Le soir vient, nous ne sommes pas secs encore de l'ondée de la nuit dernière. Quand on se couche, on entend craquer ses jointures. Gais tout de même, et bons enfants. La réjouissance de la journée a été de regarder Rousseau-la-Frappe se mettre nu, et chercher ses poux.

Mercredi 1er septembre. — Sept heures du matin. Bon soleil. J'y chauffe mes pieds froids et tâche de faire sécher mes vêtements trempés par trois jours et trois nuits de pluie et de boue. A la seule chaleur du corps, l'eau s'évapore peu à peu. Et je me vois répandre autour de moi une vapeur fumante, comme un cheval après une course un peu vive. Dans l'abri, nous dormons sur la paille à puces, comme des brutes, nous réveillant seulement pour prendre le jus, la soupe ou le thé, qui arrive froid comme la vengeance, — du thé pour diabétiques, sans sucre. Et les corvées : essai de vidage du boyau étroit (« On aurait pu le faire moins long... et un peu plus large »,

dit Ducoisy), construction de caillebotis pour les passages difficiles, etc. Encore deux factions, cette nuit, de deux heures chacune. J'ai pris le parti de me vêtir en Esquimau ; et, pour la grande joie de mes camarades, je monte ma faction déguisé. Le fait est que sous ma toile de tente et mon caoutchouc, emmobiné dans mon manteau et ma salopette, j'ai l'air d'un touareg ou d'un pain de sucre. Nuit calme encore, brumeuse et claire, le ventre au réseau, surveillant la chicane. Des gens du génie renforcent les défenses assez médiocres du secteur ; ils travaillent lentement, sans intérêt : ces barbelés, qu'ils posent, ne leur serviront pas, à eux... alors? Toujours ce même spectacle de la lune splendide baignant la vaste campagne embrumée et jouant avec les nuages une étrange fantasmagorie. Silence. De temps en temps, dans les fonds, un coup de feu, d'un côté ou de l'autre. Si c'est un allemand, il fait en deux temps : *loc-laque*, et français : *clac*. Puis le long sifflement, lent, de la balle glissant dans le ciel humide. Puis le silence, de nouveau, et le bruit monotone et mineur des piquets qu'on enfonce avec un maillet entouré de paille pour étouffer le son — et le crissement léger des fils de fer où joue le vent.

Lente promenade, serrant les dents et me bandant de tout mon être contre le froid. — Ah ! ces nuits, ce froid, terrible, pénétrant les os, si profondément qu'on se croit la moelle gelée à jamais, — froid partout, aux épaules, aux reins, aux jambes, aux pieds, au ventre, — froid tombant du ciel, montant de la terre, — issu des parapets suintant autour de vous, — de l'air qu'on respire, du sol où l'on marche, du vent qui vous applique vos vêtements contre le corps comme un linge mouillé.... Et, tandis qu'on lutte contre cette eau, ce vent, ce froid, emmitouflé sous le manteau

et la toile de tente, tenir son fusil à l'abri de la boue, pour qu'elle n'y entre pas et n'aille pas le rendre inutilisable, cependant que sur son canon de bronze, glacé, les doigts collent, avec une sensation de brûlure atroce.... Bah ! n'importe, ces misères ont du bon, et malgré le ciel bas et triste, noir, plein d'une pluie prochaine, nous sommes tous gais, joyeux, nous moquant de nous et de nos maux, les rendant légers autant que nous le pouvons, à force de plaisanteries et de bonne humeur. Cela, c'est le côté superbe de cette guerre, la façon dont les hommes de chez nous supportent allégrement toutes ces choses pénibles, lassantes, douloureuses. Il n'y a décidément que l'ennui qui ne se supporte pas. Mais aux tranchées, on ne s'ennuie pas, faute de temps. On y rit, même, et beaucoup, comme des enfants ; et le plus surprenant, c'est d'entendre rire sous le ciel sombre. Voilà notre mérite. Rire au soleil est si naturel ! Chacun montre l'espèce de moignon boueux qui lui sert de pied, suppute le degré de pénétration de l'eau, avec une belle truculence de langage. Pour le reste, nous sommes assez tranquilles dans ce secteur. On ne craint pas d'attaque. Mais il faut se défier des patrouilles qui arrivent assez souvent jusqu'aux réseaux, comme hier soir, où il y a eu un peu de fusillade, à cause de trois Boches parvenus près de la chicane.... Cet après-midi, deux autres factions à l'extrémité de la tranchée, où les Boches doivent nous voir, car toute la journée, ils tirent, et leurs balles font voleter la terre. L'une d'elles heurte le coin du bouclier de fer qui couvre mon créneau et rend sous le choc un son qui vibre longuement. Des perdrix rappellent, dans le creux du vallonnement derrière nous. Notre capitaine chasse, et les coups de son hammerless ont l'air de venir d'un jouet d'enfant, à

côté des vrais. — Je lis *Stello*, livre beau et fou.

J'écris ceci en fin de journée, assis devant l'abri des mitrailleuses, à tout instant obligé de m'interrompre pour rentrer par ordre dans l'abri à cause des avions qui ne cessent de survoler la position et lâchent des bombes tout autour. Et tandis que j'écris, un de mes camarades, tenté par le confortable apparent de l'endroit, — une toile de tente, par terre, et un tronc d'arbre en guise de fauteuil — vient s'installer à côté de moi, se déchausse, tire de sa botte un pied nu et noir, et ensuite une sorte de paillasson sordide, qu'il considère un temps en le tenant du bout des doigts, avec un air triste :

« Encore une chaussette de foutue ! » dit-il.

Puis il prend sa « godasse » à deux mains, je dois m'écarter un peu, et gravement il se met à la taper par terre, pour en retirer les mottes de boue accumulées à l'intérieur. — Hier, des bruits divers ont couru de nouveau et ont fourni à la discussion, assez vive, entre les gens qui étaient là. Nous allions être relevés dans la journée, quitter les tranchées pour toujours, disait-on, et filer.... Où? Chacun a son idée, sa décision, son tuyau sûr et documenté. Nous sommes relevés ce soir, cela est probable et réjouit chacun. Celui-ci prétend que nous allons aller à l'arrière, entraîner nos chevaux, que l'expérience de la revue de l'autre jour a montrés aussi incapables de faire 60 kilomètres en un jour sans être fourbus, que nous, de nous déployer seulement en fourrageurs au petit trot. Tel autre nous voit en réserve d'armée ou partant avec le 20e corps en Alsace, où l'on dit qu'il va ; à moins que ce ne soit dans la Meuse, ou bien en Argonne, ou encore en Champagne. Quelqu'un parle des Dardanelles. Le dernier bruit, et le plus sûr, parce qu'il vient du cuisinier des officiers, est que nous quittons

Bures, ce soir, allons prendre nos paquetages à Bienville, d'où nous lèverions le camp aussitôt, pour nous diriger ensuite vers Bayon, près de Charmes ; et de là... mystère. Il est vrai qu'il y a à Bayon un quai d'embarquement. Le reste m'est inconnu, et cet inconnu me plaît ; toujours est-il que nous allons changer. On continue d'annoncer un grand coup qui serait frappé en septembre, après avoir dû l'être en août, et sans cesse renvoyé à plus tard. On cherche à faire concorder ces bruits divers. Nous imaginons assez volontiers que l'on va nous faire attendre la trouée qui permettrait de lancer la cavalerie.... Voilà la grande espérance.

PRÉPARATIFS

Dimanche 5 septembre. — Pas une seconde depuis quatre jours, dans le mouvement sans répit que nous nous donnons, pour jeter une ligne sur ce carnet. Enfin nous voici plus stables. — Reprenons, de Bures, notre itinéraire. Le 1er au soir, donc, nous fûmes relevés par un bataillon de chasseurs. Les bruits de départ ont été confirmés : nous quittons la tranchée boueuse, on espère se servir de nous d'une façon plus cavalière. Relevés à neuf heures, nous retrouvons nos chevaux à onze, après une longue et pénible marche. A minuit nous sommes à Bienville : juste le temps qu'il faut pour boucler nos paquetages, sans desseller. A deux heures, à cheval. A six, nous arrivons à Dombasles. Il y faut attendre, à l'entrée du bourg, pied à terre, une heure et demie : le cantonnement n'est pas libre encore. Nous nous installons enfin, tombant de fatigue et de faim. A cheval, je dormais, me réveillant par instants, sous la sensation de glisser de ma selle. J'avais une idée : trouver une botte de paille, et m'y laisser choir. Lan laire ! — On prend le jus,

on bavarde, on installe les chevaux. Avant de dormir, je me trouve trop sale, et j'éprouve le besoin péremptoire de prendre un tub, ce que je fais dans une comporte, au milieu de la cour de ferme où nous cantonnons. Je me lave, me rase, change de linge, remue, m'agite : tant et si bien que la soupe arrive, je n'ai plus sommeil et ne me couche pas. De sorte que vers deux heures, je me promenais par la petite ville, à la recherche de mon ancien capitaine, jouissant avec force de l'idée de ce triomphe de la volonté exercée et de l'effort fait, et très excité par l'attente de l'inattendu. Je ne sais pas où nous allons, mais nous y allons : c'est quelque chose. Voilà la loterie ouverte. Le capitaine que j'ai vu enfin n'en sait pas beaucoup davantage, mais il a bon espoir dans le sort nouveau qui nous est fait. J'ai retrouvé avec plaisir cette mâle et fine figure, ce ton d'énergie et de belle humeur. Je crois qu'il regrette l'escadron. Il finit par me confier que, sans savoir exactement à quoi s'en tenir, il y a de fortes chances pour que nous ne retournions pas aux tranchées de quelque temps et que nous redevenions un peu cavaliers. Il monte beaucoup d'infanterie vers la Champagne, où déjà seraient six divisions de cavalerie. « Nous avons le matériel nécessaire pour une grande opération », me dit-il. Et il envisage que si cette fois nous « faisons le trou », non douteux pour lui, vu l'élan des hommes et la fièvre que tous ont d'en finir, nous irons jusqu'au Rhin, et pourrons peut-être éviter la campagne d'hiver. Le 3, nous repartîmes. La direction est celle de la région de Charmes. On prévoit évidemment un temps de repos et d'entraînement dont hommes et chevaux ont grand besoin. La route est agréable qui conduit vers l'inconnu. Peut-être dans quinze jours serons-nous morts, les uns ou les autres; mais nul ne s'arrête à cette triste prévision.

C'est une singulière impression que celle de tourner le dos à l'ennemi pour lui marcher dessus. Nous n'avons rien vu encore : ce qui va être sera sans doute formidable. Les bruits les plus favorables courent. L'allégresse de tous est parfaite. Nous avons fait la route en chantant, quand nous ne trottions pas. Nous nous arrêtons dans l'après-midi à Vroncourt, petit village propre et gai, posé au milieu de prairies, à quelques kilomètres de Vezelise. De l'autre côté, au milieu de la plaine, comme un éperon majestueusement dressé au-dessus des terres, s'élève d'un seul jet une colline en forme de navire. C'est Sion, la *Colline inspirée* de Barrès. Cette découverte me cause un plaisir infini. Malheureusement, il pleut, il fait froid. La colline disparaît bientôt dans les brumes. Nous sommes ici, dit-on, pour une dizaine. Et pas pour rien. Arrivés le 3, dès hier, 4, nous avons commencé, au petit jour, une succession de revues de détail et d'ensemble, qui, à ce que j'imagine, ne sera pas finie de sitôt. Il faut passer le temps à astiquer, frotter, huiler, graisser, boucler des courroies, faire et défaire les paquetages, de la façon la plus minutieuse, comme en temps de paix, sans manquer d'une virgule au règlement ; et quand on place ses brosses dans la sacoche gauche, par exemple, les y placer d'une certaine manière. Lave-t-on une selle, il faut y passer l'éponge d'avant en arrière, et non autrement, afin de ne pas encrasser les pores du cuir, disposés dans ce sens : règlement encore. Nous astiquons jusqu'aux cartouches. Et pour les cuirs, il faut s'assurer que chaque partie du harnachement est en bon état, et la couture tenant bon. Ceci d'ailleurs n'est pas une mauvaise chose. Mais pourquoi dans ce même jour nous faire faire et refaire trois fois de suite les paquetages, et recommencer le soir ce qui était une fois

fait le matin, qu'on nous dit de changer l'après-midi? N'empêche que Vroncourt est un charmant village, dans un beau pays. Ici, les barbares ne sont pas venus, n'ayant pu, lors de leur ruée, dépasser la trouée de Charmes. C'est presque l'arrière. Quelle joie, enfin, de voir des habitants hospitaliers et souriants sur le seuil de leurs maisons intactes, des clochers debout et, autour, des prairies calmes, non défoncées par les obus et les tranchées, ceintes d'humbles grillages d'un fil de fer qui n'est pas barbelé ! Aussi les indigènes ont-ils ce visage heureux de gens qui ont pu rentrer leurs récoltes, et ils reçoivent les soldats avec une bienveillance qui nous surprend. C'est si agréable, quand on demande à acheter un œuf, de ne pas s'entendre répondre, avec un air renfrogné, ce proverbial : « Mais les Prussiens nous ont tout pris ! » des pays tristes et dépouillés d'où nous venons. Ici on trouve des œufs, de la viande, du fruit ; il y a encore un peu de « gniole » dans les caves, de la bonne eau-de-vie de mirabelle.... Aussi l'escadron est-il de fort bonne humeur. Et la vie est belle, d'autant qu'aujourd'hui il y a soleil.

Ce matin 5, dès l'aube, école de demi-régiment dans les prés voisins. Il s'agit de manœuvrer avec précision, et nous abordons successivement et à toutes les allures voulues les différents thèmes : toutes les sortes de formations que peut prendre la cavalerie, défilement contre l'artillerie, patrouilles, reconnaissances, attaque ou défense d'un village ; combat à pied, pas gymnastique à travers les labours, et autres belles choses, fort amusantes d'ailleurs, et qui peuvent nous être utiles quelque jour. Je me suis trouvé un instant étendu dans l'herbe fraîche, au milieu d'un verger, avec mon ami Gouraud, soufflant comme un phoque pour excès de pas gymnastique et mangeant des pommes pas mûres et des mirabelles excellentes,

le tout en attendant l'ennemi. Il n'est pas venu, alors nous sommes partis. Pour le travail à cheval, c'est un enchantement : il n'y a pas de plaisir supérieur, au point de vue physique, à celui de galoper à tombeau ouvert parmi les javelles, franchissant haies, ruisseaux, routes, heureux, enivré, serrant sa lance dans son poing, un bon cheval entre les jambes, le visage fouetté par l'air pur de six heures du matin, le tout, bien aligné, l'œil fixé sur l'officier, et obéissant avec exactitude à ses commandements, donnés par de légers mouvements de main. M. P..., notre lieutenant, qui est fort méticuleux, aime que tout marche à la perfection, et nous reprend sans cesse. Mais sans crier jamais, ni élever la voix. — Le pays est parfaitement beau, et de cette beauté riche et civilisée que donne la vue des grandes plaines cultivées, des blés coupés de frais, des luzernes d'un beau vert sombre, des vignes abondantes.... Le tout, encadré largement par les longues files de peupliers, balançant jusqu'au bout de l'horizon leurs charmants fuseaux de verdure dans l'air fin de septembre. Quand on rentre, à midi, la soupe paraît excellente. Cette fatigue saine n'excède pas. Tout l'être, secoué, fonctionne mieux. Pour moi, j'ai beaucoup à faire, partageant mon temps entre le travail du peloton, les soins du bureau, les ordres à communiquer, jusqu'à une heure assez tardive dans la soirée, et l'entretien de *Désiré*, qui m'est échu, depuis que nous sommes redevenus cavaliers. Je ne lis plus. Ma vie n'est plus que physique. Les trois seules joies de la journée sont les lettres, la nourriture et le sommeil. J'habite dans une excellente écurie, à côté du cheval *Désiré Pandour*, qui d'ailleurs en profite mal. Ainsi cette nuit, où tandis que je reposais, il a dévoré jusqu'au dernier brin la paille qui me servait de matelas et

l'excellent plum-cake conservé avec tant de soin, pour les jours de disgrâce, dans un énorme carton rempli de victuailles, de tabac et de livres, que Desbois (de Jargeau) nomme plaisamment la malle des Indes.

Jeudi 9. — Revue de la division par le général V... — notre général — cavalier émérite. A ce signe, reconnaissons que le départ approche. Le spectacle a été vraiment beau, de ces quatre à cinq mille cavaliers alignés en masses profondes, uniformément vêtus de bleu tendre (car maintenant on a fini de remplacer toutes les vieilles tenues par le nouvel « horizon ») où tranchent les milliers de petits points brillants des boucles de cuivre, des poignées de sabre, des trompettes, des aciers.... La couleur fauve de l'équipement et des bottes, le beau noir des crinières, mettent en valeur ce bleu doux à l'œil et le font chanter. Le vernis sombre des robes de chevaux bien pansés reluit au soleil. Si perdu que je sois, moi infime, à mon rang, au milieu des autres, je ne puis m'empêcher de ressentir une impression émouvante de puissance au repos devant ce magnifique ensemble que représente cette masse énorme que nous sommes, composée elle-même d'autres masses plus petites, s'emmanchant pour ainsi dire l'une dans l'autre, des escouades, des pelotons, des escadrons, des régiments.... Derrière nous, les groupes des sections de mitrailleuses, avec leurs caissons peints en gris ; le train des voitures aux bâches vertes, ambulances, forges, fourragères.... A droite de chaque régiment, le peloton des trompettes fait à la fois éclater dans l'air la double fulguration pour l'oreille et pour l'œil des instruments de cuivre haut dressés dans le soleil, des crinières vermillon flamboyant au vent, et des

bans vigoureusement sonnés, indéfiniment repris, avec une stridence monotone, sur tout le front de la division au garde-à-vous, lorsque le général, au petit galop sur son fin cheval noir *Monastir*, passe, suivi du peloton de ses officiers d'état-major.... Nous avons manœuvré ensuite, et chargé. Nous sommes au point. maintenant ; la machine est prête. L'utilisera-t-on? C'est vraiment une belle division que la nôtre ; et, dans la division, un beau régiment que le ...e! Tous les jours, et ce matin encore, dans cet exercice d'ensemble, j'en admire le nombre, l'ordre, la cohésion, la force. Les plus beaux chevaux de l'armée ; et, pour les hommes, le plus vieux a peut-être trente-deux ans.

Il se prépare quelque chose d'inouï et de non vu encore. Ce qu'on apprend, les chiffres d'hommes, la quantité du matériel annoncé, dépasse toute imagination. On croit à un essai de poussée générale sur tous les fronts ; le tsar s'est mis à la tête des troupes russes, les Italiens ont l'air de vouloir mordre ; les Anglais renforcent par de gros débarquements leurs forces, dans la région d'Arras. Pour nous, tous les bruits concordent : c'est en Champagne que l'affaire aura lieu. Tout ce qu'on entend dire fait espérer une violente et rapide solution. L'enthousiasme de chacun remonte, redevient pareil à celui des premiers jours, mais avec plus de fondement, je crois. Les hommes qui reviennent de permission rapportent de chez eux, entre deux litres d'alcool, des tuyaux certains et mystérieux qui satisfont notre optimisme et entretiennent notre foi. Collard, le brigadier, entre autres, retour de Châlons ou des environs, nous communique des renseignements extravagants et vraisemblables, parle d'un million d'hommes amassés dans la région, bivouaquant dans les villages

évacués par les civils. Les munitions d'artillerie s'accumulent en des proportions fantastiques, dans des caves spécialement creusées ; les canons seront les uns sur les autres, on compte quatre obus par mètre carré, et un bombardement de quarante-huit heures sans relâche. Détail charmant, on aurait prévu jusqu'à l'acquisition d'un terrain de cinq hectares destiné à l'enfouissement des morts. Déjà les communiqués annoncent une assez forte reprise d'activité de l'artillerie. Les Allemands d'ailleurs s'attendent à ce grand *push* dans cette région : d'après des lettres trouvées sur des prisonniers récents, ils envisageraient même la nécessité de reculer, mais disent nous attendre plus loin. Si le trou se fait, nous marchons, nous, la cavalerie. Un terrible casse-gueule que cette aventure, c'est certain ; mais chauffés à blanc que nous sommes, l'esprit *cavalier* soigneusement entretenu chez nous tous par nos officiers et par nous-mêmes, cette perspective excite la troupe follement. Pour moi, cette attente où nous sommes a quelque chose de religieux. L'idée d'être peut-être mort d'ici un mois passe dans chacun de nous, mais nul ne s'y arrête, parce que d'abord, très heureusement, c'est une hypothèse à quoi personne ne veut jamais croire, quelque possible et vraisemblable qu'elle soit, et c'est là ce qui fait qu'on marche. Ce matin, je me suis surpris, pensant à la mort, pendant cette revue ; et chose curieuse, pensant à la mort des autres, mais pas à la mienne ; me demandant quels de mes camarades autour de moi seraient frappés. Ce n'est qu'à la réflexion et en dernier lieu que cette idée m'est venue à l'esprit : et moi, après tout? Mais on chasse cette idée-là comme on ferait d'une mouche avec la main. J'étais d'ailleurs, tout le temps de cette revue, dans un état d'exaltation fort grand et de vive allé-

gresse intérieure. C'est qu'il y a dans le spectacle militaire, où l'on se trouve à la fois acteur et spectateur, quelque chose de grand, de beau, une force, une puissance de beauté telle qu'à ce moment précis où l'on se dit : « Je fais partie de cette machine redoutable », on oublie toutes les bassesses, les petitesses, les mesquineries, les platitudes échelonnées du haut en bas de la hiérarchie militaire, ces injustices de tous les instants, ces fatigues et ces dégoûts qui composent la vie du soldat. J'avoue que sans la guerre et les grandes idées qu'elle remue, sans ces mots majuscules et les sentiments qu'ils entraînent avec eux de Patrie, de dévouement, de gloire, de servitude volontaire, cette vie me serait odieuse, sous l'éteignoir Discipline. Une sonnerie de trompettes, un cliquetis d'armes, la tension nécessitée par l'action matérielle de retenir son cheval énervé, par exemple, ou de partir au trot juste en même temps que le voisin, suffisent à chasser ces nuées énervantes. Peut-être qu'un vif échauffement physique suffit à mettre en joie tout l'être. Si c'est cela, vive Dieu ! point de repos, bougeons ! Finirai-je seulement ce cahier?

Dimanche 12. — Jour de repos. Il y a peu de distractions, à Vroncourt; aussi presque tout l'escadron va-t-il à la messe. L'église humble et basse regorgeait. Les hommes, astiqués avec soin, comme un jour de sortie, étaient reluisants. Je trouve assez beau, chez ces solides gaillards, pas plus religieux que d'autres, en somme, ce besoin naïf de divin qui les ramène, les jours de péril approchant, dans l'ombre touchante de l'église. Elle leur est amie, dans ce moment, et bienveillante. Le vieux curé, heureux de voir la nef remplie, a fait un sermon simple et émouvant, Je suis sensible à cette atmosphère chargée d'un

sentiment si pur. Mon cœur était là, tout attendri, dans un vaste désir de croire, — et cependant, ma raison trouvait infiniment petite cette conception de Dieu vengeur, — et folle, cette idée de Marie protégeant nos armées, — et bien peu philosophe, ce prêtre affirmant que c'est à l'intervention particulière de sainte Anne que nous devons la victoire de la Marne. Cependant, pour une odeur d'encens, ces corbeilles d'humble pain bénit, tel rayon de lumière tombant d'un vitrail, j'ai presque pleuré. Tout cela est poésie, doux, divin mensonge ; c'est l'expression la plus humaine de cet éternel besoin de surnaturel qui est en nous tous, constant et endormi, et qu'excite un grand cataclysme.... Si ce prêtre m'avait vu ému, il m'aurait cru touché par la foi, — et pourtant j'eusse été incapable de me souvenir seulement du *Credo*. Dans ces dispositions, je suis allé, à travers champs, sous un soleil torride, gravir les rudes pentes qui conduisent au sommet de la colline de Sion. C'était jour de pèlerinage. J'ai fait une partie de la route avec une bonne vieille femme en robe de soie qui venait faire ses dévotions à Notre-Dame. « C'est Notre-Dame de Sion qui a protégé le pays, me dit-elle avec cet accent traînard des Lorraines; les Allemands ne sont pas allés plus loin que Bayon.... Les officiers le disent bien.... » Voilà la légende qui naît. Celle-là est bien touchante. J'arrivai en haut de la colline, suant et soufflant, pour avoir voulu prendre un raccourci fort abrupt, à travers un épais taillis. Le paysage s'étendait au-dessous de moi, en arrière, immense, la plaine dorée luisait au soleil, jusqu'au fond de l'horizon bleuâtre. Tout à fait au loin, on apercevait les Vosges, et d'en haut, des chants m'arrivaient, mêlés à des sons de cloches, comme une pluie d'argent. C'était une lente procession alimentée par un grand

concours de peuple. Je me suis laissé aller à mes impressions les plus douces, dues à ces chants, ces lumières promenées en plein jour, cette musique cristalline des cloches dispersée aux vents, ces voix de femmes humbles et élevées, ce paysage aérien — oubliant et ne voulant pas voir la laideur de l'église moderne et l'ignoble foule des vendeurs de statuettes, de chapelets et d'indulgences installée en maîtresse autour de la place. Puis ayant fait à l'hôtellerie rencontre d'un archiviste de Nancy curieux de folklore, nous avons été tous deux voir la maison des frères Baillard, héros du livre de Barrès, et dans le petit cimetière, leur tombe abandonnée de tous. De là, d'un galop, — le maréchal des logis L'Hotte, rencontré, m'ayant prêté son cheval, — j'ai été jusqu'à Vaudémont, à l'autre extrémité de la colline. Il n'y reste qu'une église assez romantique, entourée de pins et d'humbles tombes, et un vieil amas de pierres éboulées : ce qui fut autrefois château fort, berceau de plusieurs ducs lorrains, aujourd'hui envahi par l'herbe. Je suis rentré à Vroncourt pour l'appel, m'arrêtant seulement en route pour grappiller dans une vigne d'excellents raisins....

Mardi 14. — Il paraît que nous partons demain. Paquetage. Ceci, c'est un des plus sûrs ennuis de la vie militaire, à la fois pleine de bons moments et d'odieux détails domestiques, si l'on peut dire. Les bons moments, c'est quand on est à cheval, quand on charge sur une belle prairie, ou que l'on passe dans un village : on parade, on redresse le col, on fait stepper son cheval, on se dit : « On nous trouve bien, mon cheval et moi; on nous regarde, attention! » Ou bien encore, quand, détaché en estafette ou en liaison, on galope tout seul sur le bas-côté d'une route, et

qu'arrivant dans un hameau, un habitant vous donne dix sous, ou un verre de vin. Les petits ennuis, c'est le pansage, la corvée, la garde, le paquetage. Ainsi nous devons avoir les nôtres constamment faits, rouleaux et sacoches garnis, en place sur la selle, manteau roulé au troussequin pour être prêts tout de suite, dans le cas où nous aurions à partir par alerte. Hier matin, j'avais bouclé ma dernière courroie, quand l'ordre vient de vider les paquetages et de les refaire avec de la paille, pour la revue. Ceci pour éviter au dos du cheval une charge inutile. Car le dos d'un cheval compte plus que ses jambes, — et gare au dragon dont le cheval « blesse » : c'est un cheval bon pour la colonne des estropiés, derrière le fourgon-forge ; et le cavalier fera la route à pied. Je défais donc mon paquetage. Le soir je le refais. Ainsi de suite. Alors, du matin au soir, on jure et sacre autant qu'on peut, et comme on sait qu'on ne finira jamais de faire quelque chose, qu'une terminée, on vous en commandera une autre, nul ne se presse, et chacun traîne la jambe, de cet air dolent et lourdaud qui est de mise dans la cavalerie, depuis le temps où l'on portait ces lourdes basanes. On les a supprimées il y a belle lurette, il est vrai : mais les dragons traînent toujours les pieds, d'une jambe molle. On parle d'une longue série de marches, par route, d'ici en Champagne. Ce serait beau et plus amusant que d'embarquer dans les wagons à bestiaux, — chevaux, en long : 8; hommes : 32, — dont il était jusqu'ici question. Mais ce départ ne vient pas vite, remis sans cesse. Ce soir, à l'appel, pas d'ordres. Un peu longue, notre veillée d'armes. Serons-nous encore déçus? J'écris au bureau, installé dans l'étroite école. Et je me surprends à pouffer de rire au propos suivant, issu d'une barbe rouge, que le chef étale sur sa large poitrine,

tandis que du doigt il désigne deux magnifiques trompettes de cuivre, sur sa table : « Monsieur le premier secrétaire (c'est moi), veuillez aller dire au trompette Autissier que je ne veux plus voir ses trompettes ici. S'il n'a pas de place ailleurs, qu'il se les mette dans le ..., ses trompettes ; il nous em....., avec ses trompettes, celui-là encore ! Veuillez ! Et n'oubliez pas de rapporter cinq ou six fois cinq ou six canettes. Il fait une soif inhumaine.... »

Jeudi 16. — Je me suis heurté aujourd'hui pour la première fois contre les puissances du monde. Ci, deux jours de consigne, par le brigadier Bioret. J'en fus mortifié. La chose arriva à l'occasion d'une poche à fers portée par moi en réparation. Bioret dit qu'il n'en a pas été prévenu. Je soutiens que si. Le discours s'échauffe, je donne ma parole d'honneur.

« Alors c'est moi qui est un menteur? » conclut le brigadier. Et vlan, deux pains. Dans le civil, une parole d'honneur mise en doute, ça vaut une gifle. Ici, je n'ai qu'à m'incliner. L'officier, au su de l'affaire, a levé les bras au ciel, m'a donné raison, mais a maintenu les deux jours de consigne, à cause du principe.

Vendredi 17. — Me voici vengé. La vie militaire a de ces retours. Le général m'a fait l'honneur de me prier à dîner à sa table, à la division. Il m'a fallu exposer ce motif à mon brigadier, pour qu'il ne me porte pas manquant à l'appel du soir.

« Non? » fit-il, stupéfait, quand, de mon air le plus modeste, je lui eus exposé la chose. Et il me serra vigoureusement la main, comme à un ami.

Quand un cavalier de deuxième classe dîne à la table de son général, outre qu'il ose à peine s'asseoir sur un peu plus que la moitié d'une fesse, il lui

faut autant d'habileté qu'à un diplomate qui a dix ans de carrière. Je pensais y apprendre beaucoup de choses : la seule qui soit certaine est que nous partons décidément après-demain. Tout le monde, à l'état-major, observe un prudent silence. Toutefois, mon ex-capitaine, homme, je l'ai dit, doué d'ironie et d'esprit critique, m'a glissé dans le creux de l'oreille : « Cette fois-ci, nous les tenons. » Voilà pour l'affirmation. Tous les autres officiers, sans avancer quoi que ce soit, respirent la certitude et la confiance sereine dans ce qui se passe et va se passer. Le général donne le ton : il n'y a pas de doute, l'affaire se présente bien.

Il est arrivé une petite histoire à un de nos brigadiers. L'hiver dernier, le régiment cantonnait à B.... Il y avait ses aises, chaque homme couchant dans un lit, et s'y trouvant, ma foi, si bien, que ce village fournira un bon contingent de dragons à la classe 1935. Or, une mère éplorée écrit il y a quelques jours au capitaine de l'escadron où compte ledit brigadier, qui, dit-elle, « a touché ma fille une seule fois, et elle est enceinte ». Je demande ce que l'escadron compte faire, ajoute-t-elle *in fine*. Le capitaine fait venir le délinquant, et, tout de go, avec cette rudesse qui n'appartient qu'à un manieur d'hommes :

« Dites donc, un tel, il paraît que vous avez couché avec Mademoiselle une telle, et qu'elle est enceinte ? »

L'autre, la main sur la poitrine :

« C'est faux, mon capitaine, jamais....

— C'est bon ! c'est bon ! Dites donc, un tel, elle était vierge?

— Ah! pour ça non, mon capitaine », s'écrie l'homme indigné.

Il résulte que le ...e dragons repousse la paternité du lardon à naître et prétend en charger les zouaves qui, eux aussi, ont passé, l'hiver, quelques mois à B...

et à autre chose qu'à se tourner les pouces. Mais ces braves gens qui, de leurs séjours en Afrique, ont pour la plupart contracté d'autres habitudes, assurent qu'ils sont bien incapables de faire des enfants aux filles, et l'on accuse les chasseurs à pied, lesquels ne veulent rien savoir, et allèguent qu'ils n'ont pas l'habitude de payer les pots que d'autres s'amusent à casser. Et voilà le général dans l'embarras.

LA ROUTE DE CHAMPAGNE

Dimanche, 19 septembre 1915. — A sept heures, boute-selle. A cheval. Nous partons ; l'ordre est venu hier. Le régiment va cantonner, pour sa première étape, à Clerey-la-Côte, dans les Vosges, je crois, à quelque trente-cinq kilomètres de Vroncourt. Nous voilà partis pour un voyage d'une huitaine, et dès le début ce voyage s'annonce bien. Il fait très beau. Le soleil se montre dès l'aube, mais n'a rien d'excessif; il réjouit tout autour de nous, cœurs et paysages, sans nous étouffer. L'aventure commence. Quelle belle vie! Ne rien savoir, ni où l'on va, ni ce qui nous attend, ni où nous dormirons, le soir, si nous dormons ! C'est charmant. Le régiment, tout joyeux de ce destin nouveau, est d'un allant parfait. Je me plais à mon humble place, dans l'escouade. D'une traite, l'étape. Nous arrivons à Clerey-la-Côte. Midi. — Arrêt du peloton dans une ruelle tortueuse, le long d'un mur. Au-dessus des pierres disjointes, un poirier étendait ses branches chargées de fruits. En me dressant sur mes étriers, les cuisses un peu fourbues, j'en agrippe une. Qu'elle m'a paru bonne, après tant de poussière avalée en chemin ! Le fait est que nous trottons dans un nuage ; et pour peu qu'on soit peloton de queue, qu'est-ce que l'on prend !

Lundi 20. — Réveil en fanfare à quatre heures et demie. Sellé, harnaché. Avalé un verre d'eau-de-vie de mirabelle, qui sent l'amande et le noyau, et parfume longtemps la bouche pâteuse encore de sommeil. A sept heures, la colonne s'ébranle, par quatre. Le quatrième peloton n'est plus en tête. C'est nous qui absorberons toute la poussière de l'étape. Elle sera longue. Il y a bien cinquante kilomètres de Clerey-la-Côte à Bonnet, où nous nous arrêterons à midi, pour cantonner. Nous quittons ces collines d'or, de pourpre et de feu au soleil levant, belles comme des navires, et redescendons dans la plaine, étendue au loin. Que c'est beau, ces routes de France bordées de files interminables d'arbres, ces peupliers si fins dans l'air.... Le paysage se déroule, varié, pittoresque, amusant, faisant une diversion heureuse à la fatigue qui, dès la première lieue aujourd'hui, se fait sentir, pesante et douloureuse. Nous quittons les Vosges, passons la Meuse étroite et claire, laissant Vaucouleurs sur notre droite. Au loin, par delà les champs verts et jaunes, l'horizon est barré brusquement par des côtes crayeuses, d'un blanc cru sous le soleil éclatant. Une colonne de cavalerie, rendue minuscule par l'éloignement, se profile contre cet écran comme une fourmilière. Nous tournons la tête ; un nouveau paysage, et nous, au milieu toujours, toujours trottant, avalant, aspirant des nuées de poussière, la gorge, le nez, les yeux secs et brûlants, endoloris de partout : des reins, où bat le mousquet à chaque foulée ; des fesses que la selle tanne ; de la nuque et des tempes où pèse le casque ; du pied engourdi par la fausse position que lui donne l'étrier qui tourne sous le poids de la lance ; des genoux meurtris par la friction double des sacoches et du botte à botte.... Mais qu'importe ! on s'y fait si vite et dans la fatigue

du corps, l'esprit s'endort bientôt si profondément ! On finit par n'avoir plus conscience que de l'équilibre à garder et du monotone mouvement de va-et-vient qu'imprime au corps le double temps du trot.... Toute la plaine est remplie par nous. Sur toutes les routes parallèles à celle que nous suivons, ou qui la coupent, ou qui brusquement tournent, à un coin d'horizon, des cavaliers, comme nous en colonne, — longue file noire où étincelle parfois au soleil une poignée de sabre, une pointe de lance, une partie de harnachement. Nous croisons et longeons les colonnes du train de combat (ambulances) et du ravitaillement : pittoresques théories de véhicules divers, voitures à bâches vertes, fourragères chargées de foin, de paille, de sacs, — chevaux blessés, boiteux ou écorchés au dos, — hommes à pied, punis de prison, qui purgent ainsi leur peine : par étapes, en tirant la jambe, — fourgons-forges, cuisines roulantes.... Les automobiles d'état-major nous dépassent. La route est longue, cette fois, — plus longue qu'hier. Nous faisons halte, plusieurs fois, pour ressangler les chevaux, pour manger un morceau, boire un coup, dégourdir nos jambes. Par moments, nous traversons de grandes étendues plates et dégarnies d'arbres, monotones, comme si déjà nous approchions de la Champagne. Elle est loin encore. Puis le pays redevient plus vert, plus fourni d'arbres et de boqueteaux. Et toujours, le long des routes, ces hautes files de beaux peupliers frissonnant au vent, et par terre, cette même poussière blanche, épaisse, aveuglante.... A Gondrecourt, petite ville dans un creux, assez jolie, nous mettons pied à terre. Le pavé glissant provoque des chutes. Les habitants sont aux fenêtres pour nous voir passer. Arrêt sur la place. J'achète un pain rond et doré, bon comme un gâteau ;

je bois une lampée de vin aigrelet et tiède à mon bidon blanc de poussière.... A Bonnet enfin, nous arrivons comme midi sonne. Bonnet est quelconque, malgré plusieurs maisons à chapiteaux Empire. Mais cela nous touche fort peu. Il y a d'abord le cheval *Désiré* qui veut qu'on s'occupe de lui. Je le lave à grande eau, lui masse le dos et les jambes, dérobe de l'avoine à l'escouade voisine, pour lui faire plaisir.... Les soins personnels viennent ensuite. Dans ce même seau de toile qui sert à la toilette de *Désiré*, je me lave à mon tour, puis cours provoquer les ordres et les transmettre aux officiers. L'appel, dans la rue du village. Et je me replonge dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, plus émouvant qu'aucun martyrologe, tandis que les heures passent, et qu'il faut attendre encore les ordres.

Mardi 21. — Réveil à trois heures, dans le noir, le froid. Les étoiles seules luisent au ciel sombre. A cinq heures nous avons repris la route, chevaliers errants, — la route de Joinville cette fois. Une erreur de direction nous fait faire un immense détour à travers un bois si fourré qu'on n'y peut passer que l'un après l'autre, lance traînant à terre, tenue par la pointe. Nous aboutissons à un ravin où il faut descendre et faire dans les pierres éboulées deux kilomètres à pied, tenant les chevaux par la bride. La Meuse. La Haute-Marne. Une vallée étroite et pittoresque : le val d'Osne. Le tout au grand trot, sans arrêt. Nous sommes éreintés, blancs de poussière collée sur nos visages en sueur, tenant à peine sur nos selles; les chevaux eux-mêmes n'en veulent plus. C'est le colonel qui mène la marche : sans mousqueton dans le dos, sans lance ni paquetage, le colonel : ça se voit. Il n'aime que le trot, et laisse aller son grand pur sang à son allure habi-

tuelle, sans se soucier qu'il a une troupe derrière lui ! Le capitaine a l'air furieux, il y a de quoi ! Ce n'est pas une allure d'étape, ce grand trot de maquereau.... Osne, Chatonrupt, Sommermont, Curel. Nous croisons d'autres régiments de dragons. Il paraîtrait qu'on forme un nouveau corps de cavalerie au camp de Châlons. A Wassy, l'état-major de la division est déjà installé. Bon, nous sommes presque rendus. Voici en effet Pont-Varin, sur un coteau. C'est un village propre, avec des trottoirs, et du raisin mûrissant dans des sachets de gaze le long des murs. Naturellement les cantonnements ne sont pas faits. Le fourrier, envoyé par avance, n'a rien préparé. Le capitaine le secoue d'importance une fois de plus, mais c'est encore nous qui devons attendre une heure sur la place avant que de savoir où nous logerons. On se case enfin. Mais on n'a la soupe qu'à huit heures du soir. L'essentiel, ce sont les « bafouilles ». Elles arrivent régulièrement, malgré nos voyages, il n'y a rien à dire. Une belle personne me fait présent d'une excellente grappe de raisin blanc, qui mûrissait en espalier contre sa maison, — un raisin succulent et frais, couvert de buée.

Jeudi 23. — Une nouvelle étape nous conduit à Thiéblemont-Farémont sur la grand'route de Vitry-le-François à Saint-Dizier. C'est maintenant la vaste plaine champenoise qui commence. Le village est aux trois quarts détruit par l'incendie et le bombardement : nous sommes ici en plein champ de bataille de la Marne. Je suis venu dans ce village au mois d'octobre dernier, quand, n'étant pas soldat encore, je cherchais à voir de la guerre, pour le raconter dans *le Temps* et le faire voir à mon tour, ce qu'on en pouvait distinguer. Thiéblemont fumait presque encore.

Poussant du pied ces pauvres débris, me doutais-je que, moins d'un an plus tard, j'aurais à déblayer moi-même, dans l'une de ces fermes détruites, ces poutres calcinées, ces moellons effrités parmi ces cendres froides et m'y faire un gîte pour la nuit? Déjà pourtant beaucoup de maisons ont été reconstruites ou consolidées. Néanmoins les deux tiers du régiment bivouaqueront ce soir dans les ruines. Il me faut courir à droite, à gauche, pour les ordres ; pas un instant de repos ou d'arrêt depuis notre arrivée : c'est le métier d'agent de liaison qui rentre. Il fait très beau, très chaud. Des camions, des automobiles, des autobus passent interminablement sur la route poudreuse, en se dandinant, avec un fracas énorme de ferraille secouée. On entend vaguement le canon, dans la direction du Nord. Je n'ai pas de carte, les officiers les ayant toutes prises : on se rend mal compte. Ce canon, c'est peut-être celui de l'Argonne, ou bien des environs de Châlons. L'essentiel est que chaque pas nous rapproche. Nous sommes à tout instant dans l'attente d'une alerte.

Vendredi 24. — Nous sommes réveillés à minuit, par le coup de langue du trompette de garde. Il lance une seule note dans la nuit, longue, sourde, triste. Puis, cent mètres plus loin, la répète, comme s'il était l'écho de lui-même. Je me lève, du fond de la paille. D'autres garçons, comme des fantômes, dans ce débris de poutres et de murs écroulés où nous campions, surgissent de l'ombre.... Nous sommes tous recrus de fatigue. C'est ici qu'il faut faire le plus d'effort, pour réintégrer l'armure d'énergie indispensable hors de laquelle on avait comme glissé, dans le sommeil. C'est endormi encore qu'on selle, qu'on fait l'abreuvoir, qu'on s'équipe. J'avale un verre d'alcool.

La nuit est glacée, d'une pureté parfaite. La lune splendide verse sur nous sa lumière diaphane. Je suis tout à fait réveillé, lucide et dispos, malgré la fatigue. Je pense avec une joie légère à ce que dit Napoléon dans le *Mémorial* sur le courage de deux heures après minuit : le plus rare, le plus difficile à cause de l'état de fatigue physique et d'engourdissement de l'esprit ensommeillé, qu'il faut d'abord vaincre avant même que de mater la peur. L'observation me paraît très juste, et j'en suis fouetté. La route, dans l'air frais de la nuit si belle, me paraît courte, et cependant nous restons cinq heures à cheval. Ce paysage est d'ailleurs charmant : féerique et bizarre sous la lune, qui, des prés, soulève, entre les bois sombres, de molles nappes de vapeur. Nous traversons toute cette série de villages déjà vus par moi, où eurent lieu quelques-uns des combats les plus terribles de la Marne : Faveresse, Blesme, Bignicourt-sur-Saulx, Jussécourt, dont les ruines ne sont pas relevées. La campagne nocturne, assez plate autour de la route blanche, se fond dans les lointains, avec les épaisses masses bleues des bois, coupés de prairies. Nous nous sommes arrêtés dans un champ, pour laisser passer l'artillerie de la division, les volants. Nous traversons la Marne à gué ; l'eau peu profonde sur un lit de cailloux chante sous les pieds des chevaux. C'est amusant, ce barbotage. Puis encore un ruban de route, et voici Rosay : village intact parce que très au nord de ce qui fut la ligne de feu, et où les Allemands ne se sont arrêtés ni en descendant, ni en remontant, pressés qu'ils étaient d'arriver... et de repartir. Ceci est la région de Sermaize. Nous marchons dans la direction de Suippes — peut-être de Sainte-Menehould. Une violente canonnade se fait entendre, au Nord : sourde, ininterrompue, grom-

mélant de sa voix bourrue, comme un lion en cage. L'attaque serait commencée de ce matin. Je le crois volontiers, à cette artillerie. Elle semble cependant assez lointaine encore. Je rencontre le jeune Lejay. Il ne sait rien, mais ses yeux brillent de plaisir. La division serait, dit-on, en réserve d'armée, prête à se porter à la suite de l'un des deux corps de cavalerie engagés en première ligne, dès que l'attaque d'infanterie aurait réussi, etc., etc. Bonsoir, je me couche.

A quatre heures de l'après-midi, émotion. Les logis, les brigadiers courent. Alerte. Quoi? Déjà? Ce n'est pas possible !... L'alerte est pour le demi-régiment (3e et 4e escadrons) à pied, en armes, ceinturon, baïonnette, carabine, casque, ni bidon ni musette. Alors, à ce détail nous reconnaissons que ce n'est pas sérieux. Qu'est-ce qu'on nous veut? Une prise d'armes, à cette heure? Ils se fichent de nous. J'interroge le logis Perrin; il m'envoie promener. Bon. Nous voilà dans une prairie humide, hors le village, entourée de saules d'un vert gris et terne; nous nous alignons sur deux rangs, les pieds enfonçant dans l'herbage mouillé. Le temps est lourd, le ciel orageux. Quelques civils s'approchent pour nous voir, on les écarte. Voici le colonel qui vient vèrs nous.

« Garde à vous ! »

Un frémissement, quelques cliquetis, et tous les talons, se rejoignant brusquement, ne rendent qu'un seul son. Puis un silence.

« Présentez... armes ! »

Un ! Deux !...

Il s'agit d'un ordre secret, du général Joffre, très mal lu par le colonel, qui coupe les phrases au mauvais endroit. L'ordre dit à peu près ceci :

« Soldats de la République, après quatorze mois de lutte, le moment paraît venu d'attaquer l'ennemi

sur tout l'ensemble du front.... Vos camarades ouvriers nous ont fait des obus qui nous garantissent la victoire.... Nous allons rejeter l'adversaire, l'écraser.... Vous allez ajouter une page héroïque à celles de la Marne, des Flandres, des Vosges, d'Arras. Vous allez supporter bravement de rudes privations, etc. »

Le colonel a ajouté quelques mots, d'une voix froide et sourde, sans éloquence. Il nous a prévenus que nous aurions à supporter des épreuves nouvelles, et a insisté sur les privations. Il a terminé par un : « Vive la France ! » qui sonnait insuffisamment. Nous eussions dû tous reprendre ce cri. On se regarde, allongeant comiquement le nez. Privations, épreuves. Bigre ! L'ordre de Joffre est bien ; on l'a trop attendu pour ne pas le trouver tel. Mais il n'a pas l'envolée de celui qui précéda la Marne. D'ailleurs, c'est la victoire qui fera de cet ordre un chef-d'œuvre, si la victoire répond à la convocation. J'aurais pour ma part aimé davantage trois lignes, mais énergiques et concises, et pas cette flagornerie aux syndicats, qui maintenant devient de style dans les documents officiels. J'avais tout de même les tempes serrées et un petit frisson dans le dos, en l'écoutant, présentant les armes, dans ce pré entouré de beaux arbres, le canon mugissant au loin.

Notre capitaine nous a réunis ensuite, et nous a dit :

« Eh bien, maintenant, mes amis, mangez toutes les fois que vous le pourrez, dormez toutes les fois que vous le pourrez ; car on ne sait pas quand on aura le temps de le faire. On va avoir besoin de vous ! »

Nous avons trouvé le capitaine un brave type. A chaque instant, à tout nouvel embêtement du métier, les hommes se regardent et rient, en clignant

de l'œil, et répètent les mots du colonel : « Épreuves ! Privations ! » C'est la scie du jour.

Dans le noir, dépourvu d'allumettes et de bougie, j'ai bouclé mes sacoches, à l'aveuglette. Puis m'endors, pour faire plaisir au capitaine. A onze heures, Perrin s'amène :

« Donnez le foin et faites boire les chevaux. Que vous n'ayez plus qu'à seller quand on vous le dira... »

Bon, ça. Ça sent l'alerte. Elle est, en effet, donnée à minuit. En un quart d'heure, l'escadron est rassemblé dehors, sur la route. On s'est mis à deux pour seller ; il faut *bien* seller, pour ne pas blesser son cheval. Le plus indifférent se prend d'une grande sollicitude pour sa monture, qui peut-être lui sauvera la vie, d'ici vingt-quatre heures. En route. Où allons-nous? « Bivouaquer », me dit l'adjudant Bouny avec un sourire, pour montrer ses belles dents. Il fait un temps lourd et mou. De gros nuages tristes courent au bas du ciel. On bâille, on est las. L'estomac vide, la tête encore fumeuse du sommeil tronqué. Néanmoins, l'idée de me rapprocher du front m'excite. L'imagination va, et prévoit déjà quelque chose d'immense et de glorieux, en tout cas du nouveau, du beau, du grand. Ce qui me réveille tout à fait, c'est l'idée du courage de deux heures du matin, à quoi je pense. Un petit effort de volonté, et quelque abruti que l'on soit par la fatigue, on se sent remonté d'un cran. J'y parviens vite, tant l'idée m'a frappé. Le plaisir même me donnait un léger frisson. Mais quelle impatience ! Sacré métier, où rien de ce que l'on désire ne vient tout de suite. En quittant Rosay, au grand trot dès la sortie du village, je me surpris dans une occupation assez dégoûtante : je mordais à même dans une motte de beurre excellent, acheté l'après-midi à la coopérative. N'ayant pas de place

dans mes sacoches, d'ailleurs bouclées, je me suis trouvé à cheval, tenant à la main cette précieuse nourriture et un bout de pain ; cependant que de la gauche je maintenais *Désiré* dans le droit chemin. C'est assez difficile de manger proprement du beurre, sur un cheval au trot, une grande lance pendue au bras.... Celui-là m'a paru fort bon ; de ma vie je n'en ai trouvé de pareil.

Halte. Arrêt brusque. Il y a un peu de télescopage dans la colonne ; des chevaux se montent les uns sur les autres ; des hommes gueulent. La route est encombrée. On voit passer de nos officiers, donnant des ordres, parlant fort et sec. Qu'est-ce qu'il y a donc? Qu'est-ce que c'est que ces énormes machines, comme des toitures renversées, sur ces hauts chariots? Des équipages de pont, avec leurs longs bateaux, la quille en l'air.

« Paraît qu'on va passer le Rhin, dit un dragon. La plaisanterie suit la colonne, transmise d'homme à homme, suivie du traditionnel : « Faites passer ! » La presse continue. Les officiers sont nerveux. Voilà de l'infanterie, maintenant. Puis, un peu plus loin, nouvel embarras, causé par des voitures régimentaires, dont l'une a une roue cassée. Notre commandant lève le bras et crie : « Au trot ! par deux ! » Et, nous faufilant à travers la cohue, nous quittons brusquement la place. Ce devait être vers Varimont, ou quelque chose comme cela. D'ailleurs, maintenant, on n'avance plus qu'avec peine, longeant des colonnes de troupe, des convois, des ravitaillements. C'est l'arrière de l'immense armée, une activité puissante et fébrile. Nous marchons presque toujours au trot, depuis minuit, — et il est cinq heures, — sans nous arrêter. Voici une route, et un écriteau, avec cette inscription : « Herpont, Domœvre », et deux flèches,

indiquant la direction. Qu'est-ce que c'est que ce pays? Qu'importe, puisque nous approchons. Au loin, dans le petit jour obscurci par des nuages et une humide brume, qui monte du sol, pénétrante, glacée, des lueurs blafardes courent, alternées, comme des éclairs d'orage, au bord blanchâtre de l'horizon, où va paraître une aube sale. C'est la canonnade. Chose curieuse, on ne l'entend pas ; mais les lueurs sont innombrables, rapides, précipitées et suivies. On aperçoit aussi le long trait rougeâtre des fusées, puis leur boule, glissant dans le ciel. Voilà ; maintenant, nous y sommes. Tous se taisent : on se retiendrait presque de respirer. On a soudain l'impression de n'être plus rien du tout, au bord de l'abîme où le sort va nous faire piquer une tête à notre tour. Nous prenons un sentier de terre, traversons une lande grisaille, terne et triste. Nous nous arrêtons devant un repli de terrain, où apparaissent entre quelques arbres trois maisons en torchis. Un convoi du train des équipages est là, arrêté en plein champ, comme nous. Il est six heures du matin ; nous sautons à terre, remuons nos jambes engourdies. Puis une attente interminable. L'officier reparaît enfin, le peloton le suit. C'est bien cela, il y a juste de la place pour deux pelotons, dans ces maisons, espèces de fermes perdues dans ce bled désertique ; et comme c'est toujours la même chose, et que notre lieutenant est trop bien élevé pour réclamer quoi que ce soit, ce sera encore les 1er et 2e pelotons qui iront à l'abri.... Nous, on nous réserve une fort belle prairie, où nous serons très bien. C'est, dans un faible vallonnement, une haie, contre laquelle nous tendons sur deux pieux une corde à fourrage et attachons les chevaux. Il pleut. Le ciel est bas, uniforme. Des canards sauvages

s'enlèvent d'un marais voisin. Il nous faut installer le bivouac, en attendant de repartir. Ce peut être d'un instant à l'autre. Mais, n'importe ! Où que l'on arrive, fût-ce pour une demi-heure, nous devons nous installer comme si c'était pour cent sept ans. Corvées. Distribution, avoine, paille, foin. Et la soupe, et l'abreuvoir des chevaux. C'est un mince ruisseau qui court dans la vase, de sorte qu'il faut l'aménager spécialement si l'on veut que nos « gails » puissent y boire sans enfoncer jusqu'au genou. Voilà qui prend la matinée. Nous refaisons nos forces, en mangeant notre repas froid, trouvaille admirable et soutien de la cavalerie : un morceau de bidoche, cuite hier, et un quart de boule. Il n'y a pas de vin à... comment s'appelle ce « village »? Herpine. Nous nous souviendrons d'Herpine. Dans la haie, sous le taillis assez fourni, je glisse ma selle, la couverture de *Désiré*, mes armes, et moi-même. Et je dors, au son du canon. Il tape, et furieusement, devant nous — à 10 ou 15 kilomètres. On ne sait rien. Des hommes du train, qui reviennent de ravitailler, disent que nous avons avancé de 3, 5, 10 kilomètres ; d'autres affirment que le Boche a reculé de 20 — sans répondre. Bruits.

A deux heures, on me réveille. J'ouvrais la bouche pour manifester, et me radoucis aussitôt : ce sont les lettres. Je suis trempé malgré ma toile de tente, la couverture de *Désiré*, ma salopette et mon gros manteau. J'ai mal à l'œil. L'humidité perce. La boue déjà colle aux gros godillots : une boue blanche, grasse, glissante.... Et toujours le canon. Quel jour sommes-nous exactement? On ne sait plus. Lejay, que je vais voir, dans la journée, me renseigne : 25 septembre, samedi. Je me croyais vendredi. Lejay ne sait naturellement rien de précis quant aux faits

du jour, mais il a des lumières générales sur l'ensemble des opérations. On attaque sur tout le front : les Anglais, vers Arras ; nous, vers Leintrey, en Lorraine, pour faire diversion ; le gros coup se porte ici, devant nous, entre l'Argonne et Sillery. Trois armées : Humbert, Pétain, de Langle. Douze corps engagés à la fois. Deux corps de cavalerie en réserve, généraux Conneau et de Buyé (ancien corps de Mitry), prêts à poursuivre s'il y a lieu. Notre division, en réserve d'armée, attend les événements. Si elle avait à marcher, ce serait pour courir aux ponts de l'Aisne, vers Vouziers, où il s'agirait de couper la retraite à l'ennemi. Si donc nous marchons, c'est que la victoire est déjà acquise. Castelnau dirige l'ensemble des opérations. Voilà. — Avec cela, nous ne sommes pas plus avancés. Des Allemands, on pense qu'ils n'ont que deux lignes, l'une passant par Souain, l'autre par Somepy. Après, il n'y aurait plus rien.

Vers quatre heures, la canonnade, arrêtée un instant, reprend, avec une violence extrême. Le lieutenant-colonel L..., auprès de qui je me trouve, en paraît soucieux. Car d'ici, on ne devrait plus l'entendre, si tout s'était passé comme prévu. Il paraîtrait que l'ennemi, sans répondre, s'est replié sur sa deuxième ligne, et là, fait tête. Le général a assisté ce matin à la sortie de l'infanterie. Le spectacle en était sublime. Voilà tout ce que sait un colonel au soir du premier jour de la bataille.

AU BIVOUAC, PENDANT LA BATAILLE

Dimanche, 26 septembre. — J'ouvre l'œil : huit heures, à ma montre. Où suis-je? Dans un taillis, trempé comme une soupe ; mes armes à côté de moi, la tête sur ma selle, en guise d'oreiller ; *Désiré*, me

poussant la jambe avec ses naseaux, mange la paille avec laquelle je me suis fait une sorte de lit, en me couchant. Ce sont les plaisirs du bivouac, nouveauté pour moi, dont je me faisais une fête. Imagination, ah ! traîtresse.... Il me revient, en me réveillant, que, hier soir, nous pensions bien devoir être alertés dans le courant de la nuit. Il n'en a rien été. Alors c'est que nous ne pouvons marcher encore. Il pleuvine. Le ciel est bas, tout noir ; le ciel des lendemains de grandes canonnades. Il pleuvait aussi à Waterloo, c'est ce qui a empêché l'Empereur de gagner la bataille. Qu'en sera-t-il, ici, de cette pluie? Pour moi, j'ai mal à l'œil, de plus en plus, et quelque chose comme un torticolis. Néanmoins, m'étant péniblement levé sur mon séant, le calot enfoncé jusqu'au nez, un foulard espagnol, jaune et rouge, autour du cou, je considère mes camarades, et ris en pensant à la gueule que je dois avoir. Nous avons froid, nous sommes trempés ; mais notre situation a quelque chose de comique et nous sommes de joyeux garçons. Notre misère nous amuse. Et quand Bioret, rouge et ruisselant de bonne santé, émet, avec un large rire que « les troupes sont fraîches! » cette plaisanterie classique nous paraît excellente. Et nous rions. Le capitaine, fort élégant dans un caoutchouc bleu de ciel, passe parmi nous et s'enquiert de notre état. Puis il ordonne de faire des flambées pour nous sécher, et nos manteaux, et nos couvertures. Aussitôt, dans chaque peloton, les hommes de courir, de couper des branches, d'entasser en pyramides d'énormes rameaux de sapins, encore tout chargés d'aiguilles, et qui, bientôt, allumés à une poignée de paille, flambent avec une flamme magnifique, langue rouge et tournoyante au vent qui se joue d'elle, l'abat, l'étire, l'aplatit, l'allonge, cependant qu'une

épaisse fumée monte et tourne, elle aussi, en tous sens. Je fais chauffer mon jus, entre deux pierres ; griller mon pain, devenu, sous l'action de l'humidité, pareil à une boule de glu ; sécher mes bottes, mes chaussettes, mes vêtements, mes mains, mes pauvres os transis. La fumée a beau m'entrer dans l'œil, me faire éternuer, pleurer, tousser ; la flamme soudain rabattue lécher le pan de mon manteau d'où monte aussitôt une odeur de roussi ; une fois sec, je me trouve bien. Dans le ruisseau converti en abreuvoir, je me lave et me rase avec le plus grand soin : c'est dimanche. N'était cette pluie, tout serait parfait. Il ne pleuvait plus depuis un mois : à peine faut-il que nous bivouaquions, vlan ! l'averse. Heureusement que nous savons sourire ! Au moment où j'écris, un rayon de soleil paraît et me nargue. Mais il ne s'obstine pas. Après avoir pansé *Désiré*, été chercher sa nourriture, inspecté l'état de mes armes, vaqué aux divers soins du peloton, sollicité des ordres, écrit des lettres sur ma selle, j'ai été dans un champ voisin déterrer des pommes de terre, lesquelles, cuites sous la cendre, nous ont fourni un dessert succulent. Puis l'aumônier de la division est arrivé. C'est un grand et puissant bel homme à barbe noire, le regard magnifique et assuré, avec une carrure de chêne, ancien capitaine de cuirassiers entré dans les ordres, montant à cheval comme pas un, et qui se promène les mains dans les poches, montrant sous sa soutane noire retroussée une culotte rouge et de superbes bottes, à éperons brillants.

« Si vous me faites un autel, nous dit-il, je vous dirai la messe. »

Nous nous y mettons aussitôt. Quatre pieux en terre soutenant une vieille porte : voilà l'autel. On fiche autour quatre lances debout, on étend une

toile de tente au-dessus ; voilà le dais. D'autres coupent des roseaux, des branches, les tressent en guirlandes, dont ils parent cette chapelle improvisée à côté de laquelle flotte un fanion tricolore. L'aumônier lui-même y mettait la main. Et, incontinent, il dit sa messe. L'abbé R..., aumônier de la brigade, nous a fait un petit discours simple et touchant à la suite duquel il a donné l'absolution, et offert la communion sans confession à tous ceux qui prendraient l'engagement intérieur de se confesser une fois avant les prochaines Pâques, dans le cas où ils réchapperaient. J'étais très touché par cette cérémonie si simple, dénuée de tout appareil, par mes souvenirs d'enfant catholique reflués en masse du fond de mon cœur, par ce discours affectueux et ce procédé délicat. Il fallait se décider vite. Après m'être interrogé en conscience, je n'ai pas cru honnête d'accepter le bénéfice de la combinaison qui nous était proposée, en m'engageant, la veille d'un péril, à me soumettre à une formalité et à un acte que dans le cours de la vie normale j'ai depuis longtemps cessé d'accomplir ; et j'ai renoncé à souscrire à cette lettre de change à long terme tirée sur le Paradis, me contentant d'adresser à celui qui nous voit peut-être la prière de Fontenelle. Mais j'étais ému par cette grande idée de sacrifice qui plane sur nous, et nous trouvera prêts, tous autant que nous sommes — s'il y a lieu.

L'après-midi, on roule les manteaux, boucle par précaution les paquetages. On entretient avec soin les grands feux sans lesquels il n'est pas de vrai bivouac ; on s'y grille les pieds, on s'y enfume à pleurer, on y rôtit des tranches de pain énormes et des centaines de patates. Et le temps passe, coupé de longues averses monotones. Les nouvelles sont

toujours très vagues. La seule chose qu'on croit à peu près sûre est que la première ligne allemande serait enfoncée, sur plusieurs points. On a fait 2 500 prisonniers hier, et ce matin, 6 000. La cavalerie de l'armée de Langle serait à 18 kilomètres au delà de Reims. Ces salauds de hussards ont chargé et enlevé sans beaucoup de pertes une batterie dont ils ont ramené triomphalement les caissons et les attelages, après avoir encloué les pièces. Cette nouvelle nous met dans la disposition assez hargneuse du monsieur qui voit son voisin gagner un gros lot à la loterie. De nouveau on n'entend plus rien ; mais vers Châlons et Suippes, les éclairs de la canonnade se succèdent à l'horizon avec une rapidité prodigieuse, se chevauchant l'un l'autre, allumant au ciel blafard une grande lueur intermittente. On nous prévient que nous pouvons être alertés cette nuit.

Lundi 27. — Réveil au même endroit, percé d'humidité, glacé ; migraine ; et dans l'œil une bonne conjonctivite. Il a plu toute la nuit. Néanmoins les nouvelles, officielles cette fois-ci, sont excellentes. La 2e armée a fait 10 000 prisonniers en deux jours ; la 4e, 5 000, plus une vingtaine de canons. Les opérations continuent, c'est un succès, mais jusqu'ici local, et partiel. Attendons.

Le colonel est venu voir notre campement et a trouvé que nous étions dans l'eau ; il y a deux jours que c'est mon avis, à moi aussi. Néanmoins, pas un homme qui ne manifeste une humeur massacrante, l'après-midi, quand il s'agit de harnacher et de seller, de rouler les manteaux, et de faire environ 1 500 mètres dans une boue et sous une pluie vraiment injurieuses, pour parvenir à un ravin planté de

sapins, où nous découvrons une espèce de village nègre, bâti en branchages et en terre battue, duquel nous prenons aussitôt possession. A quelque inscription, nous apprenons que ce gourbi a été établi par le 3e d'artillerie qui nous a précédés ici et a dû rester longtemps, car l'installation paraît avoir été confortable. Elle est aujourd'hui assez ruineuse, pas mal de toits sont percés à jour. Néanmoins il y a peu à faire pour ramener l'air de la prospérité sur ces humbles cabanes ; vive donc le 3e régiment d'artillerie ! Je repère pour ma part une maisonnette en sous-sol, construite avec des paillassons de jonc, sous un toit en auvent. On descend quatre marches, on pénètre dans un couloir étroit, mais assez haut pour pouvoir y tenir debout ; et, de chaque côté, se trouve un lit de roseaux suspendus sur des rondins noués de fils de fer. Il y a même une planchette pour servir de table de nuit, un bougeoir mobile, d'un modernisme enchanteur, des patères pour les vêtements et les armes. Pour le plafond, il est doublé de paille, mais perméable. J'appelle le fidèle Desbois (de Jargeau). Il fait, à la vue du lit que je lui montre, une grimace de contentement, l'essaie d'une pirouette et va chercher son barda. Puis, ayant mis les gails à l'abri, il installe un auvent, pour protéger nos selles, et comme la boue est aussi gluante et abondante, ici, que là, il cherche de quoi faire un plancher où les poser, et ne trouvant rien de mieux, il enlève la porte de notre maison, la place en champ sur trois piquets, dispose les selles par-dessus et se déclare satisfait. Comme je lui fais valoir que nous aurons froid, la nuit, sans porte :

« T'en fais pas, dit-il. D'abord on n'a pas froid quand on est dans une *mason*. »

Il n'aime pas le confort, Desbois. Il n'aime rien

Quand je lui offre des confitures, il prend un air dégoûté, met en biais sa grosse tête taillée à coups de serpe, et n'ose pas refuser. Mais son : « C'est comme *la* veux... » dubitatif ne l'engage guère. Cependant, il nettoie la moitié du pot. Puis reste confiné dans un silence épais, d'où il ne sort, par moments, que pour proférer un axiome tel que celui-ci, lent produit de l'observation et de la pensée :

« Le plus ballot, au bivouac, c'est qu't'es pas exempt d'recevoir des gugusses su la gueule, quand c'est qu'tu manges ta tambouille.... »

Toute la journée, incessante, la canonnade, au loin, s'élève, formidable. On dirait une dispute de géants dans l'empyrée. La terre tremble, les rafales se succèdent, courtes, précipitées, pressantes. Puis c'est, fondu, tragique, sourd, un roulement monotone, où grondent à la fois tous les calibres, sans arrêt, sans repos, sans trêve. On en a les tempes serrées, l'esprit abêti, comme si l'on était plongé sous une cloche en branle. On se regarde, stupéfait ; on ne peut que constater que ce marmitage dépasse l'imagination. Le plus ingénieux dit : « C'est effrayant ! » avec un air accablé ; ou bien : « Qu'est-ce qu'*ils* prennent ! »

Mardi 28. — État d'abrutissement complet. J'ai l'œil droit à demi fermé, la figure paralysée, un peu de fièvre, la migraine, je souffre le martyre. Cette nuit, dans notre « mason », où Desbois ronflait tout autant que la canonnade, la pluie tombait à travers le toit, et de temps à autre j'étais obligé de soulever mon manteau, pour faire tomber l'eau qui s'y accumulait, par flaques, au creux des plis. La bataille effarante continue, à quelque dix kilomètres de nous, et nous n'en savons rien, n'en voyons rien, n'entendons seulement que le tumulte des canons,

dans un crescendo perpétuel, tel qu'on se demande où il s'arrêtera. C'est une symphonie grandiose, où peu à peu, malgré la distance et l'étouffement des sons par la pluie incessante, elle aussi, l'oreille parvient à distinguer les différentes octaves des calibres et l'arabesque monstrueuse des rafales, éclatant par quatre, sur la trame sourde des grosses pièces. On est obsédé par ce tintamarre. J'erre, dans la sapinière, sous la pluie fouettante, mal à l'aise, vide de pensée, la moitié de la figure ceinte d'un bandeau blanc, qui me donne l'air d'un radjah ivre, le turban sur l'œil. Le toubib dit que ce n'est rien : possible, mais je lui en souhaite autant, pour voir. Je peste de n'être pas plus lucide. Le *Mémorial* lui-même me laisse froid. Tout de même, c'est assez cocasse, cette façon d'assister (?) au plus terrible combat des siècles, sans en rien voir ni savoir, ni éprouver d'autre « impression » que celle-ci : « Sacré nom de Dieu, que j'ai mal à l'œil ! » Je n'ai pas lu un journal depuis dix jours. Ils n'arrivent pas dans les bois d'Herpine. .

Mercredi 29. — Ça va mieux. J'ai été voir le copahu, autrement dit l'infirmier, le sieur Beausoleil, qui, plein de compassion, m'a fait chauffer dans un quart poisseux un peu d'eau bourbeuse, mêlée de borique, dont je me suis lavé l'œil malade. Après quoi le major m'y a donné un puissant coup de bistouri, d'une main plus experte à manier le sabre. Et maintenant la vie est belle. Rien de nouveau ; la canonnade ne cesse pas. Mais aujourd'hui curieux phénomène, à peine si nous l'entendons, à moins d'y prêter attention ; tant ce tintamarre infernal a mis dans nos oreilles un bourdonnement continu qui finit par se confondre avec les autres bruits.

Canonnade et pluie. Pluie et canonnade. Nous attendons toujours, trouvant la farce un peu longue. L'humidité pénètre jusqu'aux os ; on a de la boue bien au-dessus de la cheville. La seule défense contre ces misères est d'allumer d'énormes feux où nous faisons brûler des sapins entiers. Cela réchauffe, flambe, fume, fait tousser, pleurer, suffoquer. Le ravitaillement est difficile. Il faut se contenter de l'ordinaire, qui est fort médiocre et assez réduit. Heureusement qu'on a encore de temps à autre les petits colis de l'arrière. Une grande joie de ma vie, ce fut tout à l'heure de recevoir un caleçon chaud et une culotte neuve. Celle que je portais laissait voir... le jour, au travers.

Il y a dans le régiment un capitaine fort brave homme, assez spirituel, qui joue au bourru et fait des vers, encore qu'il ait agité au-dessus de ma tête, comme de vieilles foudres, huit jours de prison, je ne sais pourquoi. Ce qui, en tout cas, d'un confrère, n'est pas très gentil. J'ai été le voir. Nous sommes maintenant les meilleurs amis du monde. Il m'a tenu un discours beaucoup trop comique par son naturel pour que j'en puisse espérer rendre ici le sel et la saveur.

« Voilà, m'a-t-il dit en substance, je fais des vers naturellement, mais il ne faut pas qu'on m'em..... Je pense, la nuit. Je me réveille. J'écris ma petite chose très vite, et puis voilà, je me rendors. Mon genre, c'est le paysage, la satire enfin. Je fais des vers sur tel ou tel. Ainsi, sur le capitaine C...', qui est un gros égoïste. Je lui ai dit ses vérités. Connaissez-vous le capitaine C...? C'est votre supérieur, il ne faut pas en dire de mal, vous êtes deuxième classe, il est capitaine, mais c'est une fichue bête, tout de même. J'ai fait aussi des vers militaires. Mais j'aime mieux

écrire sur les uns et les autres. Je me fous d'eux, moi ; je me fous du tiers et du quart, voilà comme je suis. Le genre *madrijal*, quoi ! Le madrijal, j'adore ça. Vous comprenez. Seulement je ne signe pas. Mon nom, je le garde. Si vous voulez, nous collaborerons ensemble. Vous me donnerez des idées. Je ne fais pas du grand art, parce que c'est difficile, et puis, je n'aime pas qu'on m'em..... Ainsi, tenez : il y a la césure ; vous savez ce que c'est? Eh bien, j'em..... la césure, moi ; je me fous de la césure. D'ailleurs, les vers, tout le monde s'en fout. »

Cet homme charmant et imprévu me communique les dernières nouvelles, que je rapporte triomphalement à mon lieutenant : nous avons percé. Trois brigades d'infanterie et un corps de cavalerie ont crevé la deuxième ligne ennemie. Si cela est, la victoire est là. Nous bouclons nos paquetages avec une excitation joyeuse. Les bruits les plus divers courent. « L'offensive serait arrêtée, à cause de la pluie », dit l'adjudant. — « Nous sommes à Vouziers », dit un autre. Ou bien : « Nous avons fait 130 000 prisonniers. » Tel autre affirme que deux divisions allemandes sont encerclées par notre artillerie, etc., etc.

Aujourd'hui 29 septembre 1915, quatrième jour de la grande bataille, qu'est-ce que je vois? Un escadron de dragons, bivouaqués dans une sapinière, les chevaux à la corde sous les arbres, les hommes allant aux corvées, en calot et manches de chemise, — l'eau qui tombe du ciel, le terrain qui glisse, les feuillages agités du vent, et de grands feux rabattant leurs spirales de flamme et de fumée, des manteaux ruisselants séchant auprès, entre deux bâtons. Au loin, le canon, comme un fer martelé sur une enclume. Et de l'ennui. Rien d'autre. Fabrice à Waterloo en voyait tout de même davantage. Il a au moins

descendu son Prussien, et aperçu l'Empereur passant au galop dans un champ.

Desbois est triste. Cela se reconnaît à sa bouche de travers, comme s'il mâchait quelque chose d'amer. Enfin, il n'y tient plus et me lâche cette confidence :

« Mon petit frangin, voilà quinze jours qu'il m'a pas écrit. Il peut bien se faire casser la gueule dans ce truc-là. »

Oui, d'autres se font casser la gueule en ce moment ; et nous, impuissants, nous gémissons sur nos misères. Je supporte les miennes aisément, en songeant qu'il en est de plus grandes encore, et plus lourdes. Le régiment a eu de la chance jusqu'ici. Mais nous pouvons nous rattraper ; il faut si peu de temps pour nettoyer une division de cavalerie !

Jeudi 30. — Tout est toujours pareil. Je suis redevenu dans mon état normal. J'en profite pour aller laver mon linge à la rivière jaunâtre, comme Nausicaa. Puis j'accompagne à Herpont (3 kilomètres) le brigadier Verdavoine, cabot d'ordinaire, qui va chercher de la nourriture pour le peloton. J'ai sur le dos vingt bidons, que je rapporte pleins. Aussitôt vidés. A Herpont, j'ai pu lire le communiqué ; il annonce que l'ennemi a dû perdre en tués, blessés, prisonniers, la valeur de trois corps d'armée, plus de 100 000 hommes. Nous avons fait 24 000 prisonniers, capturé 79 canons, un matériel considérable. Les autres nouvelles, non officielles, donnent comme certain que la trouée est faite et que quatre brigades d'infanterie et un corps de cavalerie auraient dépassé la deuxième ligne boche.

L'impression la plus étrange de la journée est de ne plus entendre le canon. Après ces six jours de

musique intense, ce brusque silence est terrible. Que veut-il dire? Armistice? Avance de nos pièces? Ou bien tout bonnement que le vent a tourné?

J'écris des lettres, reprends le *Mémorial*. Il ne pleut plus. Je me nettoie. La nouvelle se répand tout à coup que nous partons demain pour la Meuse, et que nous allons reprendre les tranchées. Quel est le garde-manège qui a encore trouvé celle-là? En tout cas, ordre de rouler les manteaux ce soir. Charmant. La nuit promet d'être agréable. Si nous pouvions partir, au moins !

Vendredi 1er octobre. — Hier soir, à sept heures, je me couche, et m'endors en grelottant. A onze heures, un camarade me réveille ; c'est mon tour de garde d'écurie. Comme il n'y a pas d'écurie, et que les chevaux couchent dehors, par petits groupes de quatre ou cinq, sous un arbre, il faut aller de cheval en cheval, avec une lanterne, s'assurer qu'ils sont bien attachés, qu'ils ne tapent pas, qu'il n'y a pas de prise de longe, etc., puis courir par tout le gourbi, à la recherche, comme Diogène, de l'homme qui vous remplacera. Ce que je fais, en pestant, fantôme singulier dans le noir opaque, grelottant sous ma toile de tente, mon falot à la main. Il fait un froid vif. A quatre heures, réveil.

« Déroulez les manteaux, et à cheval ! »

Bien la peine de nous avoir privés de nos manteaux, cette nuit! C'était sûr. On gèle. A cinq heures, nous filons. Adieu, ma *mason* ! Nous allons où? Les uns disent la Meuse, les autres parlent des tranchées. Pas en avant, bien sûr. Nous sommes assez tristes, vaguement déçus, nous avons le pressentiment que cette grande victoire claironnée n'est pas celle que l'on espérait, que l'on attendait. Ce n'est pas dans

cette direction que nous marcherions. Chacun se renfrogne. Il pleut, il bruine. Le froid pénètre. Néanmoins, j'espère et crois encore à un travail possible pour nous. D'ailleurs, d'être à cheval, de trotter, même sous la pluie, même engoncé sous le lourd manteau tout raidi d'eau, cela me réveille, m'anime, me réconforte et me rend joyeux. Je me trouve d'une humeur charmante ; la route n'est pas ennuyeuse. Celle que nous suivons mène, je crois, vers Bar-le-Duc. Nous inclinons un peu sur la droite, et mettant les pas dans les pas, nous voici de nouveau dans la région de Sermaize. La grande distraction est d'essayer de piquer avec nos lances des pommes tombées dans l'herbe, sur le bas côté des routes. Ce n'est pas extrêmement commode, car nous sommes au trot, et il nous faut profiter habilement de ce que le sous-officier a le dos tourné.

Nous dépassons vers Possesse une longue colonne de train, qui, comme nous, s'en va vers un sort nouveau. Voici Vroil et ses coteaux, d'où l'an passé, au début de septembre, l'artillerie allemande canonna Sermaize. Nous arrivons à Rancourt, grand village bête, mais intact, où, dès l'abord, nous apercevons des épiceries en grand nombre. C'est intéressant. J'échoue avec l'escouade dans une grange où nous ne serons pas trop mal. Derrière, il y a, donnant sur les champs, un jardin rempli de dahlias multicolores et de charmants rosiers fleuris. Une treille pend au mur, où s'ambre d'excellent raisin. Il ne nous reste qu'à manger. Nous avons quinze jours de retard à rattraper. On ne voit d'ailleurs par tout le village que dragons chargés de victuailles, des bouteilles à étiquettes — vin bouché, du nanan ! — sortant de leurs poches leur col poudreux et fermé à la cire ; des piles de boîtes de conserves dans les bras, l'air

heureux de la bonne chère qu'ils vont se payer.

Lejay me confie, en ouvrant une boîte de homard, que l'offensive a réussi, sans donner toutefois ce qu'on en attendait. Était-ce donc de sauter jusqu'à Berlin d'un seul coup? La victoire se chiffre par 120 canons et 23 000 prisonniers. La fameuse percée annoncée a été faite, mais pas maintenue. Les troupes qui étaient entrées en coin dans la seconde ligne ennemie n'ont pu agrandir le trou de 2 kilomètres en largeur qu'elles avaient fait et n'ont pas eu la latitude de se déployer. Nous aurions eu là des pertes assez fortes. Pour l'instant, on reste sur ce qui est acquis. Il faudra recommencer l'opération sur la deuxième ligne. Va-t-on le faire tout de suite, ou bien, la mauvaise saison arrivant, se contenter d'user l'adversaire peu à peu, en attendant le printemps? Mystère. La seule chose dont on soit sûr, c'est qu'on s'ennuie.

Lundi 4 octobre. — Ennui mortel. Rien de neuf. Je ne sais rien. Nous sommes ici pour trois jours comme pour trois mois ; et ici, c'est désespérément l'arrière. Nous reprenons la monotone vie de cantonnement. Celle du bivouac, qui est plus dure et même pénible, a du moins cet avantage qu'à tout moment du jour ou de la nuit, on croit, on espère que l'occasion de donner est arrivée. Plus rien de tel, maintenant. Nous avons défait nos paquetages. On fait des promenades de chevaux en selle nue, et, dans les champs, du combat à pied. Décourageant.

Pour nous consoler, on nous mène jusqu'à Revigny voir un fort lot de canons pris à l'ennemi ces derniers jours. Ce sont de grosses pièces grises, pataudes, courtes en gueule et ramassées, avec un mécanisme compliqué, et l'aigle éployé sur le tonnerre, où se lit

la devise : *Ultima regis ratio.* Si ce pouvait en effet être la dernière ! La plupart de ces pièces sont criblées d'éclats ; quelques-unes ont sauté ; on voit encore, inscrites à la craie, en allemand, sur le pare-éclats, des indications d'objectifs et de hausses : Perthes à 30 ; Hurlus à 50... Batterie française à... etc. C'est assez émouvant, ces outils sinistres, qui ont tué. Cela fait penser aux pièces à conviction étalées sur une table, à la cour d'assises.

Jeudi 7 octobre. — Comme je revenais de l'abreuvoir, le capitaine m'a arrêté pour m'annoncer qu'il comptait faire de moi, assez prochainement, un brigadier. Le démon de l'ambition m'a mordu au cœur. Me voilà heureux. Mais ce n'est pas pour tout de suite, et là encore il faudra attendre. Justement, pour employer nos loisirs, on vient de nous doter d'un nouvel outil : la pelle-pioche portative, avec laquelle, tout l'après-midi, nous nous exerçons à creuser des abris individuels, dans les champs voisins, en supposant que nous opérons sous le feu. Nous partons au pas gymnastique, en ligne de tirailleurs, baïonnette au canon, l'outil portatif au ceinturon. Nous faisons vingt mètres. « Halte ! Couchez-vous ! » On se jette à terre, on s'aplatit, et allongé sur le côté, sans que rien dépasse, on creuse tant bien que mal un petit trou en forme de tranchée, dont on rejette la terre en avant, de façon à former un parapet. Puis quand le trou est fait : « Préparez-vous pour un bond de dix mètres.... En avant ! » On court de nouveau. Et de nouveau : « Halte ! Couchez-vous ! » Et l'on recommence à creuser. Et ainsi de suite. Intéressant. C'est beau, la guerre.

III

EN ALSACE

LA CARRIÈRE

Vendredi 8 octobre. — Nouvelle étrange et imprévue : nous partons ce soir, par le « dur », comme ils disent, pour exprimer chemin de fer. Nous embarquons à Revigny. Pour où? Personne ne le sait, naturellement. Les paris sont de nouveau ouverts. Il est question de la Somme, de l'Alsace et de la Macédoine, où cette semaine vient d'avoir lieu un débarquement de troupes franco-anglaises. Les diplomates viennent encore de remporter une belle veste : la Bulgarie, à qui nous faisions risette, est entrée en jeu contre nous, et le roi de Grèce nous tourne manifestement le dos. Néanmoins j'ai une vague idée que nous retournons en Lorraine, ou quelque part de ce côté, pour reprendre un joyeux secteur. Le voyage ne sera sans doute pas long : nous n'emportons qu'un jour de vivres.

Samedi 9. — Réveil à Langres. Bon : nous sommes sur la ligne de Belfort, c'est donc l'Alsace qui nous guette. Le wagon retentit de chants et de facéties.

Je m'installe sur le bord de la porte, les jambes dans le vide, qui est la meilleure façon de voyager pour regarder le paysage, du moins dans les wagons à bestiaux. Déjà l'automne dore et jaunit les bois. Le pays est beau, varié, riche, fort différent de cette pouilleuse et triste Champagne. Nous arrêtons assez longtemps à Lure, et, à notre grand étonnement, l'ordre nous vient de débarquer. Ce qui se fait sans accident; puis à cheval, nous traversons Lure, charmante petite ville à maisons Empire. Quinze kilomètres de trot. Il fait nuit déjà quand nous arrivons à Ronchamps. C'est un village important, bien éclairé et de belle apparence. Le premier demi-régiment y cantonnera ; nous autres, il nous faut aller plus loin encore, dans un hameau charbonneux et sale, nommé Ebouley, où nous finissons par nous établir.

Lundi 11 octobre. — Nouvelle étape de vingt-cinq kilomètres. Etueffont. Halte. Est-ce que nous repartons ce soir? On ne sait pas. On ne sait rien, jamais. Les officiers ont l'air de mauvaise humeur. La moitié de l'escadron bivouaquera, l'autre moitié s'installera dans quelques maisons. C'est l'occupation de la journée.

Mardi 12. — Nous achevions à peine de nous installer que l'on s'avise que nous sommes très mal. Il faut refaire les paquetages, et déménager. Ceci nous conduit dans la partie du village qui touche à la plaine, à Etueffont-bas. L'escouade s'installe dans la dernière maison du pays, assez isolée, et appuyée à une colline à pic. Devant nous s'étend un étang couronné de roseaux, tout autour duquel le terrain s'élève, en larges circonvolutions rougeâtres, dans

un assez beau dessin. Puis, des prairies, des arbres. On se croirait au bout du monde. Nous voilà contents. D'autant que le cantonnement est bon : les chevaux y seront à l'aise, dans une écurie large et propre. L'eau est à portée. Des chasseurs qui nous ont précédés ici ont laissé des râteliers pour les armes, des dispositifs pour les selles, en très bon état. Et pour le propriétaire, c'est une vieille bonne femme qui met à la disposition de l'escouade sa table, son fourneau, ses casseroles et une chambre, où nous installons tout de suite un bat-flanc, avec de la paille : lit parfait que nous essayons, sans plus tarder. Il paraît que nous sommes ici pour une longue période. La 10e division, que nous relevons, prenait les tranchées devant Burnhaupt-le-Bas, en territoire annexé. Évidemment, nous les prendrons à notre tour. Pour l'instant, nous nous contentons de faire du maniement d'armes, sur la route charmante qui tourne et retourne, dans la direction de Belfort, autour du fort de Roppe.... Le peloton dispersé sur un kilomètre de long, de chaque côté du chemin, et chacun, à volonté, de vingt mètres en vingt mètres, exécutant des moulinets de sabre et de lance, avec une belle ardeur, comme si c'était vrai.

17 octobre. — Ça y est. Voilà la vie de tranchées qui recommence. L'ordre est d'hier : le régiment devant aller prendre les avant-postes devant Burnhaupt, à raison de cinquante hommes par escadron. Ce n'est pas mon tour de marcher, mais j'ai demandé à accompagner la colonne et à ramener les chevaux pour voir le pays. Réveil à minuit. A une heure et demie, nous partons au pas, dans la nuit noire. La route m'a paru très longue, il faisait un froid horrible. Les étoiles brillaient innombrables au ciel clair.

On ne voyait rien. Nous traversions des bois touffus, des villages indécis dans l'ombre. Les pieds gelaient sur l'étrier glacé. Il était trois heures quand nous passâmes la vieille frontière. Nous n'en avons rien pu voir, naturellement, mais l'officier, qui connaissait la route, nous a prévenus. A quatre heures et demie, la colonne fit halte à l'entrée du village de Sentheim ; le détachement de tranchées mit pied à terre et s'enfonça dans la nuit. Le reste de la colonne a fait demi-tour, un homme tenant deux chevaux en main. Les étoiles ont commencé à faiblir, comme si elles renonçaient, dans le ciel devenu plus pâle ; et, peu à peu, le jour se levant, derrière nous, nous sommes sortis de la nuit. Alors il y a eu un moment véritablement féerique, lorsque le soleil, apparaissant presque tout d'un coup, orbe rouge, est venu jeter ses nappes de velours sur les prés blancs de givre, les arbres brillants de rosée, les montagnes rousses, dorées, empourprées, couleur de flamme et de bruyère.... Je n'ai rien vu de plus beau que ces montagnes onduleuses couvertes de bouleaux et de chênes rougis par l'automne, sous cet air velouté d'octobre, sous cet air frais et embaumé, les cimes d'abord rosissantes, tandis que de grandes traînées de brumes s'enlevaient doucement des bas-fonds.... Nous étions en Alsace, — en Alsace reconquise et deux fois française. Nous avons passé devant un pylône de pierre abattu dans l'herbe, au bord de la route : c'était l'ancienne frontière. Puis, un peu plus loin, les poteaux blancs et noirs abattus, eux aussi ; c'est un plaisir, cela. Cela compte. Une émotion très vive nous remplissait, tous. Puis ce fut la traversée au pas d'un village charmant, avec ses maisons basses, peintes de couleurs claires, avec leurs larges volets, leurs doubles fenêtres et ces grands toits de tuile des-

cendant très bas, surplombant en auvent les quatre façades. Sur les devantures, de vieilles enseignes en allemand se balançaient, cocasses. Depuis un an, on les a presque toutes doublées d'inscriptions françaises. Sur une grande muraille, on voit, en énormes lettres gothiques, ces mots :

AUGUST MEYER.
RESTAURATION.

Le bonhomme a trouvé que ce n'était pas assez français. Il a fait ajouter un *e* final à *August* ; mais, faute de place, le petit *e* s'intercale, en caractère romain, timide et touchant, entre les grands jambages gothiques. C'est gentil vraiment. Mais en voilà assez pour faire fusiller Auguste Meyer, si les Allemands revenaient par ici, jamais. Au coin des routes, les indications vicinales sont remplacées. On a retrouvé sous les plaques allemandes les inscriptions françaises d'il y a quarante-cinq ans. C'était ici le département du Haut-Rhin. Ce l'est de nouveau. C'est encore agréable, cela. Cette promenade délicieuse nous a enchantés. C'est aussi que le ...e est un régiment patriote.

21 octobre. — Me voici aux tranchées. La relève a eu lieu dans la nuit ; il faut éviter les mouvements de troupes sur les routes en plein jour, même à l'arrière. Le détachement de tranchées comporte cinquante hommes par escadron, deux sous-officiers, un lieutenant, soit deux cents hommes par régiment, commandés par un des quatre capitaines commandant, à tour de rôle ; le P. C. du point d'appui est alternativement occupé par un commandant ou un lieutenant-colonel de la brigade. On met pied à terre à Guewenheim ; il reste à parcourir deux

ou trois kilomètres à pied, sous le lourd équipement. Voilà le dur métier qui recommence. Avant d'arriver aux tranchées, il faut traverser un grand bois de haute futaie, magnifiquement jaune, qui interpose entre le ciel et nous un dôme d'or sous lequel court une lumière de théâtre. Les tranchées sont un peu en avant de la lisière de ce bois. Nous prenons aujourd'hui les positions de la Carrière. C'est, entre deux cornes, une sorte de cuvette envahie par l'eau, d'où l'on extrayait autrefois je ne sais trop quoi, sable ou tourbe. Comme on ne peut creuser, dans ce sol trop meuble, on a pour tranchée un double bastion de gabions et de clayonnages dont le côté qui fait face à l'ennemi se trouve arriver juste au niveau de la plaine, la façade opposée dominant la carrière en déblai. On a profité de cette disposition assez avantageuse pour adosser aux gabions des abris larges et commodes, recouverts de madriers et de sacs de terre, mais le tout ne saurait résister au plus léger bombardement. Néanmoins nous n'y sommes pas mal, à première vue. Mais éreintés par cette nuit de marche et la longue opération de la relève, dès que les postes sont occupés par les guetteurs, les hommes se jettent par terre et dorment. L'escadron prend les tranchées par vingt-quatre heures, deux pelotons par deux pelotons. C'est-à-dire que deux pelotons sont aux tranchées ; et deux, cinq cents mètres en arrière, dans le bois, où il y a des baraquements pour les troupes de soutien. Nous dormions, quand le commandant du ...e dragon, (avec qui nous faisons brigade), qui commande le secteur, arrive et tonne :

« Qu'est-ce que c'est que tout ce monde qui dort ? Faites-moi travailler tout cela ! Je ne veux voir personne inoccupé, etc. »

On donne la soupe. Et ensuite, lentement, déjà

atigués, nous nous mettons à construire de grands cadres de bois, où nous tendons et entre-croisons du fil de fer barbelé. On ira porter ces cadres, cette nuit, en avant du second réseau ; et l'on en constituera ainsi un troisième. Comme le terrain qui s'étend devant la position est parfaitement plat, et que les gens d'en face tirent et mitraillent tant qu'ils peuvent dès qu'ils entendent taper sur un piquet — on n'a trouvé que ce moyen-là d'augmenter nos défenses. J'essaie de me rendre compte où nous sommes ; on n'est pas tranquille, dans un secteur inconnu, tant que l'on n'a pas déterminé exactement sa position. J'inspecte les lieux, de la tranchée, par l'ouverture d'un créneau. Devant nous, à une trentaine de mètres, ce vague embrouillamini de fils de fer, c'est le premier réseau. On ne voit pas le second. Plus loin s'étend la zone neutre, nue et grise, sans couleur, comme un terrain resté longtemps en friche, percé çà et là de trous d'obus jaunâtres. On aperçoit un arbre en boule, — un autre, un peu plus loin. Notre ligne s'incurve légèrement, sur la gauche. En face de nous, à quatre ou cinq cents mètres, il y a des vergers, une petite butte grise de terre remuée, les tranchées allemandes. Et deux ou trois toits rouges, émergeant au-dessus des arbres : c'est Burnhaupt-le-Bas, où est l'ennemi. Le clocher de l'église s'élève dans le ciel, à moitié démoli, à l'arrière-plan. Mulhouse est tout à fait au bout de l'horizon, devant nous, invisible. Altkirch, beaucoup plus bas, sur notre droite. A gauche, à dix ou quinze kilomètres, des montagnes barrent la vue et ferment l'horizon. Ce sont les Vosges. Et cette masse énorme, qui domine les autres, et commande évidemment la plaine d'Alsace, à l'entrée de laquelle nous sommes : c'est l'Hartmannwillerkopf, où des combats acharnés se poursuivent.

Qu'est-ce qu'il y a dans les tranchées en face de nous? On ne sait pas au juste. Peu de monde sans doute. Mais le Boche, pour nous donner le change, ne cesse de faire aller le moulin à café. Il a mis des mitrailleuses partout, et toute la journée elles tirent. Il doit y en avoir jusque dans les arbres, et vraisemblablement dans le clocher, car, pour peu qu'un homme s'écarte de la tranchée, vers le milieu de la carrière, il est aussitôt mitraillé, ce qui donne à penser qu'il est vu par un observateur placé assez haut. C'est ainsi qu'un homme du 2e peloton a reçu quelque chose dans le mollet, tout à l'heure. On l'a emmené, mi-rigolant, mi-pleurnichant. Pour faire fantaisie, Desvignes installe son manteau et son calot sur un bâton, qu'il dresse d'une hauteur de buste au-dessus du parapet. Ils sont aussitôt criblés de balles. Ceci est bon à savoir. Inutile de se montrer pour rien. La journée passe. Nous avons fabriqué, le plus lentement du monde, comme il sied à des militaires, un nombre suffisant de cadres barbelés ; nous avons même épuisé la quantité de fil de fer qui nous était dévolue à cet effet. En voilà marre, comme ils disent. Je m'en vais, avec l'autorisation du logis, jusqu'à l'autre bout de la position, reconnaître les lieux. La ligne de tranchée, toujours en deux rangées de gabions, avec du caillebotis par terre, des créneaux carrés entre des sacs de sable, des abris pour les guetteurs et des pare-éclats de fascines, court, surplombant le fond de la carrière, d'un côté, rasant la plaine du côté boche, longe la voie du chemin de fer en avant du bois et continue ainsi, après maint zigzag, de secteur en secteur jusqu'à la mer du Nord. Je m'arrête en chemin à quelque chose qui fut une gare ; je regarde par-dessus des débris divers. La plaine nue, le *bled*. Rien ne bouge. C'est triste, vide;

sans intérêt. Néanmoins : *dzz... dzz...* Bon, je sais ce que c'est. C'est les gens d'en face qui m'ont assez vu, et me le font savoir. Me revoilà dans la tranchée. La leçon de ce coup de Mauser, c'est qu'en Alsace, comme ailleurs, et ici comme là, nous ne voyons rien, et que le Boche nous voit. J'ai rendu visite dans son trou bien aménagé à un fort joli petit canon de 37 dont nous avons la garde. La nuit vient. Il faut, avant la soupe, prendre et assurer le service particulier de la nuit. Tout le monde sur le pont, en quelque sorte. Chaque créneau doit être occupé. Chaque peloton fournit en outre une série de vedettes qui vont prendre la garde en avant des lignes, « le ventre au réseau », dit la note de service. Je prends la première garde, de cinq à sept. Mais comme il fait encore un peu jour, cette faction se monte au créneau, dans l'abri de droite. Il y a un trou, dans la ligne, à cet endroit. Les tranchées ne reprennent qu'un peu plus loin. L'œil scrute infatigablement cette région sensible. Mais l'ombre descend, complète, tout d'un coup, et on ne voit plus à dix pas. La soupe à sept heures. De huit à dix, faction encore : à cinquante mètres de la tranchée, et près du réseau, cette fois, dans la zone nue. Une sorte de fosse, pratiquée dans le sol. C'est là. Je m'assieds sur ma toile de tente, le mousquet au poing. La première heure est longue, ensuite cela va plus vite. A travers la nuit, l'heure m'arrive, de quart en quart ; c'est l'église de Guewenheim, qui sonne. Celle de Burnhaupt, au loin, lui répond, faible. Entre ces deux clochers fidèles à reprendre ensemble la chanson de l'heure, dans la nuit terne et triste, face à face, depuis des mois, cette nuit comme tant d'autres, le fusil au poing, des hommes ne dorment pas, mais veillent, se surveillent, guettent, et songent à tuer.

Une ombre près de moi. Bien qu'elle vienne du côté où il n'y a rien à craindre, je ne puis m'empêcher de tressaillir : elle est venue si doucement que je ne l'ai pas entendue. C'est l'homme qui me relève. A voix basse :

« Quoi de neuf?

— Rien.

— La consigne ?

— Rester dans ce trou, et ne pas dormir. A gauche, à cent mètres, il y a une autre vedette ; à droite, un petit poste qui peut envoyer jusqu'ici un homme de liaison. Ne pas tirer, sauf à coup sûr. S'il y a quelque chose, tu te replies et donne l'alarme.

— Ça va.

— Bonsoir. »

Je regagne la tranchée. J'ai devant moi deux heures pour me reposer. Mais où? La tranchée est occupée, l'abri aussi. Je m'allonge par terre, dehors, contre l'abri. Dieu que c'est dur, la terre, et froid ! Je me replie sur moi-même, faisant effort pour dormir. Qu'est-ce qui me chatouille les jambes, bon Dieu de bon Dieu? Est-ce qu'on ne va pas me f..... la paix, non? Je m'assois : ce sont des rats que je mets en fuite. Des rats énormes, plus gros que des chats. Ils dansent, crient, font une sarabande infernale, se battent. Hui !.... Hui !..Je me recouche, et j'attrape une gaule : gare au premier ! Une vague forme étendue dans l'ombre, à côté de moi, à mi-voix, raconte :

« Tu parles d'une bande de pirates.... Y en a un qu'est venu m'enlever mon calot, pendant que je dormais ; il a foutu le camp avec, le fumier ! »

Je me recouche, tout du long, par terre. Ces gabions, ces fascines posées de guingois, cet homme emmitouflé qui se promène, en battant de la semelle

sur le sol gelé, sous la lumière crue de la lune, c'est tout à fait « siège de Paris ». Il n'y manquerait que Jules Claretie, en mobile, ceinture rouge et képi cassé, appuyé sur son chassepot. Je m'endors enfin, tard. Plusieurs quarts ont sonné à Guewenheim. Cette cloche à travers la nuit, c'est comme une large goutte de bronze qui tomberait, lente, lourde, longtemps vibrante, dans le silence....

« Henriot!

— Mmm.... Heu....

— Henriot, ta garde, quoi!»

C'est Miton, le brigadier. Quoi? déjà deux heures? Je me mets sur mes jambes, endormi encore. Ce qu'il fait froid!

« Allez! allez! grouille-toi, bon Dieu!

— Voilà... voilà... ça va bien... »

Je dors, il n'y a pas. Et il faut se réveiller, pourtant. Je me prends par le bras, me secoue. Un, deux, trois : allez, réveillons-nous! Tout à fait lucide. Lucide? Oui... « Sale métier! » Bon, me voilà conscient. Deux heures à tirer encore, dans le même trou que précédemment. Dialogue à voix basse avec mon prédécesseur, pressé de filer.

« Rien de neuf. Y a le capiston qui se balade par là. Attention. L'cabot est venu m'prévenir.

— Bon, merci. »

Je m'emmitoufle. Cache-nez, calot jusqu'aux yeux, toile de tente. Je dois avoir l'air d'un marchand de cacaouettes. Il fait un froid blanc, terrible. La lune maintenant, éclatante, au-dessus des bois, dans le ciel diaphane. Les nuages de neige, le sol étincelant de gelée. Un peu de vent sifflé par la plaine, grince aux fils de fer et vient me rentrer dans la figure, comme une lame de rasoir. J'en pleure, je crois bien. Impossible de tenir dans ce trou. J'en sors,

et, vingt pas à droite, vingt pas à gauche, je marche, de long en large, en suivant le réseau. Je suis tout à fait réveillé ; l'esprit trotte, travaille, plus agile, on dirait, dans ce silence.... Je dis silence, et pourtant, quelle vie extraordinaire est celle des champs, la nuit! Chats-huants, chouettes, rats, mulots, souris, c'est tout un peuple en folie qui grouille, piaille, crie, — se bat, court, remue... Quelque chose volète autour de moi, va se poser sur un piquet dans les fils de fer, s'envole de nouveau, se pose encore. Chouette ou hibou. Et de temps en temps cela pousse un long cri, sinistre, auquel d'autres, là-bas au loin, répondent. On nous a prévenus que les Boches, la nuit, pour se rallier, imitaient ce cri. Je regarde, de toutes mes forces, dans la zone brumeuse, qui n'est à personne... Une nouvelle forme, à cinq pas.

« Halte-là !... Qui vive?...

— Ronde d'officier. »

Je m'approche. C'est le capitaine d'H..., du 2e escadron qui fait sa ronde.

« Rien de nouveau?

— Rien à signaler, mon capitaine. »

Il s'éloigne.

J'ai été relevé. J'ai dormi deux heures. Je suis revenu deux heures encore monter ma faction. Cela fait pour ma part huit heures de garde sur douze. Le travail est mal réglé.

Vendredi 22. — Le réveil est sonné ici par les mitrailleuses boches. Tous les matins, au petit jour, elles lâchent une bande, à tout hasard, dans l'aube incertaine et sale. Une des habitudes du secteur.... Les sentinelles se planquent dans leurs trous ; tout le monde rentre dans les tranchées pour laisser passer la rafale. Quand le jour est tout à fait venu, nous

sommes relevés par les pelotons de soutien dont nous allons, pour vingt-quatre heures, prendre la place, dans le bois. Splendeur jaune, ce bois. C'est le décor du premier acte de *Pelléas*, — en vrai. De l'or, par terre, dans l'air, au-dessus de nous. On ne voit pas le ciel. La haute futaie s'élance, s'arrondit en dôme, et le jour, passant au travers, verse sur nous des coulées d'or rose, tandis que les feuilles déjà tournoient lentement, se détachent, glissent dans l'air uni et doux. Et puis des arbres, des arbres, des arbres, — hauts, droits, forts, puissants, s'élançant d'un jet, comme des colonnes. Et de la terre humide, jonchée de feuilles et d'humus, monte une odeur profonde et pénétrante....

Trois ou quatre grandes baraques à deux étages de bat-flancs, avec de la paille ; des cuisines. C'est le camp Mollens. Les chasseurs cyclistes, au repos, sont là. On ne les embête pas, eux. Ils font ce qu'ils veulent, rient, chantent, blaguent. A nous seuls incombe le soin de fabriquer gabions, clayonnages, caillebotis, d'assurer toutes les corvées : nettoyage du bois, transport de la soupe, du pinard, du thé, des grenades, des munitions à ceux des tranchées. Nous avons dormi un peu avant la soupe, puis, à midi, il a fallu « remettre ça » et construire douze gabions en fascine, avec des branches coupées de frais. Pour faire des gabions, on fiche en terre six piquets d'égale force, de façon à former un hexagone, autour duquel on tresse des branches entrelacées. Ce n'est pas très, très ennuyeux. Le colonel du ...e entend nous faire travailler tandis que ses hommes se reposent. Pas juste. « Dix-neuf heures de travail, a-t-il dit, et cinq de repos. » Il faut une corvée pour mener les gabions jusqu'aux lignes. Nous voilà vingt-quatre, deux hommes portant un gabion, une grosse branche posée

au travers et tenue d'un bout sur l'épaule. Nous nous croisons en route avec cinq ou six obus boches qui viennent éclater à quelque cinquante pas de nous. Grâce aux arbres, il n'y a pas de casse. Nous recevons seulement une grêle de débris de fer, de terre et de bois en charpie. Un assez gros éclat est venu tomber à mes pieds en chantant. J'ai voulu le ramasser, il était brûlant. Un autre éclat, plus petit, est entré dans mon calot.

A sept heures, le soir, nous retournons aux tranchées. Il y a eu du sang. Sept ou huit hommes ont été touchés par des éclats : deux grièvement. Il paraît que, pendant la nuit, tout le monde doit être aux lignes. Bon. Nous pensions dormir, comme les autres ont fait hier. Pas du tout. Il faut monter sur le parapet, avec des outils, et de onze heures à quatre heures du matin, faire du terrassement, recouvrir de terre les sacs de sable trop visibles, paraît-il, aller poser des cadres de fil de fer, et remplir de pierres et de gravats les gabions apportés vides par nous, dans la journée. Je suis épuisé. J'ai les mains écorchées par le maniement des fascines, les reins rompus par le terrassement. Néanmoins, je fais comme les autres, — à n'en plus pouvoir. De temps en temps, les Boches entendent quelque chose, et nous lâchent, dans le noir, au hasard, une volée de coups de fusil, et le moulin à café de tourner : taca-taca-taca-taca.... Aussitôt on fait *carapace*, on lâche pelle et pioche, on se jette par terre à plat ventre, avec force farces et plaisanteries. Les dragons aiment assez ces fusillades à propos de botte : pendant ce temps-là, ils se reposent. Et même, si cela dure, on quitte tout travail et les officiers finissent par nous faire rentrer dans la tranchée.

Samedi 23. — L'après-midi se passe dans le bois. Le soir, nous reprenons le service de garde. Les hommes de corvée nous apportent une soupe infâme, du singe à la fois brûlé et pas cuit, et, pour chaque homme, un quart de quart de pinard. Le reste a été renversé, dit-on. A moins que ce ne soit le cuistot qui se soit renversé dedans, ce qui s'est vu. Pepette, heureusement, providence de l'escadron, arrive de Guewenheim avec trois musettes remplies de choses diverses : tabac, journaux, seaux de confiture, boîtes d'allumettes et de sardines. Cette fois-ci, avec trois autres dragons, je suis petit poste. C'est-à-dire que nous occupons, à l'endroit où il n'y a pas de tranchées, à l'extrême droite du secteur, un boyau long de dix pieds, où il s'agit de ne pas fermer l'œil. Cela n'est d'ailleurs pas très difficile : le froid empêche de s'assoupir. Terrible, ce froid. Pieds et mains glacés. On croit à tout instant que lorsqu'on ôtera ses gants, les doigts morts casseront et viendront avec. La nuit ainsi passée a été atroce : j'ai vraiment souffert. A minuit, on nous a porté dans un seau de toile une lavasse tiède, dénommée thé, qui, tout sans sucre qu'il était, nous a été bien réconfortant. J'ai consolé l'autre partie de la nuit avec un pot de mélasse, don de Pepette, à qui je rendrai grâce toute ma vie. A cinq heures, assez vive canonnade sur notre droite. Attention. Cela se calme, tout d'un coup, comme c'est venu. Les Boches nous laissent à peu près en paix, heureusement. Sauf qu'ils continuent à faire aller les mitrailleuses pour bien nous montrer qu'ils en ont. Elles ne font de mal à personne, tant qu'on reste dans la tranchée et qu'on ne se montre pas. Ce qu'il y a lieu de redouter, ce serait d'être surpris par une patrouille de bombardiers. On entend des éclatements de grenades, à l'autre

bout du secteur, où les lignes sont plus rapprochées.

Dur, tout de même, les tranchées. On ne se repose pas, on travaille sans cesse. Si l'on est de garde, c'est le froid, la solitude, l'ennui des heures si lentes à passer. La grande privation est celle du sommeil, car pour manger, on mange, et si ce n'est pas bon, bon, bon, quand on a faim, on mangerait de la terre. Or, quand on dort, sur le sol, entre deux factions, on est réveillé, au bout d'un quart d'heure, par le froid. Alors on se lève, on marche, de long en large, et l'on pense... l'on pense... Ah ! Dieu !...

Dimanche 24. — L'après-midi, dans le bois. Embêtement personnel, arrivé par lettre. Je distille à plaisir ce nouvel ennui, ajouté à d'autres souffrances. Rien à faire là contre. Bon entraînement pour le stoïcisme. Tout philosophe que je suis, néanmoins, je rage... Si seulement on pouvait tirer des coups de fusil ! — Nous reprenons les tranchées ce soir. Ce système de navette est absurde. Pourquoi n'y pas rester une bonne fois, quand on y est? Voilà ce que c'est qu'un nouveau secteur. Il faut l'apprendre, faire école sur le dos du bonhomme. Je suis de très mauvaise humeur. Par bonheur, cette fois, on dort, dans les abris.

Lundi 25. — A six heures du matin, relève. Il a plu. Le sol dérape sous les pas. Il faut faire très vite une route très longue. Le temps est mou, on étouffe. Pourquoi, quand on marche, les mains gonflent-elles? — Enfin, les chevaux. Il repleut. Vingt kilomètres au grand trot, sans souffler. Nous arrivons trois heures plus tard à Etueffont, fourbus, maigres à faire peur, n'en voulant plus, tout à fait « half and

half »[1]. Deux seaux d'eau dans les jambes de *Désiré*, et vivement la paille, qu'on se couche.

BRIGADIER

Mardi 26. — Quatre mois que je suis ici, jour pour jour. Je sortais de ma bicoque, rasséréné par douze heures d'un sommeil épais, quand je rencontre de F... la figure en biais, éclairée d'un jaune sourire. « Quelle vacherie va-t-il encore me sortir, celui-là? » pensais-je.

« Eh bien, brigadier, me dit-il en me tendant un doigt, vous passez au 2e escadron, à ce qu'il paraît ? »

Hein? Quoi? Pas de blague... non? c'est sérieux? F... ne plaisante pas. La décision est sortie hier soir. Je suis nommé. Cabot ! Quelle joie ! Mais je savais bien que F... me gâcherait mon plaisir ; il n'insiste que sur ce fait: je passe au 2e escadron. C'est ce qu'on appelle un manque de chance et un coup dur. Le 2e a fort mauvaise réputation dans le régiment. Le capitaine en est très sévère, — et le pis, c'est que je n'y ai pas un camarade et n'y connais personne. Je cours au bureau.

« Ça vaut une caisse de canettes », tonne le chef, l'œil satisfait. Tout le monde sait la nouvelle qui m'intéresse. Je suis le dernier à l'apprendre. Je passe deux heures à coudre de mes mains le double galon de laine sur mon calot, ma veste, mon manteau ; j'en aurais mis jusque sur mon linge. Je crois que j'ai eu plus de mal à les coudre qu'à les gagner. Il s'agit maintenant d'arroser cela.

1. Half and Half, les dragons prononcent *naf-naf*. Je pense qu'il y a lieu d'écrire comme je fais ; cette orthographe donne son véritable sens à cette locution. Elle signifie qu'on n'en peut plus — que ça ne va pas mieux que cela : comme ci, comme ça. A l'usage on force l'expression. *Half and Half*, éreinté, claqué,

« Oui, dit Bioret, faut mouiller tes ficelles... car tu sais... ça casse. »

Puis aller « présenter mes galons », style militaire, au capitaine, au lieutenant, aux autres officiers, au commandant, au colonel, — serrer des mains, remercier, boire un grand nombre de verres, et finalement ramasser toutes mes affaires et faire mon sac. Car depuis que la décision a paru, j'ai cessé de compter au 4e escadron, j'appartiens au 2e et, après avoir encore serré des mains, donné une tape à *Désiré Pandour*, je prends la route et rejoins incontinent mon nouveau poste. Non sans quelque serrement de cœur. Car j'aimais bien mon escadron, mon peloton, mon escouade. On vit ainsi avec des gens auxquels le hasard vous a réunis, on passe des semaines, des mois, avec eux, à la peine, au danger ; on a en commun des souvenirs, un vocabulaire, toutes sortes de plaisanteries faciles, que d'autres ne comprendront pas. C'est une espèce de famille qu'on s'est fait, une famille de parents pauvres, avec lesquels on se dispute assez souvent, on est bien ou mal ; finalement, quand il s'agit de les quitter, on s'aperçoit qu'on les aimait bien, et l'association une fois dissoute, on se trouve tout seul, sur le bord d'une route, un énorme sac sur le dos, suant et soufflant, sous ses galons neufs, s'en allant le cœur un peu gros vers d'autres amitiés, d'autres soucis, d'autres peines, d'autres visages.

Chemin faisant, j'ai rencontré Gouraud, le sous-officier. Il s'est mis à rire.

« Vous voilà brigadier depuis cinq minutes, me dit-il, et c'est la première fois que je vous vois porter quelque chose ». C'est plus drôle que juste, ce qu'il dit. Mais cela m'ouvre des horizons. Il conclut, philosophiquement :

« J'ai passé par là. A présent vous n'avez pas fini d'en..... »

Mardi 26, soir. — J'écris dans la paille, avant de m'endormir. Depuis vingt-quatre heures, je n'ai pas soufflé. Me voici installé au 2e escadron, 3e peloton, 2e escouade. J'ai vu le capitaine, de réputation sévère, qui, l'œil sévère, m'a sévèrement exprimé, pour toute bienvenue, qu'il espérait avoir à se louer de mes services. J'ai vu les autres officiers ; et le mien, le sous-lieutenant D..., homme jeune et froid. Il m'a présenté à la 2e escouade, *mon* escouade. J'y hérite la charge d'un brigadier renvoyé au dépôt pour son indolence et sa saleté, qui n'obtenait rien de ses hommes.

« Une bonne escouade, me dit le lieutenant. D'assez braves types, mais à tenir en main. Il faudra de la poigne. Les chevaux sont très mal soignés, j'entends que vous ayez des chevaux en parfait état. A vous revoir. »

J'ai été voir les chevaux. Il y en a sept. Ils sont dégoûtants. Le doigt passé sur le dos, à rebrousse-poil, y laisse une trace grise de poussière grasse. L'escouade compte cinq hommes : Bouteiller, Payeur jeune et Payeur aîné, Barthe, aide-maréchal, et Carpentier, dit Jésus, ou Jasus, trompette. Je le connais, celui-là, ou plutôt je le reconnais : un type. Je l'ai vu déjà plusieurs fois dans les cabarets, le soir, après l'appel, chantant des chansons de Dranem, debout sur une table, un verre à la main, l'œil allumé, les cheveux ramenés en frange sur le haut du front, plissant et étirant jusqu'aux oreilles une large bouche et jouissant d'être populaire, ou bien, sur les places, les jours de musique, vermillon, et soufflant à se rompre les veines, dans la plus grosse trompette du régiment,

Il joue les basses. Comptent aussi dans l'escouade les deux chevaux de l'officier et ses deux tampons, Gouabault et Flajolet, avec leurs montures. Mais de ces hommes et de leurs chevaux, je n'aurai pas à m'occuper : ils ne dépendent que du lieutenant, et vivent dans leur écurie, à part.

J'ai fait aussi connaissance avec mon nouveau cheval. C'est un nommé *Palatras*, américain, laid à voir, la tête trop grosse, des oreilles d'âne, un poil d'ours et le rein trop long, comme tous ces chevaux transatlantiques. Une bête solide, néanmoins ; c'est l'essentiel.

Mercredi 27. — J'ai attendu neuf mois ces fameux galons ; ils m'ont fait plaisir cinq minutes, voilà vingt-quatre heures que je les ai, et j'en ai déjà débourré comme un voleur. Un sale métier, décidément, que celui de brigadier. Gouraud avait raison. On n'est exempt de rien, pas même de pansage ; même vie que les hommes, avec la responsabilité en plus, voilà tout. Et pas une seconde de répit. Il y a tout à faire dans l'escouade, et par soi-même. J'ai fait mettre des bat-flancs dans l'écurie, où les chevaux étaient pêle-mêle ; couru aux corvées, assisté aux distributions, regardé manger les chevaux, pour savoir s'ils mangent bien, lequel est « à pousser » en foin ou en avoine, pris contact avec mes « bonhommes », inscrit sur mon carnet d'escouade, noms, fonctions, matricules des hommes, des chevaux, des armes. C'est une comptabilité minutieuse et compliquée. Il faut tout prévoir. Je vois que ces garçons livrés à eux-mêmes n'ont qu'une idée et qu'un programme : ne rien faire sans ordre. J'ai fait connaissance avec mes deux sous-off' : le gros Billié et le maigre Flon, celui-ci sous-verge. C'est au brigadier qu'ils en ont, se reposant

sur lui pour chaque escouade, de tout le détail, exécution des ordres transmis, préparation des revues, tours de corvées à fournir. Pas une minute vacante, entre les hommes et le sous-officier. Je couche dans la paille, avec mes gens, mange à la gamelle, ne les quitte pas d'une virgule. Ce sont de bons bougres, mais chacun doit être pris tel quel, avec son caractère, ses habitudes, ses manies. Vivant avec eux, le brigadier devient forcément leur camarade, leur égal, et s'il n'y tient pas la main, on le tutoie le deuxième jour, et le troisième on l'envoie coucher. D'autre part, impossible de le prendre, avec eux, de haut. Il faut être à la fois bon type et se faire obéir. On n'obtient rien avec la crainte. J'essaie de leur faire comprendre que n'étant pas là, les uns et les autres, pour notre plaisir, c'est à chacun de faire ce qu'il doit, pour que, tout marchant pour le mieux, on obtienne le maximum de rendement avec le minimum d'effort. Ils paraissent sensibles au raisonnement, qui fait appel à leur bon cœur, et chacun ne demande pas mieux que de marcher, pourvu que le voisin en fasse autant. Ils sont très à cheval sur leur droit, assez étonnés quand on leur parle de leur devoir non pas comme d'une corvée supplémentaire, mais comme d'une obligation morale. On obtient tout d'eux avec un peu d'habileté, plus qu'avec des cris, en faisant jouer en eux le double levier de la justice et de l'amour-propre. Etre juste, c'est à quoi tout homme qui a à commander à des hommes, doit de pouvoir se faire obéir et peut-être aimer. Mais ne demandons pas l'impossible. Etre juste, en somme, cela consiste à établir un tour de corvées régulier. Or, il se trouve que presque toujours et partout, dans l'armée, ce sont toujours les mêmes qui tirent au flanc et toujours les mêmes qui reviennent de garde ou

d'écurie ou de distribution. A réformer. Il faut passer sur beaucoup de choses, mais si l'on ferme les yeux, ne jamais se laisser prendre pour dupe. On se heurte d'ailleurs, je le vois tout de suite, à une indifférence absolue, en tout. Tout est ennuyeux, pour le militaire. Ayant une chose à faire, il la fait sans goût, sachant très bien que, celle-là finie, on lui donnera une nouvelle tâche. « Hé là-bas, l'homme, qu'est-ce que vous foutez à ne rien foutre? Bon, tenez... allez, etc. etc. » Et puis, hors du combat, à la caserne ou en campagne, au repos, le soldat est « né fatigué ».

Jeudi 28. — L'horaire de la journée. Comme nous sommes « au repos », on ne se lève qu'à six heures. Soins particuliers des hommes, jus ; on sort les chevaux. On les attache, dehors, aux arbres, à des anneaux cloués dans les murs, à des piquets plantés à cet effet hier, par Bouteiller, Payeur et moi, dans la cour. De sept à huit, bouchonnage. Barthe, aide-maréchal, est à la forge, tous les jours, jusqu'à la soupe du soir. C'est un homme de moins dans l'escouade, il échappe par sa fonction à toute corvée, un autre nettoie son cheval. Payeur aîné est sapeur en pied ; cet emploi le met à tout instant à la disposition du capitaine-major du cantonnement, qui l'utilise à divers travaux et l'enlève par suite à l'escouade trois jours sur cinq. Carpentier, dit Jésus, trompette, va à la répétition des trompettes à pied ou à cheval tous les après-midi. Cela dure en principe une heure. Mais comme c'est un garçon pas pressé, chaque fois qu'il y a « répétition des trompettes », je ne le revois pas de la journée. Et si, sévères, moi, ou le logis, ou l'officier, voulons savoir à quoi il a passé son temps, Jésus de répondre, avec l'air de l'innocence consternée :

« Mais j'étais à la répétition des trompettes! »

Rien à dire. Et tournant le dos, Jésus invente une grimace qui fait rire tout le monde : imitant la carpe bâillant à fleur d'eau, la femme qu'on chatouille, ou bien encore quelque autre chose, obscène mais réjouissant. Tout ceci pour dire que nous nous trouvons trois ou quatre, jamais plus, pour faire le pansage de sept chevaux, nettoyer l'écurie, enlever le fumier, etc. A huit heures, on selle. A cheval, en armes : maniement d'armes sur route. Au rassemblement, sur un rang, chaque homme à la tête de sa monture, au « garde à vous », l'officier ou le sous-officier passe la revue du peloton, examine hommes, chevaux, armes, habillement, harnachement. Il faut que tout reluise. Si une bride est sale, un étrier rouillé, une carabine trop enduite de graisse, un vêtement malpropre, un cheval insuffisamment pansé, l'officier ou le sous-officier appelle le brigadier de l'escouade à laquelle appartient le cheval, ou l'homme, et :

« Dégoûtant, ce cheval, ou cet étrier, ou ce cavalier. Etes responsable de votre escouade, n'est-ce pas? Prochaine fois, serez puni. »

Coup d'œil sévère et silencieux du brigadier responsable au délinquant. Le travail a lieu. A neuf heures et demie, retour, pied à terre.

« Repos!... Aux écuries ! Et vous me ferez un bon pansage ! » ajoute invariablement le logis.

« Chevaux dégoûtants », croit devoir affirmer à son tour le sous-verge, pour dire quelque chose.

Neuf heures et demie à onze, pansage, puis l'abreuvoir. Le logis, sur la route, examine les bêtes que l'on mène boire, et, donnant son avis sur l'état de propreté de chacune, s'adresse au brigadier, si cet état n'est pas parfait. Et sans douceur, encore.

Onze heures, onze heures et demie, midi : soupe. Cela dépend du cuisinier. S'il est entre deux vins, ce qui arrive, on a beau gueuler, il dit qu'il s'en fout, et si l'on n'est pas satisfait de la réponse, il enlève son tablier graisseux et jure qu'il va de ce pas demander au lieutenant de le relever de la « cuistance ». Cela n'est pas pris au sérieux. Le cuistot, chez nous, a été mis à la cuisine parce qu'il était le plus sale garçon du monde, comme il est de règle, d'abord ; ensuite parce qu'il ne sait pas monter à cheval ; troisièmement parce qu'il a des varices. Toutes infirmités qui le rendent inapte au service du peloton, par suite le désignent tout naturellement au seul emploi sédentaire, qui est celui de cuisinier. Que si quelqu'un se plaint que sa cuisine est infecte, les patates crues, la barbaque brûlée, que le vin disparaît sans qu'on sache comment, qu'il n'y a jamais de sucre, et plus rarement encore de gniole, dans le jus, et insinue qu'il serait beaucoup mieux de renvoyer ledit cuisinier au dépôt : « Non, répond le commandant ; ce serait trop simple. Chacun n'aurait qu'à avoir des varices, tomber de cheval, brûler la viande et renverser le pinard pour se faire envoyer à l'arrière... »

Ça fait qu'« on la saute », disent les dragons ; et manger, au 3e peloton, grâce à ce maître-queux infâme, manger devient une corvée, l'abomination de la désolation. Heureusement qu'il y a des bistros à Etueffont ; et si on y trouve quelques boîtes de sardines, des harengs saurs et du fromage, on y trouve aussi du pinard, ce qui finit par consoler les pauvres bougres.

Ce matin, il a fallu dépêcher la soupe et écourter le séjour chez Mme Guillaume, aubergiste. Nous avons tantôt revue de linge. Elle était annoncée hier ;

on a déjà commencé à préparer la chose ce matin, entre le pansage et la soupe. Comme il ne pleut pas, la revue sera passée dehors. Nous avons établi une sorte d'éventaire, avec une échelle couchée sur deux tonneaux vides ; tendu nos couvertures bout à bout sur cette échelle ; et disposé, l'une à côté de l'autre, nos « charges » de chemises, caleçons, chaussettes, ceintures de flanelle, etc., prévues par le règlement. Il a fallu m'assurer que le linge avait été lavé, qu'il n'y manquait ni bouton, ni lacet ; que les déchirures étaient raccommodées ; faire un état en double des pièces à changer, et en outre, comme c'est le capitaine lui-même qui passera dans les escouades, balayer partout, « rouler » le bord de la litière, disposer avec goût les selles, les paquetages, fabriquer un râtelier d'armes, et vingt fois de suite passer et repasser dans l'écurie, dans la remise où sont nos harnachements,' m'assurer *de visu* que rien ne cloche, qu'aucune musette ne traîne sous les pieds des chevaux, que les bat-flancs sont bien accrochés, les longes nouées ni trop long, ni trop court ; faire cirer mes hommes, recoudre un bouton, cacher sous son calot les cheveux trop longs de Jésus, et envoyer Barthe se faire raser. Et j'attendais, à peu près tranquille, l'arrivée du capitaine, quand de loin je le vis qui faisait lever successivement le pied de chaque homme dans le peloton voisin. Bon Dieu, j'avais oublié ça : savoir s'il y a le nombre de clous réglementaires aux souliers ! Un examen rapide m'en assure. Le lieutenant arrive là-dessus. Il a regardé tout, s'est déclaré satisfait. Le capitaine a paru au bout du chemin. Garde à vous ! Le capitaine est arrivé, de son pas rapide, bref, brusque, décidé, sourcil froncé, verbe court, monosyllabique. Il est très dur, très froid, très service. Il ne plaisante

jamais. Il parle peu. Quand il le fait, c'est vite, et clair, sans vous regarder, la tête baissée, cependant que, comme un cheval de sang, il gratte la terre du bout du pied ; et tout à coup, il jette la tête en arrière, brusquement, et vous fixe jusqu'au fond de l'âme, avec ses yeux gris, froids à faire mal. C'est un chef, un homme énergique. Il a passé la revue, sans rien dire, inspecté l'écurie, d'un regard, fait faire demi-tour aux hommes, a salué et est parti, sans un mot. Cela équivaut à un compliment. J'ai payé à l'escouade un demi-seau de pinard, et dans la soirée, pour fêter ce beau jour, Jésus a chanté. Cependant la journée n'était pas finie après la revue. Nous avons arrangé l'écurie, qui n'allait pas. Les bat-flancs insuffisants ont été remplacés par d'autres : de gros rondins que Payeur a découverts dans une resserre et qui, fixés d'un bout au mur, se balancent de l'autre, à l'extrémité d'un fil de fer entouré d'un paillon, de façon que les chevaux ne se blessent pas, s'ils viennent à s'embarrer. Maintenant chaque cheval a sa stalle à lui ; et sans les supprimer absolument, les morsures, les coups de botte et les embarrages, terreurs des gardes d'écurie et des brigadiers, sont à peu près neutralisés. Il y a eu de nouveau pansage de trois à cinq ; et j'oublie la distribution, à laquelle chaque escouade délègue un représentant, sous la coupe du brigadier de jour, et la visite des chevaux par le vétérinaire ; et mainte corvée, à laquelle il fallut fournir un ou deux hommes. A cinq heures, appel : tout le monde très propre, ciré, brossé. Puis la soupe. Et si la journée est finie, à six heures, où j'écris, je puis m'estimer satisfait. A sept heures, dans ce cas, toute l'escouade dormira, dans la grange bien calfeutrée. Et en voilà assez pour ce jourd'hui. Demain ce sera la même chose, et ainsi de suite.

Lundi 1er novembre. — Grand branle-bas. Revue de la brigade à Massevaux, par le général commandant la place de Belfort. Le pis est que nous prenons les tranchées ce soir. Les « bonhommes » grognent en passant au kahol les boucles de cuivre du harnachement et les poignées de sabre. Au réveil, le temps était doux. Nous montons à cheval, il commence à pleuvoir. Charmante sonnerie du : *Il pleut, il pleut, bergère, — Déroulez vos manteaux !...*

Nous faisons ainsi vingt kilomètres sous une pluie battante qui perce tout. L'eau me ruisselait sous la tunique et le pantalon jusque dans mes bottes. Un vent glacé, soufflant des montagnes. Voilà l'hiver. La revue devait être passée dans une assez large prairie, au fond d'un vallon qui serait charmant, c'est certain, sous le soleil. Une rivière débordée y court entre des saules bas. Nous allons prendre position, dans le terrain mou ; les chevaux enfonçaient jusqu'aux paturons en faisant floc-floc. On nous aligne, sur deux rangs, lance haute. Deux heures, nous sommes restés dans cette position, arrondissant le dos sous l'averse, pénétrés, glacés jusqu'aux os, sur nos chevaux transis qui baissent l'encolure et portent bas la tête, l'eau ne cessant de ruisseler, le froid de pincer. Les hautes montagnes disparaissaient, à deux cents mètres de nous, sous la brume issue de la pluie. La brigade légère (chasseurs à cheval) vint se masser près de nous, puis, en face, en carrés profonds et sombres, un bataillon de chasseurs à pied, coiffés du béret ; je crois bien que nous étions tous furieux de cette parade inutile, assommante pour tout le monde, autant, c'est sûr, pour le général que pour nous. Il arrive enfin, à l'heure dite. Aussitôt, les cuivres résonnent. Sous la pluie, adoucis par elle, les échos répondent. La masse sombre des chasseurs

s'ébranle ; une conversion à droite, et dans un ordre parfait, alignés à ne paraître qu'un seul homme par rang quand ils passent devant nous, les chasseurs défilent entre leurs guidons jaunes à cor d'argent, au son de *la Sidi-Brahim*, indéfiniment répétée. Les officiers, à pied, devant les compagnies, saluant d'un large mouvement d'épée ; l'allure rapide et décidée des hommes, le drapeau tombant à pli triangulaire, rabattu par le vent et l'eau, — cette musique incessante, énergique, crâne et jetée aux échos de la petite ville alsacienne assise au milieu des vieilles montagnes, — la magie opère. Nous oublions froid, pluie, fatigue, quelque chose de supérieur est en nous, indéfinissable, mais pas vague, quelque chose de martial et de joyeux, en dépit du ciel noir : une espèce de violence d'amour pour toutes ces choses qui parlent au cœur le plus fruste une langue éternelle : gloire, beauté, grandeur militaire, amour du pays, acclamé par les habitants du lieu, venus voir défiler les troupes françaises. Quelque chose comme un couplet héroïque, dans une tragédie : un passage trop connu, mais beau tout de même de sa vieille beauté qui ne bouge pas, et émouvant, oui, émouvant aux larmes.... Nous subissions tous cette impression à ce moment. Puis, l'infanterie écartée, nous avons fait demi-tour, été nous placer au petit trot à l'extrémité du val ; des ordres ont couru, des sabres se sont levés, un frémissement a gagné la troupe, et nous sommes partis au galop, lourds d'eau accumulée dans nos étoffes spongieuses, faisant gicler l'herbe marécageuse sous les pas des chevaux, ivres, heureux, nous retenant pour ne pas crier...

Le retour a eu lieu, entre deux ondées, par la petite ville de Massevaux, charmante et vieillotte avec ses maisons peintes, ses toits étagés, ses vieilles

enseignes ouvragées ballottant aux vents, le drapeau français flottant au balcon de la mairie, cependant que de gentilles petites Alsaciennes nous regardent passer, avec des sourires et de jolis yeux. Nous sommes à Etueffont à cinq heures. Il faut laver et bouchonner les chevaux avant la soupe.

« Et séchez bien les paturons, à cause des crevasses ! »

On avale la soupe, on court préparer le départ de la relève des tranchées, qui a lieu ce soir. Je suis désigné pour en être, bien que ce ne soit pas mon tour. Mais comme je suis le plus jeune en grade des brigadiers de l'escadron, n'est-ce pas? rien à dire. Mes hommes me surveillent du coin de l'œil. Je souris, et j'ai l'air charmé.

Contre-ordre. La relève n'aura lieu que demain matin. Il faut bien laisser reposer les chevaux. Nous profitons de cette sollicitude.

AU LANGELITTENHAGEN

Mardi 2 novembre. — Jolie Toussaint! A six heures, à cheval. Trois heures de route. Nos vêtements sont encore trempés de la pluie d'hier. Naturellement, la relève, en plein jour, est vue par les Boches. Une de leurs «saucisses »se balance, en arrière de leurs lignes, surveillant la route que nous suivons. Pied à terre, juste sur une crête. Nous venions à peine de quitter les chevaux et défilions dans le village de Soppe que : *boum... vzzz...* — tout le monde se jette sur les bas-côtés de la route. J'avoue à ma honte que j'ai baissé la tête, en me disant : « Celui-là, c'est pour nous ! » Et : *piouff* ! un 77 fusant éclate, juste au-dessus de nos têtes.

« En ordre ! En ordre ! Pas gymnastique... »

Nous voilà filant bon train, en avant. Quatre percutants soulèvent la terre derrière nous, trop longs, dans les prés gras qui bordent la route. On rit. On pense : « Les chevaux, qu'est-ce qu'ils vont prendre ! » Deux autres rafales ; nous sommes loin, nous nous engageons dans un chemin creux. Nous voilà saufs. Le marmitage continue, toujours trop long. Alors on se sent tranquille, et les lazzis, mêlés de jurons énergiques, éclatent.

Cinq kilomètres à travers bois, par des chemins détrempés. Nous ne prenons pas la même position que la dernière fois. La route inconnue paraît mortellement longue. Nous sommes en sueur sous nos vêtements détrempés. Il pleut. Une lueur terne éclaire le bois dont les branches encore un peu feuillues arrêtent le jour déjà faible et triste. C'est glacial, cette boue amalgamée de feuilles. Il faut monter, descendre, suivre des sentiers gluants, où l'on fait deux pas en arrière pour trois en avant. Nous arrivons épuisés aux lignes. C'est à la position du Langelittenhagen, — les hommes prononcent Langueniguenag, — que nous voici. Au bord du bois, mêlée aux arbres, une ligne de tranchée en fascines, incapable de résister au moindre 77 ; deux blockhaus en rondins, avec meurtrières et accoudoirs pour tirer. Un peu en arrière, deux abris datant d'octobre 1914, en mauvais état, mais où l'on est au moins à l'abri de la pluie. Et, — joie divine ! — il y a un poêle.

Mercredi 3. — A deux heures et demie, mon tour de garde. J'ai réveillé mon monde : six hommes, qui ronflent, épars, dans la tranchée. Le diable pour trouver ces gaillards-là. Ils dorment, en tas, dans le noir ; il faut les secouer au collet pour les tirer de leur lourd sommeil de bêtes harassées et qui, au demeu-

rant, n'ont pas plus envie que cela de changer de place. Les voilà enfin. Vingt minutes, cette simple opération. Je les compte, les nomme. Avant de quitter la tranchée, je leur explique la consigne. Deux par deux, ils occupent trois postes à 100, 150 mètres l'un de l'autre, en vedette, entre les deux réseaux, le ventre au second. Une des vedettes doit marcher, de long en large, le long du barbelé, de façon à assurer la liaison constante entre les postes. Ne pas tirer. S'il y a patrouille ennemie, envoyer un homme en arrière, prévenir. Se replier s'il y a attaque, boucher la chicane derrière soi, et rentrer dans la tranchée. Ceci dit, m'étant assuré qu'ils ont compris, je fais charger les carabines, mettre baïonnette au canon, et en file par un, dans le noir, nous contournons l'abri, trouvons le boyau, sortons de la tranchée, et nous voici en plein découvert. Il fait une ombre épaisse ; je marche le premier pour montrer le chemin, que je connais pour avoir été, hier soir, reconnaître les emplacements des vedettes. Mes hommes me suivent, chacun se tenant par un pan du manteau. Nous faisons comme cela 50 à 100 mètres, jusqu'à ce que je me heurte dans un fil de fer, qui chante, l'imbécile ! C'est le réseau. Voici la chicane : un étroit passage, en zigzag, où l'on s'accroche, où les fourreaux de baïonnette ferraillent avec un bruit du diable. Attention, nom de Zeus ! Nous voilà sortis du réseau. Cinquante mètres encore, avant de nous trouver devant le second. Un trou, au pied des fils. J'y laisse deux hommes. J'en envoie deux autres à gauche, en suivant la ligne : ils trouveront leur poste, un autre trou, à deux cents pas de là. Je mène les deux derniers au troisième trou, sur la droite. De là, j'ai à aller reconnaître plus loin le premier poste de guetteurs de la position voisine avec laquelle il faut

nous mettre en liaison. Là, je n'y ai pas encore été. Je marche, devant moi, longtemps, suivant le réseau. Il me semble que je marche depuis une heure. Je pense me perdre. Des bruits, des chuchotements. Qu'est-ce que c'est? Je m'arrête, écoute. Le vent me siffle aux oreilles, je tourne la tête pour mieux ouïr. Rien. Le vent dans les fils de fer, un rat qui se promène, un oiseau de nuit qui vole, rasant terre. C'est odieux, cette promenade à l'aventure, sans savoir au juste où l'on va. On m'a dit que le poste est sous un arbre, au fossé d'une route. Pas de fossé, pas d'arbre. Le réseau a l'air de s'écarter, de tourner dans la direction des Boches. Notre ligne s'incurve. Je marche encore. Une forme vague. Je m'arrête. J'entends un déclic de fusil qu'on arme. Je siffle doucement. Une voix basse étouffe un: « Qui vive ! » vague. « ...e, liaison ! » Bon, voilà le petit poste en question, et la vedette, sous sa toile de tente.

« Quoi de nouveau?

— Rien.

— Bon. Bonsoir.

— ... soir. »

Je fais demi-tour et reviens vers notre secteur, retrouve mes hommes, tapis dans leurs trous, immobiles, arrondissant la nuque sous la couverture. J'entends sonner l'heure, très loin, à Guewenheim. Je vais d'un poste à l'autre, m'assurant que les hommes ne dorment pas, veillent. L'obscurité reste profonde. Le silence, épais. Seul le vent joue, en rafale, gémissant et pleurant, comme une âme humaine. Au loin, parfois, un coup de canon, sourd. Parfois aussi, une mitrailleuse se met à tourner et jette dans la nuit un bruissement de balles, claquantes et sifflantes.... Quand c'est dans notre direction, et cela s'entend à l'oreille, je me flanque par terre et attends que cela cesse.

Impossible de penser à quoi que ce soit d'autre qu'à mes vedettes, à l'exécution exacte du rôle dont je suis chargé. Je me sens responsable, lourdement, dans ma petite sphère. Nous assurons, mes six hommes et moi, la garde de 500 mètres de front, la sécurité de l'escadron qui dort dans la tranchée. Il faut tendre l'attention comme un arc, être à son affaire, oublier le reste.

Quatre heures ont sonné. Je vais chercher dans l'abri la seconde équipe de mes factionnaires. Même recherche de nègres dans un tunnel. Je les trouve enfin, redis la consigne et reviens relever les autres, qui s'en vont dormir. Moi, je reste encore à me promener, d'un poste à l'autre. Une fusée monte, dans le ciel, au-dessus des Boches. Je me couche, pour n'être pas vu. Autour de moi, je vois la danse fantastique des piquets du réseau dont l'ombre court au ras du sol, sous la lueur qui se déplace. La nuit s'achève. Une petite bande grisâtre apparaît au bord du ciel, à l'Est. Voici le moment délicat, où les patrouilles se font plus hardies, sachant que c'est l'heure où d'habitude a lieu la relève des petits postes. Une mitrailleuse se met à cracher. Plat ventre. Taca-taca-taca.... Je ne veux pas m'en aller trop vite. Attendons encore. Le ciel s'éclaire peu à peu. La brume est épaisse. Nous avons le temps.

Un sifflement doux, derrière moi. C'est le logis.

« Rentrez vos hommes. »

Je vais chercher les vedettes les plus éloignées. Nous revenons sans bruit, vite, courbés en deux, prenons la chicane. Je la bouche moi-même, en y renversant les X de bois embobinés de fil de fer. Il fait jour quand j'arrive aux abris. La plaine se dessine, uniforme et nue ; et maintenant les mitrailleuses l'arrosent, au jugé....

Une cigarette. Je décharge ma carabine et mets mon calot. La corvée apporte le jus : un demi-seau par peloton. Je le distribue, pour que chacun en ait exactement sa part. Il est chaud, cela fait du bien. A sept heures, nous voici relevés par le 4e escadron. J'aperçois mes anciens camarades, Perrin et Lejay, brigadiers aussi. Nous ne traînons pas : les consignes passées, en route vers l'abri de repos, à l'intérieur du bois clairsemé, encore un peu jaune.... Déséquipés d'un coup d'épaule, les hommes se casent, dans une vaste baraque. Je me fais un lit avec une paille sordide, mais n'ai pas le loisir de m'y étendre. Il faut désigner des hommes pour aller en corvée : corvée de pommes de terre, à éplucher; — corvée de bois pour la cuisine ; — corvée de cantonnement — quoi, même dans les bois? Oui, et nécessaire : les abords des baraquements puent à faire vomir les débris de viande, les restes de soupe, jetés de-ci, de-là, par les saligauds qui ont passé depuis des mois et jettent au hasard, là où ils se trouvent, leurs pourritures et leurs rognures, dont ils n'ont que faire. — Puis il y a lieu de réparer la route, qui s'effondre par endroits, dans ses fossés. Les brigadiers sont bons pour s'occuper de ces détails. Voilà encore une jolie journée de repos. Je dors un peu après la soupe. Mes pieds me font mal. D'abord, il y a ceci que mes semelles fichent le camp ; ensuite, la boue entre par le bâillement d'un talon décollé ; et puis, à force d'être toujours dessus, dès que l'on s'assied, le pied enfle....

Jeudi 4. — On « remet ça » aux avant-postes. Comme nous y arrivons, barouf énorme. Ce sont des avions qui se fusillent dans les nuages. Le canon s'en mêle, les mitrailleuses. En deux minutes, la pétarade devient générale ; je n'en ai jamais entendu autant.

Les éclats, d'ailleurs, commencent à nous tomber tout autour, cassant de menues branches dans leur chute. J'écrivais, dehors, sur un banc de rondins, une balle m'a sifflé aux oreilles sa chanson meurtrière et est venue entrer dans un arbre, à côté de moi. Les hommes, indifférents au charivari, qui n'est pas pour eux, jouent aux quilles, autour des abris. Il faut les faire rentrer de force, quand la ferraille jetée aux avions, qui volent assez bas, retombe. D'ailleurs, pour donner le change, une mitrailleuse boche, braquée vers notre abri, se met à tirer, et nous envoie une rafale. *Pjiu, pjiu, pjiu...* les balles sifflent, claquent, à bonne hauteur... on le voit aux branches qui tombent. Une débandade. Une volée de moineaux. Les hommes se bousculent, en riant, adressent des injures aux gens d'en face. La joie est à son comble et les facéties se font plus légères, quand le brigadier de la 3e, Viéville, s'amène tout déculotté, tenant son pantalon à deux mains, essoufflé et riant. Il était aux feuillées, quand les balles ont commencé à siffler autour de lui. Il n'a eu que le temps de se jeter à terre, sans choisir l'endroit, et.... Cette mésaventure enchante l'escadron.

Comme j'allais, dans la journée, relever un de mes « bonhommes », en passant devant un créneau, où veillait le cavalier Sautriot, je le vois se jeter brusquement en arrière, devenir très pâle, lever en l'air une main pleine de sang et dire, d'une voix d'ailleurs parfaitement calme :

« Je crois que j'ai l'oreille traversée. »

L'oreille, et la main. Il saigne. Ça n'a pas l'air grave. On le remplace, on l'envoie au poste de secours et je fais prévenir l'officier. Voilà Sautriot évacué. Il a eu de la chance. La journée s'écoule, sans autre incident. Ayant pris hier le dernier quart

de nuit, je prends le premier ce soir. C'est une heure de plus, de cinq à neuf : mais nous aurons pour nous reposer le reste de la nuit. Service de vedettes, lent et minutieux. Ce que je voudrais, c'est qu'une patrouille boche s'amenât dans nos fils de fer. Bien que nous ayons l'ordre de ne pas tirer, sauf à coup sûr, je lâcherais bien mon coup avec plaisir. Malgré ces dispositions belliqueuses, l'héroïsme, ce soir, n'a consisté qu'à empêcher mes dragons de s'endormir, et à avoir froid aux pieds. Nul incident. Quelques fusées. De la fusillade, loin. Le reste de la nuit, dans le blockhaus. J'étais couché tout harnaché, sur deux rondins. On est mieux à la salle de police. Cela ne m'a pas empêché de faire un rêve délicieux : Il n'y avait pas la guerre, j'étais civil et mangeais des truffes !

Samedi 6 novembre. — Relevés. Pluie et boue. On glisse dans la glaise liquide mêlée de feuilles, où le pied enfonce. Dès qu'on retrouve les chevaux, à quatre ou cinq kilomètres des tranchées, après une longue et pénible marche, faite à jeun, — il semble qu'on saute en selle avec plus de légèreté qu'au manège. Et une fois à cheval, on oublie tout, guerre, fatigue, froid glacial, nuits sans sommeil — et l'esprit vogue, leste, heureux, détendu, dans un de ces rares moments de liberté spirituelle que vous laisse la vie militaire. J'ai noté souvent que nos misères n'ont qu'un temps. Une fois l'effort fait, la tâche achevée, la détente qui suit permet d'oublier ce qui précède, on ne persiste pas dans l'impression pénible du moment. C'est fort heureux. Pareillement, aux heures de danger : patrouille, bombardement, craintes d'attaques. Dès qu'on est sorti de la zone ou de la minute dangereuse, on n'y pense plus. C'est

une grande chance que l'esprit humain soit aussi futile. Si l'on avait toujours présents à la pensée la réalité de la guerre, l'horreur et l'effroi, on ne pourrait pas y tenir. Notre légèreté nous sauve.

11 novembre. — J'ai été de jour, avant-hier ou hier, je ne sais plus. Je crois que je n'ai jamais été plus engueulé de ma vie. Tout le monde en veut, à ce pauvre « jour ». Surtout les « bonhommes », le soir, à huit heures, quand on passe dans les débits de vin pour avertir que « faudrait voir à ne pas dépasser l'heure, hein, là dedans ! » Jésus est revenu des tranchées, avec une barbe de six jours et le bout des pieds qui sortait de ses godillots souriants. Je lui ai donné une lettre, qui l'attendait. Il en a pris connaissance, puis, par politesse, me l'a tendue :

« C'est ma belle-sœur de R... » (R... est un pays où nous sommes restés vingt-quatre heures. C'est assez pour que Jésus y ait fait poule, comme il dit.)

Il lit à haute voix le dernier paragraphe, afin que nul n'en ignore : « Sur votre réponse, ne me tutoyez pas, et ne me dites pas trop de bêtises. *Il* pourrait voir.... »

Sur quoi Jésus se tape la cuisse, imite avec ses lèvres la lippe d'un nègre gâteux, et, devant le succès obtenu, il part de rire. Le rire de Jésus est inénarrable. Il vous regarde, humble, l'air battu, doutant si on l'approuvera, la bouche fendue aux oreilles — et soudain, il éclate, de son rire inouï, sur quatre notes : Hé ! hé ! ha ! ha ! — en crescendo, de telle sorte qu'on croit qu'il va rendre l'âme et se faire mal. Puis il s'arrête pile. Et ce nouvel effet est irrésistible. Jésus est charmant. Le succès l'excite. Désireux d'occuper le monde avec ses talents, tandis qu'il astique sa trompette et feint de nous ignorer, il

entonne la chanson du beau grenadier — qui revenait de Flandre — qu'était si mal vêtu — qu'on lui voyait son... ventre.... C'est une belle chanson, où Jésus excelle. Le style en est vieillot, l'air martial. — « La deuxième escouade manque de sérieux », dit le gros logis, en intervenant et nous voyant rire autour de Jésus qui joint la parole au geste, la trompette aidant. Mais le logis lui-même se prend à rire, et écoute jusqu'au bout la chanson obscène.

Samedi 13. — Je me réveille, avec la sensation d'une lumière éclatante dans le ciel et qui jette dans ma chambre blanchie une lueur blafarde. Je cours à la fenêtre, où le givre étoile les vitres : à perte de vue tout est blanc. Il a neigé très fort, toute la nuit. Puis il a gelé et la neige a durci, formant une croûte épaisse et glissante sur le sol caché. Bon, il va falloir cramponner les chevaux, maintenant. C'est vingt minutes de travail supplémentaire, avant toute sortie à cheval pour travail de peloton ou simple promenade. Saisir sa monture, pied par pied l'un après l'autre, et, à chaque fer, visser, dans les trous ménagés exprès, quatre crampons de fer, à tête carrée, qui, mordant la glace, empêchent homme et bête de choir et de se rompre les membres sur le sol dur. Ce surcroît de travail nous met tous de mauvaise humeur. Cependant, l'air vif, le soleil rosissant la neige et dorant la cime des montagnes, d'un blanc éclatant entre les masses de sapins noirs, ce froid sec fouettent le sang et nous réveillent. Jésus achève de nous rendre le cœur content. Hier soir, il était un peu ivre et a chanté, comme il lui arrive dans ces occasions : il a chanté, tout seul, de lui-même, sans qu'on l'en prie, comme à son habitude. Il a un répertoire malpropre et varié, à quoi il ajoute par un air

de mélancolie touchante. Sur quoi, les sous-officiers l'ont fait chercher ; il est allé à leur popote, où il a bu encore, et complètement « noir » cette fois, on ne sait ce qu'il est devenu jusqu'à ce matin, où on l'a trouvé couché dans l'écurie, à même le fumier, près du cheval *Civet*, qui est son cheval. Il lui est arrivé quelques aventures. Le bruit se répand qu'il a fallu l'aller chercher, vers deux heures, chez le garde champêtre, où il faisait d'infinis efforts pour se hisser dans le lit de la belle-mère de ce dernier, vieille bonne dame de soixante-dix ans. Il selle pour l'instant le cheval *Civet*, en chantant *Au clair de la lune*, sur l'air de la valse de *la Veuve Joyeuse*. Bouteiller se plaint, en cramponnant, de cette guerre si longue, et demande quand elle finira.

« Tais ta gueule, jette Jésus, lyrique.... Tais ta gueule, on aura la paix ! »

Ce garçon comique a des connaissances et m'a fait part de ses goûts en matière de style. Il estime Barrès et goûte Courteline; mais surtout ce qui excite son admiration, c'est, dans *le Journal*, les articles de M. Charles Humbert, qu'il classe tout de suite après Jeanne d'Arc et Paul Déroulède, en fait de patriotisme.

« Celui-là, dit-il d'un air entendu, on peut dire qu'il écrit bien ! »

Ensuite de quoi, glissant à des confidences, il m'a demandé des bretelles neuves, et une marraine.

Dimanche 14. — Repos dominical? Non. A six heures, dans le noir, je me lève, pour aller tirer mes bonhommes d'un sommeil épais. A sept, jus, pansage. A neuf, théorie sur les gaz asphyxiants, distribution de nouveaux masques protecteurs. Cela nous mène jusqu'à la soupe. Le temps s'est radouci; hélas ! il

neige, et la boue recommence. Midi : rassemblement, à pied, en armes. Trois heures de manœuvre au pas, dans la boue hideuse, sous la rafale blanche — pivotant, à droite, à gauche, présentant armes, portant armes ; — cela pour nous préparer à une revue qui doit avoir lieu demain. Prise d'armes pour la remise à notre général de la cravate de commandeur. A trois heures, retour. Il faut sécher les vêtements, se nettoyer, essuyer et astiquer les armes. Puis courir au vaguemestre, l'homme que j'aime le mieux de la division, pour je ne sais quelles signatures. Les hommes rouspètent contre ce travail de parade, supplémentaire et superflu. Je voudrais pouvoir faire comme eux ; mais le pis, c'est qu'il me faut prêcher ces pauvres diables sur la nécessité de l'effort, sa beauté, etc. Eux, ils ne demandent que deux choses : — qu'on leur foute la paix — et qu'on les fasse combattre. C'est le contraire qui a lieu. L'oisiveté et les corvées du cantonnement, rien qui énerve plus les meilleurs soldats. Il faut sortir encore : aller faire l'abreuvoir, toucher l'orge, l'avoine et le foin. Demain, réveil à quatre heures.

15 novembre. — Quatre heures. Nuit obscure. Le sol dur scintille vaguement. Il a gelé de nouveau. On s'équipe, à tâtons ; la chandelle fumeuse éclaire sous elle. Comme nous étions prêts, coiffés du nouveau casque bleu, touché récemment, — adieu, vieux casque d'acier brillant à crinière noire ! — contre-ordre. La prise d'armes est remise à plus tard. Chacun de pester, le plus pénible étant fait : c'était de se lever si matin. On montera à cheval à huit heures. Il faut cramponner.

Charmante promenade. Froid sec, pas de vent, soleil clair, air léger, par le plus fin paysage d'hiver,

dépouillé et net, sur l'horizon blanc. Après-midi, classes à pied dans la montagne « pour nous donner du souffle », dit l'officier. Terriblement dur, cette montée à la baïonnette, dans trois pieds de neige, sèche et craquante comme un sorbet. Nous arrivons au faîte, épuisés et suants. La descente a été plus gaie, faite en courant, par vagues ; et quelles chutes ! Un autre peloton, au bas des pentes, dissimulé dans les broussailles, simulait l'ennemi et nous reçut à coups de boules de neige. Nous nous sommes battus comme des gosses. La corvée a fini en partie de plaisir. Il y a eu du vin chaud au cantonnement. La journée si longue en a paru courte. Cette occupation de tous les instants a du bon : elle détourne le cœur de lui-même, et nous fait tomber le soir, oublieux de tout, ivres de fatigue, dans le bon sommeil, mieux que toute morphine.

19 novembre. — Cette nuit, j'étais de relève. Ce n'est pas glorieux, mais c'est assommant. Levé à minuit, froid noir. Cramponné à seize, à la lueur d'une mauvaise lanterne. On part à une heure, au pas. Il gèle à pierre fendre. Impossible de trotter. Dès la sortie du long village, à peine sommes-nous dans la campagne, c'est un enchantement. Si je n'en avais pas encore les pieds insensibles du froid que j'y ai eu, malgré une épaisse matelassure de journaux placés sous mes vêtements, ce qui vaut les meilleures fourrures, je croirais avoir rêvé cette promenade à travers ce décor de neige et de gel, tant il m'apparut irréel. Lune glacée, resplendissant au milieu du ciel le plus pur, constellé de toutes ses étoiles, blanc partout — arbres, sol, montagnes — routes d'argent mat, où les pas des chevaux martelaient leur sèche cadence, éveillant l'écho sans fin à travers l'air

sonore, bois, vallons, prairies, pentes insensibles des monts dévalant vers la plaine, tapissés par l'épaisse neige scintillante.... Les chevaux glissaient ; il y eut quelques chutes. Nous avons mis plus de trois heures pour couvrir dix-huit kilomètres ; il est vrai que de temps en temps nous mettions pied à terre et marchions, la bride du cheval au bras, pour nous désengourdir. Retour à neuf heures, ce matin.

Malgré les habituelles grogneries et la fatigue abêtissante, je suis content ; content de moi d'abord, j'ai ma conscience qui me fiche la paix, et c'est quelque chose. Je travaille beaucoup, je prends mon métier à cœur. Service, service ! Nul ne m'en sait gré, mais n'importe : mes hommes ne sont pas malheureux, et c'est eux qui le disent. Voilà toujours un résultat. Ensuite, ce qui soutient, c'est de sentir qu'on n'est pas inutile en somme et que le travail qu'on fait, pour médiocre qu'il soit, si on ne le faisait pas, le jugeant indigne, un autre y serait employé. Rien n'est indigne. Il faut être humble, et savoir obéir. Cela, je le sais, et, le sachant, je me sens écouté, moi-même, et obéi assez vite, par mes hommes. Je suis arrivé à leur démontrer qu'ils ont avantage à m'obéir vite. La formule « Faites donc ça tout de suite, puisqu'il faut le faire, ce sera fini après » réussit beaucoup mieux avec eux que la menace de foudres qu'ils savent bien qui ne viendront pas, car on ne peut pas foudroyer les gens du matin au soir, encore que l'adjudant s'y emploie fort bien. Mais il est haï. D'ailleurs, je bourre mes bonhommes de confiture et de pinard, ils me voient préoccupé d'être juste, et ils le reconnaissent. Le dernier mot de l'habileté militaire, c'est de ficher la paix aux hommes tant qu'on peut. Ce n'est malheureusement

pas l'opinion de tout le monde, et certains officiers, dans la cavalerie, ont un peu trop vite fait de nous répéter : « Ce n'est pas la guerre pour vous, vous êtes en manœuvres, il faut que tout marche comme au quartier. » Pauvres garçons! Ils me font pitié, privés de tout, sans cesse en mouvement, jamais en répit, sans savoir quand ça finira. Nos souffrances ne sont pas visibles. Ceux qui de loin nous écrivent qu'ils nous admirent et qu'ils nous aiment, qu'est-ce qu'ils diraient s'ils savaient exactement à quoi s'en tenir sur notre compte? Mais on ne sait pas. On ne voit de loin que les obus, la bataille, la souffrance physique étalée dans les hôpitaux. Tout cela, c'est la souffrance exceptionnelle. Celle de tous les jours, de toutes les minutes, de tous les instants, ne la connaissent que ceux qui l'ont subie, ayant fait la guerre. Et ce n'est pas la médiocre littérature de guerre qu'on sert en tranches dans les journaux et les livres, héroïsme à bon marché, fantasias brillantes, descriptions plaquées de l'existence du « poilu » (mot ignoble et que les soldats n'emploient entre eux que pour désigner un anonyme) qui peut aider à faire voir ce qu'est en réalité notre vie, notre humble vie de tous les jours, si pauvre au fond, si vide, si pesante.... Souvent, je rêve d'un journal de guerre, scrupuleusement tenu, au jour le jour, et disant tout ce qui passe dans un cœur et une tête d'homme, au front, montrant dans sa répétition exacte et monotone ce qu'est la vie de combattants partagés entre le cantonnement de repos, où ils ne se reposent pas, et les premières lignes, où ils ne se battent pas. Tout soldat qui lirait ces pages s'y reconnaîtrait en disant : « C'est ça ». Mais ce serait sans doute le comble de l'ennui, pour peu que ce livre fût fidèle.

21 novembre. — Une dame de Paris, qui aime les soldats, m'envoie pour mon escouade un beau ballot de vêtements chauds, des objets de toilette et de quoi fumer. Cela a donné lieu à un partage équitable. Jésus, pour sa part, a reçu des manchettes de laine tricotée, parfumées à l'iris, auxquelles il a trouvé bon goût, une brosse à dents, une main-éponge et des bretelles bleues. Sa joie a été innocente, et sur-le-champ il s'est mis à chanter, en mettant ses bretelles sans plus tarder, sur un air qu'il aime :

Des bretelles bleues ! tout's bleues ! tout's bleues !
Un peu plus bleues qu'l'azur des cieux...

Puis il m'a déclaré, tout fier, qu' « avec cet outil-là sur le dos, il ne causait plus à personne ». Néanmoins il a été se montrer à tout le monde, en manches de chemise ; et revenant à moi, confidentiel :

« Quand j'irai voir les pucenottes, all's m'trouveront beau !

— Les pucenottes, qu'est-ce que c'est? demandai-je.

— Eh bien, c'est comme qui dirait des jeunes gonzesses, donc ! »

Puis il a sorti sa vieille brosse à dents, où il n'y avait plus qu'une touffe de poils et me l'a montrée, piteusement :

« Elle n'en veut plus », dit-il.

Mais il resta longtemps perplexe, doutant si la neuve ne lui serait pas beaucoup plus utile pour graisser sa carabine. Quant à la main-éponge, il s'en servira pour mettre ses crampons à glace. La soirée s'est achevée gaiement. Pour me remercier, Jésus m'a montré une nouvelle lettre qu'il a reçue de R... et deux billets de vingt sous que sa bien-aimée

d'un jour y avait joints, en souvenir. Il n'était pas très sûr de ce qu'il allait faire. Il a écrit assez longuement, d'un air d'importance, puis glissa les deux billets dans l'enveloppe, qu'il cacheta.

« Je les y renvoie, dit-il, c'est plus digne... Et puis, qu'vous voulez qu'j'en foute? Des billets de Besançon, ça n'a pas cours sur le territoire de Belfort ! »

LES PETITS PAINS DE SENTHEIM ET LA PREMIÈRE PERMISSION

8 janvier 1916. — Nous voici à Sentheim, position de seconde ligne, en Alsace annexée, depuis cette nuit : nous, c'est plusieurs détachements des ...e, ...e et ...e dragons, un millier d'hommes cantonnés pour six jours un peu partout dans ce gentil village à maisons peintes, où l'habitant prudent nous examine du coin de l'œil, mais s'apprivoise en somme assez facilement. Les vieux sont restés très Français, de cœur. Il y a un peu plus de résistance de la part des jeunes générations qui ne parlent que leur patois. Mais ce village est un agréable séjour et je me souviendrai longtemps des petits pains de Sentheim, croquants et dorés, mangés tout fumants cette nuit, comme nous arrivions et que, stationnés devant une boulangerie, pendant une heure, avant d'aller prendre nos cantonnements, nous en raflâmes les fournées odorantes, au sortir du feu. Du pain frais, cela compte quand on en rencontre, après trois mois de boule. Telle fut ma première découverte à Sentheim ; et il n'en faut pas davantage pour trouver qu'un pays a du bon. Nous achevions à peine de nous installer dans les granges, par une pluie battante, qu'on me demande. C'est le capitaine G..., du 4e escadron, qui

commande notre détachement et me désigne pour assurer la liaison entre le poste de commandement et lui. Je déménage, et me voici pour l'instant dans l'excellente cuisine d'une auberge, où le P. C. a ses assises. Je n'ai qu'à y attendre les ordres et à me reposer, ce qui ne m'est pas arrivé depuis trois mois. Cela, en compagnie du cuisinier des officiers, les pieds sur le fourneau ronflant, où fument dans des casseroles d'intéressantes victuailles. Ce cuisinier est un fort brave homme : il me nourrit, et c'est le commandant qui, sans s'en douter, mange mes restes. Voilà un cuistot qui a le sentiment de la hiérarchie. Ayant ainsi débuté, je m'installe, et tire mon carnet. Il y a plus de cinq semaines que je n'y ai touché. La raison en est de multiples occupations, d'un débordement de soucis matériels et militaires, et d'une sorte d'abêtissement au jour le jour qui me fait tomber le soir sur ma paillasse, sans autre force, après douze à treize heures de dépense physique, que pour dormir. En outre, j'ai vécu trois semaines en portant la main droite en écharpe, pour un anthrax qui m'est venu à l'index, à la suite d'une écorchure que je me suis faite en décramponnant le pied malpropre de *Patatras*. Cela n'a pas été sans fièvre ; et six jours de suite, le major y a été de son bistouri, lequel coupe à peu près comme une scie, joint à cela que le major n'a pas le cœur beaucoup plus tendre que la main légère. J'ai été deux fois de relève et une fois de tranchées, la semaine qui a précédé Noël. Rien d'autre à mentionner d'ailleurs, de ce séjour à la gabionnade de la Carrière, qu'une neige épaisse, une boue atroce et de violentes canonnades sur l'Hartman. Pour nous, froid, onglée, patrouilles, garde aux fils de fer, fusillades dans le vide, mitrailleuses. Quelques obus de part et d'autre. Rien de pis. Noël et le 1er janvier

furent au cantonnement l'occasion d'agapes extravagantes. Le gouvernement nous a fait donner une orange et un cigare à chacun, nos familles et nos marraines ont ajouté le reste. Nous eûmes encore la fête du régiment où je donnai mes soins ; ensuite de quoi j'écopai de huit jours de consigne, pour avoir appelé monsieur un sous-officier, ce qui ne s'était encore jamais vu dans la cavalerie et divertit beaucoup les spectateurs. Le reste du temps passa en corvées, en exercices, en garde, en service de jour, en manœuvres, en pansage, en revues et autres occupations. La nouveauté est la théorie de cadres, sur laquelle notre capitaine nous pousse beaucoup. C'est d'ailleurs fort intéressant. Le capitaine est un homme dur et sévère, mais il entend fort bien son métier et veut des cadres bien dressés. Le fait est que nous ne savons rien. Deux fois la semaine, nous partons à cheval, du cantonnement, les officiers, les maréchaux des logis et les brigadiers, derrière notre chef. Nous gagnons une région quelconque aux environs, et là, carte en main, sur le terrain, nous exécutons le thème proposé, reconnaissance, abord de village, défense d'une route, service de poste ou autre exercice. Si la cavalerie marche jamais, ces leçons n'auront pas été inutiles. Néanmoins, je suis frappé de deux choses : le peu de goût que montrent à s'instruire tous les gradés en général, et, d'autre part, la difficulté que c'est pour presque tous de prendre énergiquement un parti et de l'exécuter, jusqu'au bout, bon ou mauvais. C'est pourtant ce que voudrait notre capitaine : nous faire voir vite, réfléchir vite, exécuter vite. La théorie de notre arme est intéressante. Elle veut qu'on frappe vite et fort. C'est cet esprit cavalier d'offensive rapide et inattendue qu'il faut développer chez les gradés et chez les hommes. Au point de vue

individuel, cette méthode et cet esprit ne peuvent faire que de bons soldats. Mais dans les conditions nouvelles de la guerre moderne, savoir si cette application des vieux principes est encore valable, ceci est une autre affaire.

Ces exercices se répètent deux fois la semaine. J'aime ces leçons en plein air, lancé au galop dans les champs couverts de neige ou les prés marécageux qui giclent sous les pieds des chevaux, derrière notre intrépide capitaine mince et penché sur sa bête de sang. Un beau cavalier, froid comme une épée, droit comme elle. Il nous terrifie tous un peu, surtout quand il cache ses yeux trop clairs, en fronçant le sourcil. Cependant je ne l'ai jamais vu punir, si beaucoup crier, ou plutôt parler raide et sec, de sa voix coupante. Nous avons eu aussi une séance pleine d'intérêt, et qui a eu le mérite singulier de frapper l'attention des hommes. Le lieutenant du 2e peloton, M. B..., homme froid, mais sympathique et intelligent, qui est allé faire un stage dans l'infanterie, en a rapporté d'excellentes leçons. On a jugé bon de nous en faire profiter un peu, et le lieutenant B... a été chargé de faire à l'escadron un petit exposé en plusieurs leçons de ce qu'il vient d'apprendre lui-même. La première de ces leçons, qui ne comportait que des vues d'ensemble, fort générales d'ailleurs, mais parlantes et profitables, nous a donc tous beaucoup intéressés, gradés et hommes, et jusqu'au plus brut. J'ai eu, pour la première fois, l'impression qu'on essayait de nous parler non comme à des chevaux, mais à des êtres pensants et susceptibles de saisir, de nous parler avec intelligence, et de choses passionnantes, propres à nous faire comprendre ce qui est devenu notre métier, la guerre. J'ai remarqué chez tous mes camarades un plaisir très vif, et cette

satisfaction d'être traités en grandes personnes, à qui l'on peut expliquer tout, raisonner tout. Personne ne s'est plaint que cette leçon fût donnée à l'heure où, habituellement, on va au café, boire et boire. Eh bien, cette leçon a été unique, et sans suite. Du moins, le lieutenant B... a continué son exposé, mais devant les officiers seuls, et il a été décidé que cela n'était pas intéressant pour les gradés et, pour les hommes, que cela dépassait leur entendement. Voilà de quoi je me plains. On nous prend pour des mécaniques, alors que la force de cette armée serait justement qu'on y traitât les hommes en hommes. Intéresser, tout est là pour moi. Et l'on ne fait rien dans ce sens. Rien pour le spirituel et le moral. Toute la nourriture est de bidoche et de pommes de terre. Inintérêt complet des chefs pour l'esprit de la troupe. Inutilisation totale du ressort psychologique.

J'ai beaucoup d'autres observations de ce genre à faire. Mais inefficaces. Qui les entendrait? Et qui, les trouvant justes, y pourrait quelque chose? Je ris quand je vois dans les journaux d'excellentes gens se préoccuper d'améliorer ce qu'ils appellent le moral du soldat. C'est l'esprit militaire lui-même, cet esprit administratif et impersonnel, qu'il faudrait changer. Ce que j'en pense (et n'y suis pas le seul) n'a rien de révolutionnaire et d'indiscipliné. Je me plie aisément pour moi à la discipline et la trouve belle, dans sa rigueur nue. Mais les hommes qui commandent aux hommes devraient mieux s'entendre en psychologie, et je tiens par suite que les meilleurs chefs, ce sont d'abord les plus aimés. On obtiendra toujours tout, et plus, du soldat français, pour peu qu'on le prenne. Je tiens que le soldat qui fait son métier, sans plus, mais sans dire un mot, a beaucoup

de mérite ; plus peut-être que le héros à être héros. Celui-là, son génie l'y porte. Les plus braves le sont par nature. Ç'aura été une des grandes beautés de cette guerre que l'accomplissement de toutes ces besognes basses, obscures, insipides, quotidiennes, par ces millions d'hommes qui n'étaient pas faits pour. Mais cela, ceux-là seuls qui en ont été sauront ce qu'il en coûte, et qu'on ne le voit pas. Cette guerre est très peu lyrique. Le vrai héroïsme est de teinte foncée.

J'écris ces notes rapides, peut-être dépourvues du moindre intérêt, dans la cuisine où le fourneau ronfle. Le cuistot tourne autour des casseroles, les ordonnances s'entretiennent de leurs chefs. J'y apprends d'eux comme on parle des maîtres à l'office ; et durant que les officiers mangent, ce qui préoccupe le plus la gent domestique : à savoir, le nombre d'assiettes qu'il faudra laver.

Il m'est arrivé, ce tantôt, une aventure bien agréable : ayant reçu la visite inopinée de deux camarades parisiens, qui font partie de la division, également cantonnés à Sentheim, le jeune de B... et K..., j'ai fait la conversation. Pareil divertissement ne m'était pas advenu depuis longtemps. Aussi bien j'ai lâché la bonde et me suis laissé aller au plaisir de donner un tour à mes réflexions. Je me suis bien amusé. J'étais plein de sang, de feu, de violence. Cela m'a donné à penser que la guerre change bien les gens, et que si je l'étais peu avant, j'étais devenu fort bavard, après sept mois passés sans parler à qui que ce soit de quoi que ce soit qui pût compter. De B... et moi d'ailleurs ne nous sommes trouvés d'accord à peu près sur rien. Cela n'en a été que plus amusant. C'est que la conversation entre hommes jeunes et au courant des mêmes choses est le délice

de la vie. Beaucoup d'oreilles ont dû tinter. Je me nourris d'ailleurs depuis quelques jours d'une espérance bien douce. Mon titre de permission est, dit-on, signé. Mon tour est venu. Il se peut que d'ici quinze jours.... Je vis sur cette promesse de bonheur, suspendue au-dessus de moi.

10 janvier. — L'escadron travaille. Il s'agit de renforcer une deuxième ligne de défenses aux alentours. Fils de fer, tranchées, abris. La canonnade est sérieuse aux avant-postes, mais ici nous sommes assez tranquilles, sauf rafales d'obus de 150, arrivant par quatre, de temps à autre, sans qu'on s'y attende, comme de juste, et allant démolir la gare, déjà fort malade. Il y a des tués et des blessés au milieu du village, mais pas parmi le régiment.

14 janvier. — Relevés à la première heure. Retour au cantonnement. Vais-je partir en permission? C'est la grande affaire. Rien ne m'est plus, hors d'elle. J'ai beau tourner autour du bureau, regarder sans cesse dans sa direction, faire un détour pour rencontrer le capitaine, chaque fois que je l'aperçois, et lui rappeler que j'existe — nul ne m'en parle, et d'autre part, bien qu'y ayant droit, je n'en saurais parler le premier à qui pourrait me renseigner.

15 janvier. — J'ai un nouveau cheval, nommé *Endor*, surnommé *le Kaiser*, pour ce qu'il a déjà tué trois hommes ; un cheval méchant, plein de feu, superbe d'allure, sautant à merveille et ruant de même. Voilà de quoi me divertir quelques instants de l'idée fixe. Quand sera-ce? Demain? Ce soir? Après-demain? Il neige. C'est fort joli, la neige, quand on est à la veille de partir en congé chez soi,

Celle-ci ne fait même plus du tout froid aux pieds. La vie est belle. Vive la guerre ! — C'est tout de même une dure épreuve que la lenteur et l'usure du temps sur un courage d'homme.

17 janvier. — Je n'y tiens plus. C'est à devenir fou. Tous les permissionnaires dont on attendait le retour sont revenus. J'aurais embrassé le dernier. Mais toujours rien. Cet après-midi, tir. Je fais cinq points, avec six balles. Nous rentrons au cantonnement, et Jésus s'amène, la figure épanouie.

« Brigadier?

— Quoi?

— On a supprimé les permissions !

— Nom de.... »

Mais le bougre éclate de rire. Et les deux Payeur l'imitent, silencieusement, trouvant la blague bonne. Moi pas.

Fin de journée. La soupe est mangée. Voilà le capitaine qui rentre, à cheval, de promenade. Ma foi, je ne bouge pas. Je n'ai plus confiance. Il passe. Je salue. Il salue. Puis se retournant, me fige d'un regard, et du ton dont il me collerait huit jours de prison :

« Henriot, vous partez demain en permission. »

Si je n'ai pas sauté de joie au cou de son cheval, c'est que j'ai appris à me contenir. J'ai seulement répondu, en saluant derechef, et comme s'il s'agissait de la plus ennuyeuse des corvées :

« Bien, mon capitaine. »

Tout de même, quel magicien, le capitaine ! D'un mot, il a changé pour moi la neige environnante en un tapis de fleurs, teint le ciel bas et noir des couleurs de l'apothéose et mis de l'ordre dans l'univers. Je me répète son propos charmant : « Henriot, vous partez demain en permission. » Quelle belle pensée ! Cela

sonne bien. Cela est même bien écrit. Cela dit ce que cela veut dire....

L'escouade aura un seau de pinard, ce soir. Et si je suis « mûr » moi-même, j'aurai bien le temps de me dégriser avant que d'arriver à Paris, car la route est longue. Nous buvions donc avec autant de respect que si ç'eût été de l'ambroisie le pinard qui prédispose bien, quand le logis Flon est survenu. Sévère, et excellant en tout à gâcher le plaisir des gens, incapable de laisser le monde être heureux tranquille, il s'est plaint, je crois, que le cheval *Civet* eût encore sa musette-mangeoire suspendue aux naseaux, bien que l'avoine eût été donnée plus d'une heure avant.

« Et vous savez, dit-il, brigadier, vous savez?... vous n'êtes pas encore parti !... »

Heureusement que *Civet* est le cheval de Jésus, et que Jésus a du pouvoir sur le cœur du logis Flon, pour ce qu'il sait lui faire perdre son sérieux. Et moi, qui étais heureux et eusse aimé, dans ce moment, voir tout le monde comme j'étais, j'ai poliment prié le logis Flon à boire un verre avec nous, bien qu'il ne m'aimât pas. Quand il fut parti :

« La carabine, qu'est-ce qui s'y compose? » dit Bouteiller en mettant comiquement le poing sur la hanche, avec un air avantageux.

« Je ne veux entendre que le silence le plus obscur, » commanda à son tour Payeur.

« Est-ce que vous figurez que vous allez courir? » fit Jésus, fronçant le sourcil.

Barthe et Payeur jeune pouffèrent dans leur verre, et moi-même ne pus m'empêcher de rire de bon cœur. Ces propos recueillis entre mille parmi les cocasseries parlées du logis Flon, qui s'exprime d'une façon nuageuse, en général, ayant le don secret de divertir tout l'escadron. Mais c'est un comique qui demande une

clef. Sur quoi, j'allai boucler ma musette, passer l'escouade en consigne à l'aîné des Payeur, qui fera fonction de cabot en mon absence, et prendre au bureau mon titre de permission, pour plus de sûreté.

18 janvier. — J'étais sur la route de Belfort, résolu à couvrir à pied les dix ou douze kilomètres qui m'en séparaient, pour y aller prendre le train, quand un autobus à transporter la viande du ravitaillement s'arrêta à ma vue, et me prit charitablement en charge. Je m'installai dans l'intérieur grillagé de la voiture, qui a l'air d'un gigantesque garde-manger, au milieu des quartiers de bœuf sanguinolent et brinquebalant, et c'est dans cet état que j'arrivai à Belfort. J'y suis pour l'instant, émerveillé de voir une ville — quoiqu'il n'y ait rien au monde de triste et de noir comme Belfort, — mais fort occupé aussi à me cacher. Car il s'agit de ne pas prendre le premier train, qui fait arriver à Paris à la mauvaise heure ; mais bien celui du soir, qui fait débarquer le lendemain matin, de sorte que l'on gagne un jour. Cette combinaison m'a été expliquée sous le sceau du secret par le cavalier Bouteiller, à son retour de permission. C'est pourquoi j'écris cette partie de mes mémoires dans un bel hôtel de la ville où j'ai dîné tout à l'heure, pour me préparer au luxe de la vie civile et n'y pas rentrer tout de go, sans intermédiaire. Et le fait est qu'à cette table étincelante, dans ce hall brillant, devant cette nappe blanche, ce parquet bien ciré, ces fleurs dans un cristal, ce couvert mis avec des verres fins, du vin pareil, et ce ruolz qui, ma foi, faisait assez bien la pige à l'argenterie, joint que je ne devais rien à personne, ce soir, et narguais appel, contre-appel et surcontre-appel, je nageais dans le luxe. C'était magnifique. Nous sommes très enfants, les vieux militaires.

19 janvier. — Je me réveille, étonné d'y être, dans un train rapide, fort différent de celui où je suis monté hier soir à Belfort. Ah ! je me rappelle.... Cette nuit, à Dijon, il a fallu changer. Il y avait un beau train en gare, avec de longs wagons bien suspendus, des wagons de civils. J'y suis monté, froidement. C'est le rapide de Marseille. Par la vitre, je vois tourner les champs, les haies, du paysage circulaire. De petits villages intacts, debout ; des poules dans les cours ; des toits sur les maisons ; des routes longues et larges, propres, sans trous d'obus.... Ris-Orangis.... Villeneuve-Saint-Georges. Puis des usines. Des maisons pauvres, à l'extrémité des faubourgs, de grands champs de légumes, une herbe galeuse et pelée. On approche. Le cœur bat plus fort.... C'est drôle comme la guerre est loin. Dans le wagon, deux dames d'un certain âge. Elles me regardent ; évidemment elles ont un peu pitié de moi, je vois cela. Et moi, j'ai un peu honte de moi-même. Je me sens lourd, désailé, hors du milieu qui est le mien maintenant, et dégageant sans doute une horrible odeur de cuir, de cheval, de graisse d'armes et de drap mouillé ; très sale, en outre, avec mes grosses bottes pleines de boue, ma culotte rapetassée aux fesses, et cette tunique déteinte, élimée, d'un bleu malade et qui jaunit aux entournures. Rien de glorieux, non, le dragon. C'est que l'on quitte l'héroïsme dans la première ville où l'on prend le train à l'arrière du front. Mais en même temps, c'est là aussi que l'on commence à se redresser, à bomber le torse, à lever la tête. On se dit que c'est pour faire plaisir aux civils. Ils adorent voir de beaux soldats ; et nous ne détestons pas de leur en montrer. — « Un verre de vin, militaire? »

Assez philosopher. Voilà Paris. Je suis très pressé. Ma musette, mon casque, mon gros manteau roulé

en sautoir.... On timbre ma permission. C'est long, bon Dieu ! Il s'en fout, ce municipal.... Un flot me pousse hors de l'étroit guichet, m'entraîne, me projette. Me voilà dans la rue au sortir de la gare. Mes gros souliers à clous glissent sur l'asphalte, je n'ai plus l'habitude des trottoirs, je descends sur la chaussée pavée. Paris. J'y suis. Je suis étonné. Avec cette manie qu'ils ont de faire la guerre en province, je me trouve gauche et provincial tout d'un coup. Il est de bonne heure. On ne m'espère pas chez moi. Je vais les surprendre.... La pensée de tout le détail intime des choses retrouvées, qui m'attendent, me fouette. Un taxi passe. J'y saute. Le moteur ronfle. Bon, ça y est, j'ai repris le fil. M'y revoilà....

28 janvier. — Voilà, c'est fini. Je rentre. Quelles délices, Paris, ce bain de bonnes choses, d'amitié retrouvée, de tendresse, de plaisirs, le fauteuil accueillant près des chers livres d'autrefois, les dames... et tout le reste ! Je reviens, fouetté par la diversion, l'esprit excité, riche de nouveau courage pour ce nouveau stade à parcourir. En somme, ma nouvelle permission reviendra dans quatre mois.... Six jours, qui en font sept, quand on a su prendre les trains qu'il fallait, comme ça passe, tout de même ! Un rêve. Mais davantage ne vaudrait rien. On n'a pas eu le temps de réintégrer tout à fait la peau du vieil homme ; et même, au bout de ces six jours, qui rompent la dure habitude de la vie guerrière, il semble qu'il vous manque quelque chose, oh ! pas indispensable, certes, mais à quoi on sent qu'on est fait ; tant que la guerre n'est pas finie, c'est ici qu'il faut être, ce n'est qu'ici que l'on peut vivre, parce qu'on ne trouve qu'ici ce sentiment qui est le seul à compter en définitive : une

conscience en paix. Dans le train qui m'emporte, je jouis d'un calme qui m'étonne. Je repasse en pensée ces moments courts et lumineux, cette étourdissante féerie que je viens de vivre. Et puisqu'il le faut, je suis content de repartir. L'aventure. Quel viatique aussi, le dernier regard sur le quai !... Et puis, est-ce drôle, ce dragon qui s'en va-t-en guerre, et prend le rapide, un oreiller de louage sous le bras, comme pour un voyage à Venise ! Le départ pour la guerre, aujourd'hui : joli sujet d'estampe pour faire pendant aux départs d'autrefois !

Belfort, plus noir, plus triste, plus sinistre que jamais. Un tramway placide m'emmène hors la ville, puis me dépose au bord d'un champ. Six kilomètres à faire à pied, et j'ai des paquets. Il fait soleil heureusement. Voici les belles montagnes violettes et mordorées, au fond du paysage. Elles grandissent, comme je marche vers elles. Etueffont est au pied....

Tout à l'heure, je suis arrivé dans le village, où cantonne le régiment. Les camarades se ruent sur les permissionnaires. Questions sans fin.

« Que dit-on là-bas? On s'en fout, de la guerre, à Paname? T'as vu l'obélixe? T'en es foutu plein le col, hein, salaud ! »

Et le reste, qui est indiscret. Et puis, l'inévitable demande qui semble venger celui qui la fait et qui n'a pas été en permission, de celui qui en vient :

« T'as le cafard?

— Moi, le cafard? Jamais de la vie ! Je suis très content. »

Je m'efforce un tout petit peu, et j'ajoute :

« Je suis même très content d'être revenu.

— Oui... on dit ça !... »

En voilà, un imbécile. Non, je n'ai pas le cafard. Je ne l'ai jamais eu.

Quand on rentre de permission, on devrait être très occupé, aller aux tranchées tout de suite, ou monter à cheval, s'agiter enfin. Mais non. Justement, on n'a rien à faire, on traîne, on tourne. J'ai déjà fait le tour du cantonnement, répondu dix fois à la même question. Comme s'il y avait du nouveau, comme s'il pouvait y en avoir dans cette guerre ! J'ai été au bureau, rendre compte de mon retour. Flon, qui a toujours le mot agréable, m'assure que je rentre en avance d'un jour et qu'on ne m'attendait que demain. J'ai été voir *Palatras*, je lui ai donné du sucre. J'ai ouvert mes sacoches, mangé un morceau, parce que c'est l'heure, mais sans faim, le gosier trop étroit, ne pouvant avaler. J'ai l'estomac serré. Quel idiot, cet autre, avec son cafard ! Un jour bête aujourd'hui, silencieux, un jour de dimanche, où le temps lui-même est oisif. Un oiseau chante sur une branche immobile. Il pleuvine, il fait froid. J'écris ceci. Je me sens vide, vide....

CAMP MOLLENS ET CAMP BENOIT

Lundi 7 février. — Me voici dans l'étroite guitoune qui sert de corps de garde, au camp Mollens, en arrière des lignes, à quelques cents mètres. J'écris assis sur le bord du bat-flanc qui me sert de lit, un petit poêle de tôle gondolée allumé et ronflant entre mes jambes, une planchette posée dessus, et mon papier sur cette planchette. Il n'y a personne qui soit mieux, à l'heure qu'il est, dans toute la division. Arrivés ce matin à cinq heures ici, après trois heures du tran-tran habituel, chargés comme des ânes, nous faisons halte dans ce bois qui était si beau

à l'automne.Nous y passerons trois jours ; puis autant aux lignes. Pour commencer, on me colle de garde, — il faut une garde, paraît-il, — avec un trompette et quatre hommes. La barbe, la garde ! Je commence par grogner, et finalement, une fois le service réglé, le poêle allumé, les victuailles tirées des musettes, me trouve fort bien. D'autant que, dehors, il pleut ; ce qui n'empêche pas l'escadron d'aller remuer de la terre et fabriquer des gabions, charmante corvée à quoi nous coupons. La journée s'achève tranquillement, marquée d'heure en heure par la relève du factionnaire. Je lis Balzac en fumant la pipe.

Mardi 8. — Relevé de garde, je m'installe dans la grande baraque où campe l'escadron. Vagues corvées, de-ci, de-là. Bavardé avec le lieutenant B... qui commande l'escadron. C'est un homme froid, excellent officier, très strict dans le service, ne s'emballant pas, mais qui ne croit pas que l'amabilité soit un défaut dans un soldat. Il est charmant et instructif. Il sait beaucoup de son métier et ne dédaigne pas d'expliquer aux hommes bien des petits détails utiles. Nous avons touché des bottes de tranchées. Ce n'est pas que ce soit joli, mais c'est excellent. Voilà quatre mois que j'avais les pieds mouillés, sans espoir de mieux, et maintenant, dans cet énorme chausson de feutre, montant à mi-jambe, recouvert d'un snow-boot, je me trouve fort bien. L'inconvénient est de marcher avec. C'est ce qui m'arrive à la fin de la journée. Il me faut conduire aux avant-postes une corvée de gabions. Quinze gabions, trente hommes ; deux hommes pour porter une fascine enfilée sur une longue perche. Cela fait une colonne de cent mètres, bruyante et très visible, sous la lune redoutable. Il faut prendre par la voie du

chemin de fer : c'est à la gare de Burnhaupt que nous devons déposer notre corvée. Nous marchons lentement, le fardeau est lourd. Beaucoup d'hommes s'arrêtent en chemin pour souffler. L'idée accaparante de ne pas faire esquinter mes bonhommes s'empare de moi, m'empêche de sentir la fatigue. La voie est toute droite, commandée d'enfilade par une mitrailleuse boche. Absolument inconscients du danger, les hommes crient, parlent fort, s'interpellent. Je suis obligé de me fâcher, d'autant que la voie est repérée et que les Allemands tirent dessus toutes les fois qu'ils présument qu'une corvée y passe, ou une relève.

A la gare de Burnhaupt, contre-ordre. C'est aux Parallèles qu'il nous faut aller. C'est l'ouvrage le plus avancé du secteur, et avec le détour que nous avons fait, un bon kilomètre en plus, par le boyau. Là, grosse difficulté à passer les gabions, plus larges que l'étroit passage, surtout aux redans des pare-éclats, tous les cinq ou six mètres. Finalement les hommes sortent du boyau et prennent la route, en plein découvert. Magnifiques de jmenfichisme. Aux Parallèles les dragons qui tiennent les lignes rapportent le cadavre d'un soldat allemand manchot, qui tous les jours depuis trois semaines venait jeter des grenades dans nos tranchées et empoisonnait l'existence des occupants du secteur. On a fini par l'avoir, dans les fils de fer. « Il était culotté, l'mec », disent les dragons pour toute oraison funèbre.

Retour sans incident malgré les mitrailleuses qui se mettent à moudre leur mauvais grain, juste sur la route. Nous sautons dans le boyau, les balles nous sifflant par-dessus la tête.

Mercredi 9. — Un brigadier, douze hommes ! Les corvées commencent matin, aujourd'hui. Le jus n'est

même pas encore là. Et il paraît que c'est encore à moi de marcher. Cela, d'ailleurs, ou autre chose.... Il s'agit d'aller travailler à une vieille baraque, le moulin Schuler, où le génie aménage un abri robuste, pour un P. C. Je réunis mes douze hommes. Nous prenons le caillebotis, et en route. C'est fort heureux qu'il y ait un caillebotis : le terrain du bois, défoncé par les charrois, les piétinements incessants de chevaux, d'hommes, n'est qu'une fondrière où l'on enfonce à mi-jambe. Nous gagnons l'endroit désigné. C'est un vieux moulin déjà fort délabré sans doute avant la guerre, mais où les obus boches ont ajouté depuis quelques ravages à ceux du temps. Le toit est en dentelle, la cour pelleversée par les éclatements.

On nous envoie dans la cave avec la mission de la nettoyer. Rien de plus triste que de déménager une cave vide. C'est l'opinion de mes hommes, devant tant de fûts éventrés, tant de cadavres de bouteilles. Pendant qu'ils rangent, balayent, remplissent avec lenteur des seaux, des paniers et des sacs qu'ils vont lentement vider au dehors, je furète dans la cave, et près d'un canapé malade dont le ressort grince, sous une pile de sacs de plâtre, je ramasse un vieux petit bouquin de *Récréations des dames*, 1785, où se lisent, imprimés sur papier bleu, des vers de M. le chevalier de Pis, qui alternent avec d'autres, de Voltaire. Bonne aubaine pour un bibliophile qui, sous le harnois militaire et la casaque du dragon, n'a pas dépouillé le vieil homme. Je feuilletais avec agrément mon petit bouquin, tout en me demandant ce qu'il faisait dans cette cave, quand une explosion violente me fait sursauter. Aussitôt, par le trou béant qui lui sert de porte, je vois se précipiter dans le sous-sol mes dragons, qui baguenaudaient dans la cour, mêlés à des territoriaux et des gens du génie qui eux

aussi viennent se mettre à couvert. Je reconnais la voix de l'adjudant qui crie : « Tout le monde à l'abri ! » C'est le bombardement quotidien qui commence. Pendant un quart d'heure, une cinquantaine d'obus, d'assez gros calibre, dégringolent sur le moulin, dont les tuiles volent alentour ; dans la cour, où l'un d'eux arrache des pavés ; dans le ruisseau, d'où jaillit une gerbe d'eau, de feu et d'éclats.... Tout tremble : la baraque, au-dessus de nous, sur ses vieux fondements; les rondins, qui étayent les murs ; la terre, sous nos pieds.... Quelques secondes s'écoulent, et l'on entend dehors un brouhaha, des pas : « Il y a un blessé.... » En effet, un petit groupe passe, portant un homme, qu'on emmène au poste de secours, à côté de notre réduit. C'est un petit dragon du 3e escadron, tout blanc de visage, avec des yeux exorbités ; il se plaint, il a quelque chose dans les reins, il crie, d'une voix très forte, geint, gémit.... Le major est en tournée dans les tranchées, naturellement. On l'envoie quérir. L'homme est doucement déposé par terre sur sa civière. Il a les traits horriblement contractés, et souffre. On le déshabille, il ne cesse de crier d'une manière affreuse, mais avec une voix forte, et bonne, cependant. Il demande à boire, on lui porte aux lèvres un quart de jus. Le mouvement qu'il fait lui arrache un cri. Il faut lui ouvrir les doigts, l'un après l'autre, crispés sur le quart, pour le lui enlever. Puis un grand silence, et de nouveau, sa voix, venant des entrailles : « Je suis foutu ! » dit-il.

Alors ceux qui le soignent, à genoux par terre près de lui, l'aumônier qui sous sa soutane porte une culotte rouge et de hautes bottes, les infirmiers, l'aide-major éclatent de rire, tous ensemble, pour lui donner courage, pour lui montrer qu'on en a vu bien d'autres de plus touchés, que ce n'est rien, qu'on ne

je croit pas si foutu. Cependant, autour de moi, les hommes qui riaient, chantaient, se sont tus. Un camarade blessé, cela fait penser à la guerre, tout de même. Chacun songe : « Pauvre bougre ! » en écoutant les plaintes qui viennent d'à côté, incessantes, pressantes, pénibles à entendre. Pour la première fois l'idée me vient que mourir fait mal, pour commencer. L'homme crie toujours ; et soi, on se sent vivant, intact. On aurait très bien pu être à sa place.... Peut-être qu'à la pitié que nous éprouvons tous pour cette souffrance tout près de nous se mêle aussi un sentiment qui n'est pas très beau...

11 heures. — Nous profitons d'une accalmie pour retourner au camp Mollens. C'est l'heure de la soupe. Quelques obus sifflent et viennent tomber dans le bois, un peu au hasard, trop longs, trop courts, fauchant d'énormes arbres, qu'on entend s'abattre, avec un grand craquement sinistre, suivi d'un froissement plaintif de petites branches heurtées, rompues, frissonnantes... Nous suivons le caillebotis. On ne se sent pas « fixe », nul ne s'attarde. Ma petite troupe, à la file, avance vite, je ferme la marche, et vois mes douze hommes allongeant le pas, sans trop regarder à droite ni à gauche. Dès qu'on entend le sifflement de l'obus, on s'arrête, on tend l'oreille, pour prendre le vent. Air attentif de chacun, quelque chose de la perdrix dressant le col au-dessus d'un chaume, pour voir le danger : la tête levée, cherchant à découvrir au son si l'obus est pour lui ou pour le voisin. Si l'obus vient sur vous, toute la petite troupe se jette par terre, à plat, dans la boue. Vrac ! un shrapnell, à trente pas. Nul n'est touché. Tous sont déjà debout. Je commande :

« Pas gymnastique ! »

Nous arrivons, soufflant, rouges, riant de l'alerte. Au camp, parmi les camarades retrouvés, on se sent tranquille, et à l'abri. Pourquoi? On ne sait pas. Les baraques, sous les hauts arbres, ne sont pas des abris ; et si l'ennemi bombardait ce coin, il n'en resterait pas grand'chose, ni de nous. N'empêche que nous nous y sentons en sécurité. Et puis on a faim. La soupe donnée nous distrait. Les Boches aussi doivent manger la leur. Le calme revient ; la forêt rentre dans le silence.

L'après-midi, nous retournons au moulin, reprenons notre tâche. Vers trois heures, nouveau bombardement, 105 et 150. De bons obus qui éclatent net. Nous nous mettons à l'abri dans le sous-sol profond, bien caparaçonné de sacs de terre, de rondins, de pierres. La maison, la terre tressaillent. Un instant nous avons pensé être tous ensevelis sous les décombres, une marmite ayant éclaté juste sur le coin de la baraque. Le petit dragon de ce matin est mort. Il avait les reins fracassés. Nous finissons de travailler, la journée s'achève. Retour au camp. La soupe. Dormi un peu.

Je me réveille, vers minuit, transi, me lève, vais me chauffer auprès du poêle. Tout le monde dort, dans un ronflement sourd. Ça sent mauvais, l'isba. Une bougie plantée dans un croûton de pain, sur la table branlante, éclaire la scène. C'est une longue baraque en planches, à double étage de bat-flancs sur lesquels les hommes sont affalés dans une paille malpropre. Les armes, les bidons, les musettes, les casques pendent, en paquets inégaux, attachés à des clous plantés au hasard. Une gamelle vide traîne par terre, un litre. Je cherche la note dominante qui pourrait exprimer le mieux l'impression que je ressens devant ce fragment de la guerre, à cette minute présente.

Eh bien, c'est la pauvreté où nous vivons. Tout est pauvre, autour de nous. Pauvres, ce baraquement, ces planches, cette paille, ce plancher boueux, cette odeur d'humanité pas lavée depuis combien de jours? Pauvre, cette table, — pauvre, cette bougie dont la cire coule, — pauvres, le pain qu'on mange, le vin qu'on boit, l'air qu'on respire, — pauvres, l'esprit et le cœur des hommes, — pauvre, l'espoir.... Car, quoi? Nous sommes là, cette nuit. Nous y étions hier, nous y serons demain. Est-ce qu'on voit un terme à cette vie, à cet ennui, à cette souffrance morne? Je ne me suis jamais senti plus isolé qu'en ce moment. Des pensées actives viennent jusqu'à moi, d'êtres chers, dont le cœur m'accompagne, certes... mais quoi ! suis-je moins seul, en ce moment? Sur qui compter d'autre que sur moi-même, pour me réconforter et me tenir en main? Pas un ami, parmi ces hommes. Suis-je donc si différent d'eux? Non. Nul n'a d'amis, ici. Chacun pour soi. Nulle camaraderie possible, quoi qu'on dise : je n'en vois nulle part, pour moi, entre ces hommes ; je n'en ai jamais vu. Voilà ce que j'appelle solitude, — pauvreté morale.

« Debout, là-dedans ! »

Un sous-officier entre et réveille son monde, à grands éclats de voix. Deux heures du matin. L'heure d'aller relever nos camarades aux lignes. La troupe ensommeillée se lève lourdement de la paille, s'équipe dans l'obscurité. Les brigadiers hâtent leurs hommes, les logis grondent. L'officier arrive. On sort de l'abri. L'air froid de la nuit nous frappant au visage achève de nous réveiller. Un bourdonnement de voix. L'officier fait faire silence. Nous partons dans le bois obscur, nous heurtant aux arbres, glissant dans la boue, où les bottes de tranchées trop larges enfoncent et collent, quittant le pied. Nous

retrouvons enfin la voie ferrée. Nous arrivons aux lignes, à la Carrière. On nous a distribué des peaux de mouton, qui sentent très mauvais et favorisent la vermine, mais tiennent chaud, — trop chaud.

Jeudi 10. — Le lieutenant B... réunit les brigadiers et nous désigne à tous notre fonction propre et notre rôle particulier, dans le cas où l'ennemi attaquerait. Voilà huit mois que nous allons aux tranchées, et c'est la première fois que je vois prendre cette précaution indispensable. Tel ira aux grenades, tel au canon de 37, tel en liaison, tel allumera sur le parapet les feux contre les gaz s'il en vient, etc.. Pour moi, je me vois chargé du matériel des tranchées, que je prends en consigne, par écrit : nombre et emplacement des pétards, grenades, cartouches, fusées, outils, brouettes ; bidons de poudre noire, essence pour les feux anti-gaz ; ronces, fils de fer, réseau Brun, appareil Vermorel....

Je ne sais ce que l'on redoute, mais il semble que l'on prenne plus de précautions qu'à l'ordinaire. Les Boches bombardent avec violence, un peu partout — sauf exactement sur nous, ce que j'approuve : mais à droite, à gauche, sur les Parallèles et le camp Benoit, en arrière de nous, à deux cents mètres environ. Les obus, de gros calibre, éclatent fort bien, sans ratés, arrivant par deux, tantôt percutant, tantôt fusant, soulevant de grands geysers de terre, de débris, de pierres, dégageant d'épaisses colonnes de fumée sale, noire ou jaune. Ils deviennent très méchants, les Allemands, dans le secteur. Ça sent l'attaque. Nous sommes prêts d'ailleurs. Toute la journée, fusillade, mitraillade, canonnade sans fin. Il fait froid ; il y a de la neige dans l'air. Le temps passe. La nuit vient. A cinq heures, jusqu'à minuit, je suis

de service aux fils de fer. Je fournis deux petits postes de vedettes et un troisième dans la tranchée même. Il faut relever tout ce monde d'heure en heure, répondre aux rondes d'officier, empêcher de dormir les hommes. La fusillade et les mitrailleuses ne discontinuent pas. Des fusées de temps en temps. Ils ne dorment pas non plus, en face. Entre deux relèves de vedettes je m'occupe, avec une escouade de travailleurs, à refaire un à un tous les créneaux de la tranchée, obstrués par les pierres qui s'éboulent, les sacs de terre qui s'aplatissent, la boue qui dégouline entre les évidements et les rend absolument inutilisables. Minuit. Je vais dormir.

Vendredi 11. — Trois heures et demie. Nous nous portons sur le camp Benoit, à deux cents mètres en arrière dans le bois. Déchiqueté, le bois : arbres rompus, énormes troncs coupés au ras du sol, plus rien que des chicots de fûts dépouillés des petites branches. Par terre, un chaos informe de débris, de rondins hachés, de trous d'obus anciens où l'eau accumulée stagne avec une odeur fétide, de trous récents — ceux d'hier — où l'on voit, dans la terre blessée, l'humus effrité, soulevé en ourlet autour de l'excavation et puant encore la chimie boche.... Une vague route gluante, labourée d'obus, semée de branches, d'éclats de bois, de fer, de pierres, mène aux abris souterrains. Quelque chose de beau, ces abris. Une taupinière. Nous y accédons par un boyau étroit, où, pour commencer, nous enfonçons dans trente centimètres d'eau — et quelle eau ! — qui, remuée, lorsque le pied en sort, dégage une odeur effroyable d'égout obstrué. Je m'occupais de tirer une de mes jambes, après l'autre, embourbée, quand un choc violent reçu sur le casque m'envoya

m'asseoir : c'est que le plafond de l'abri est bas, et j'avais donné du chef contre le « chapeau ». Ce repaire est plongé dans une nuit profonde, le noir le plus noir. Noir comme dans le ... nez d'un nègre, dit Jésus, parfait coloriste. Et je crois même qu'il dit autrement. J'allume ma petite lampe électrique : par hasard, elle veut bien marcher. Voici l'endroit : une galerie de mine, dix mètres de long, sur trois de large, et un mètre soixante-dix de haut — jamais mes un mètre soixante-dix-sept ne tiendront là dedans d'une seule pièce. La « semelle » (plancher en clayonnage) disparaît sous un demi-pied d'eau. Si encore elle était courante ! Mais point. La flotte est là depuis longtemps, mêlée de toutes sortes de choses ; jamais on n'a pu assécher l'endroit, et cela se sent. Un étage de planches coupe l'abri dans sa longueur, à mi-hauteur. Sur cet étage, et celui du dessous, à même le sol, de la paille. Je me hisse à l'étage supérieur, et n'y pouvant tenir assis, je suis obligé de m'étendre, tout équipé, contre mon fusil, ma musette me servant de polochon, attendant pour bouger que tout le monde se soit casé. Quand c'est fait, nous sommes très serrés. J'essaie de me soulever, mais me heurtant à nouveau la tête contre la solive, il me souvient que dans le civil, il y a longtemps, j'aimais beaucoup les appartements bas de plafond. Me voilà servi. Je prends mon parti, m'allonge, dispose à tâtons dans l'obscurité tous les objets de mon équipement — et j'essaie de dormir. Il paraît que nous allons rester vingt-quatre heures dans ce sous-sol. C'est gai. Malgré moi, je pense à cette princesse espagnole qui avait imaginé de coucher dans un cercueil pour s'habituer à des pensées pieuses, sur les vanités du monde ; et à peu de chose près, il me vient à l'idée que nous renouvelons à bon

marché cette expérience, mais avec un peu moins d'affectation. Étant de loisir, je m'occupe à mettre un peu d'ordre en mes réflexions. La première sensation qui frappe, dans cette posture d'enterré vivant, c'est d'abord que la terre est froide. Bigre de bigre ! Quel froid ! L'humidité atroce prend lentement possession de nous, et dans l'inaction qui nous est infligée, on la sent peu à peu pénétrer jusqu'aux os, qui se resserrent. Et je ne voudrais pas exagérer, mais il me semble que j'ai la moelle qui se congèle. C'est mauvais, ça. Joint que du « chapeau », goutte à goutte, avec une régularité d'horloge, l'eau s'écoule. Je m'amuse à compter les gouttes, comme les grains d'un sablier. Les parois, recouvertes de planches, suintent. Par les interstices, la terre dégouline, et les souris et les rats mènent une joyeuse sarabande dans le voisinage. On apporte la soupe. Elle est insuffisante. Les hommes gueulent. On sort les boîtes de conserve. Maint dragon, déclarant qu'il s'en fout et qu'il en a marre de bouffer des briques et qu'il n'est pas là pour la claboter, ouvre une boîte de singe, à quoi on ne doit toucher que par ordre. Et le temps passe, égrenant nos misères. J'ai reçu deux lettres qui m'ont réchauffé et ragaillardi. Nous sommes là d'ailleurs une trentaine, tous jeunes et d'humeur point mélancolique.... Les uns mangent, car, comme dit Bouteiller, la guerre, c'est tout à fait joli, mais la gueule d'abord ! D'autres dorment déjà ; le reste bavarde, et parmi l'obscurité où l'œil s'accoutume peu à peu à discerner de vagues formes, c'est un ensemble de propos vraiment comiques, ce qu'on peut entendre dans un abri. Impossible de prendre des notes : mais si on avait un phonographe pour enregistrer le tout, l'admirable Courteline serait battu. Il y en a un qui, tout d'un coup, fait le bonis-

seur, propose des sirops imaginaires, des panacées à tout guérir, imite le tramway qui démarre, l'obus qui part, siffle et éclate, la sonnette, l'âne, la chèvre, le vent dans les fils télégraphiques ; un autre siffle, un autre chante. Puis des jurons, soit qu'un de nous s'aperçoive soudain que, dans sa musette, son pain fait piste, ou qu'on lui a bu son pinard ; soit qu'il se heurte contre un autre qui dort ; soit qu'il exprime, d'un mot énergique, sa joie, sa colère, sa surprise — ou bien encore qu'il prenne simplement du plaisir à entendre le son de sa voix. Il y a de fort beaux jurons dans le langage militaire : et il en faut, cela soulage. Tel raconte ses campagnes, de préférence rappelle les souvenirs des premières semaines de la guerre, qui déjà prennent la couleur des choses légendaires ; du temps de la guerre de mouvement, quand on pouvait sortir chaque matin, tirer ses deux coups de fusil, et tuer son Boche ; un autre lui répond, rectifie un détail ; tel qui vient d'un autre régiment ou d'un autre escadron dit ce qu'il a vu, à la même date, d'une autre face de la même action, où il fut. Et ces témoins ne sont pas toujours d'accord: « Tu étais à X...? Ah ! les vaches ! si ça bardait.... Les *bobosses*, qu'est-ce qu'ils ont pris ! — C'est là qu'un tel a été blessé.... — Non. Il a été blessé à ... (un autre endroit), c'est même un tel qui l'a ramassé. » Discussion, dispute, d'autres s'en mêlent. *Non ! si !* comme des enfants, à propos de riens. Puis d'autres anecdotes, à peu près invariablement les mêmes, mais qui leur sont toujours nouvelles. Témoin l'histoire, entendue vingt fois, mais chaque fois aussi belle et divertissante, de ce capitaine de chasseurs à pied, connu de toute la division, grand, sec, noir, qui marchait toujours en avant de ses hommes, un bâton à la main. Un jour, il entraîne sa compagnie en plein

découvert, à six cents mètres des Boches, et montrant à ses chasseurs les obus ennemis qui éclatent autour d'eux, les couvrant de terre et de boue : « De la m... ! Ils chargent leurs obus avec de la m... ! » s'écrie-t-il ; et partant au pas de charge avec ses diables bleus, renversé lui-même par un 77, se relève, avec ces mots : « Vous voyez bien? De la m..., je vous dis ! »

Nous voudrions bien qu'ils fussent encore chargés de même, ceux qui éclatent pour l'instant dans les alentours. Quel tapage, grand Dieu ! on ne s'entend plus. Hier, aux lignes, quand les obus nous passaient par-dessus la tête, nous disions : « C'est solide, c'est pour le camp Benoit ! » Aujourd'hui, nous y sommes, au camp Benoit. Et depuis deux heures, de cinq minutes en cinq minutes, nous sommes ébranlés dans le fond de notre abri souterrain : il a beau être enfoui dans le sol, sous une épaisseur de cinq à six mètres de rondins, de sable, de sacs, de galets, de fascines, voire de rails de chemins de fer, chaque éclatement nous fait sauter sur nos couchettes, comme des graviers sur un tambour. Et le bombardement est sérieux : rien que du 150, peut-être même du 210. A chaque coup, par les fissures du plafond et des parois, la terre nous dégringole dessus, les chandelles qui soutiennent l'abri grincent et vacillent, comme si la terre était élastique. Mais le tout tient bon. Il a dû tomber quelque chose de gros, un mahousse, sur le coin de la casbah, car elle tangue, à un moment.... Nous avons tous cru être engloutis. D'autres éclatent tout autour, il retombe des éclats, des blocs de terre, jusque dans le boyau. On entend le *floc* que font les débris de ferraille entrant dans le sol spongieux, le craquement sec des arbres tranchés, qui s'écroulent.... Et chaque détonation voisine est suivie d'un souffle

d'air puissant, déplacé par l'explosion, qui s'engouffre dans notre tunnel. Ma bougie est éteinte, trois fois de suite. Je la rallume chaque fois, puis me lasse. On reste dans le noir. Inutile d'user des allumettes pour rien. On n'en a pas tant. Les hommes rient, tout de même, entre deux secousses. Ce tempérament blagueur et joyeux, jusqu'au milieu des pires marmitages, a vraiment quelque chose de crâne et de joli. D'ailleurs, que faire? Pleurer? Gémir? Trembler? Nous n'avons qu'à rester là, et à nous en faire le moins possible. Cette disposition se traduit par des considérations de ce genre :

« Ils vont sonner la soupe....

— Qu'est-ce qu'ils nous mettent !

— Des canons ! des munitions !... Et y en a qui trouvent qu'y en a pas assez comme ça !

— Il nous faudrait des femmes, ça manque de femmes. Des obus, on en a tant qu'on en veut ; c'est pas ça qui manque !...

— Les obus allemands n'éclatent pas !... »

Cet aphorisme ironiquement recueilli dans les journaux, lancé d'une voix calme par Bouteiller, provoque la plus vive gaieté. Et Jésus :

« Hé ! la Bouteille, t'as pas peur des morts subites? »

Une accalmie. Je me décide à rallumer ma bougie. Je n'ai pas plus tôt achevé qu'une nouvelle marmite arrive et l'éteint derechef. Alors Pepette — celui qui l'été dernier, en Lorraine, nous rapportait plein son casque de cerises si bonnes et si fraîches dans nos trous desséchés par la canicule, — Pepette, avec sa voix traînante des faubourgs :

« Vous croyez qu'on aura la guerre? »

Voici le petit calcul que, pour ma part, je me faisais, *in petto* : « Il y a six mètres de terre et de rondins entre la surface du sol, où éclate l'obus, et

moi. Un obus de 150 fait une cuvette de trois mètres de profondeur. Donc, s'il en tombe un second dans la cuvette que vient de faire celui qui éclate à l'instant au-dessus de moi, je suis fait. Toute la guerre repose pour moi dans cette formule arithmétique bizarre, mais vraie : « 3 + 3 = 6 = zigouillé. D'où, 3 + 3 = 6 = 0. »

9 heures du soir. — Il faut aller chercher aux cuisines, en arrière, la soupe de ceux qui sont aux tranchées et la leur porter. Un brigadier, quatre hommes, deux pour la soupe, deux pour le pain, et les seaux de jus et de pinard. Le brigadier, comme par hasard, c'est moi. Nous filons, par le chemin retourné, sautant de trous en trous, empêtrés dans les branches brisées qui jonchent le sol, les clayonnages soulevés, les caillebotis en miettes. Par bonheur, le bombardement a cessé. On dispose l'énorme marmite sur une perche passée dans les deux anses, deux hommes en prennent une extrémité sur l'épaule. Les autres suivent, les gros pains ronds enfilés sur un fil de fer, attentifs à ne point trop brinquebaler les seaux de toile, qui déjà fuient. C'est tout juste si, avec les secousses, les chocs, les faux pas, il en arrivera la moitié aux lignes. Nous passons par la voie, où le ballast fait un chemin meilleur que le caillebotis sous bois et le boyau défoncé. Je ne sais pas ce qu'ont les Boches, ce soir : ils tirent comme des enragés. Les balles nous sifflent aux oreilles. *Dzz ! Dzz !* On a l'impression d'une petite chose mauvaise, sournoise, rageuse, qui se moque de vous. Le plus désagréable, c'est le coup mat de la balle entrant dans un arbre, à côté de soi. Sous bois, où il nous faut passer pour rejoindre les lignes, je sens le vent de l'une d'elles près de mon oreille. Une petite branche coupée vole devant

moi.... Nous sautons enfin dans la tranchée. A l'abri. La soupe est distribuée. Il nous faut attendre que les gamelles et les seaux soient tout à fait vides, pour les rapporter aux cuisines. Nous ne rentrons au camp Benoit qu'à minuit.

Samedi 12. — Comme je suis de jour, c'est encore à moi à porter le thé chaud à ceux des tranchées avant l'aube. En conséquence, réveil à quatre heures. Même trajet qu'hier. Du camp Benoit au camp Mollens, du camp Mollens aux avant-postes, des avant-postes au camp Benoit. J'y suis à peine de retour : alerte. Tout l'escadron doit se porter aux tranchées, dont je viens. Zut ! zut ! et zut ! Le barda pèse, avec cela. Voici d'ailleurs de quoi se compose cet *impedimenta* : carabine, coupe-choux, casque ; trois cartouchières, 150 cartouches ; casque ; boîte à masque contre les gaz asphyxiants ; musette bourrée de six jours de conserve ; bidon de vin ; toile de tente et couverture roulées ; grand nombre de courroies pour retenir et fixer le tout ; mes godillots, que je porte à la main, ayant aux pieds les bottes de tranchées ; le manteau chaussé, et la peau de mouton par-dessus. Plus un petit sac qui ne me quitte jamais, contenant le présent carnet, du papier à lettre, des enveloppes, deux ou trois brochures, mon tabac pour la pipe, des cigarettes pour six jours, mon kodak à photographier et divers autres objets que j'oublie. Ci, vingt-cinq à trente kilos sur le râble. Sous quoi j'étouffe. Car si la peau de bique est excellente quand on ne bouge pas, elle est incommode pour la marche ; de même qu'à chaque pas, je laisse une de mes fameuses bottes de tranchées dans un trou de boue. — Fausse alerte, d'ailleurs. Nous arrivons aux avant-postes, pour nous entendre dire qu'on

n'a pas besoin de nous, que c'était un simple exercice, pour voir en combien de temps on pouvait compter, en cas d'attaque, faire arriver aux lignes les détachements cantonnés dans le bois. Délicate pensée du commandement. Les « *ils* » sont bien traités par les hommes. *Ils*, c'est, anonymement englobés sous ce pronom indéterminé, les responsables, les chefs, ceux qui donnent les ordres ou les inventent. Ceux dont quinze fois par jour on entend dire : « Ils se foutent de nous, nom de Dieu ! » ou bien : « Ils nous font ch... » et bien d'autres gentillesses, d'ailleurs sans importance, avec lesquelles les poilus passent leur mauvaise humeur. Jésus exprime très bien le sentiment général : « C'est drôle, dit-il, on n'a de la boue que jusqu'à la cheville, et cent cinquante mètres d'emm..... par-dessus la tête ! » Nous réintégrons notre dortoir souterrain. Le bombardement recommence. Mêmes plaisanteries que précédemment. Cette fois-ci, je n'en ai cure, et je ferme l'œil, indifférent à la bacchanale qui ne m'empêche pas de m'endormir, dès que j'ai posé la tête sur ma musette : « Cher petit oreiller.... »

5 heures du soir. — « Debout, là dedans ! » Le sous-officier rugit, et, dominant la canonnade avec sa voix nous tire du sommeil. C'est l'heure de la relève. Nous nous équipons, sortons de l'abri, et sans tarder, en file d'escouade, nous nous dirigeons à nouveau vers les lignes. Le bombardement continue, sur tout le secteur. Mais, par bonheur, plus espacé, dans nos parages. La plupart des obus nous passant par-dessus vont éclater le long de la voie, coupant les arbres, arrachant rails, ballast, solives. Nous passons au plus court, par un ancien boyau à moitié comblé, où quelques débris de terre et de ferraille, soulevés par

les éclatements derrière nous, viennent encore nous retomber dessus. Nous arrivons par miracle aux lignes sans encombre. C'est un peu à gauche de notre habituelle position, le long d'une voie. Mes hommes dans le boyau, j'ai à fournir une vedette double à deux cents mètres en avant de la tranchée, près du réseau, en terrain absolument plat. J'y vais sans autre indication que celle-ci : « Direction l'arbre en boule, deuxième trou d'obus à gauche de la chicane, attention à la mitrailleuse. »

Oui. Il paraît qu'il y a une mitrailleuse boche juste en face, et qui tire tout le temps. Je pars avec mes deux hommes. On n'est pas fixé. Heureusement, il fait assez sombre. Je compte mes pas, pour ne pas me perdre. Je distingue vaguement l'arbre en boule. Taca-taca-taca.... Bon ! la mitrailleuse. « Couchez-vous ! »

Nous faisons aussitôt un merveilleux plat-ventre et attendons, le nez dans l'herbe. Le sale outil se tait. Nous remarchons. Voici le réseau. L'arbre en boule, devant nous. La chicane. Bon, la voilà. A gauche, premier trou d'obus,... deuxième trou. Une forme vague accroupie par terre m'appelle doucement. C'est l'une des vedettes que je viens relever. Je prends la consigne, place mes hommes, m'en retourne. Des balles sifflent par toute la plaine, sans arrêt — mais trop haut. Je les entends qui vont se perdre dans les branches, au-dessus de nos lignes. Pas de danger. Ça va. L'embêtant, c'est mes bottes. Depuis cinq jours que je les porte, ce feutre mouillé n'a plus forme humaine, et mon pied y danse. Garanties perméables, avec cela. Je suis obligé de ficeler le tout serré à la cheville, pour ne pas laisser une chaussure à chaque pas.

Quatre heures. Voilà la relève. Enfin ! Il faut

attendre une heure, debout, tout équipé, fourbu, avant que de recevoir l'ordre de se mettre en route. Comme on craint le bombardement, et qu'il y a eu des chevaux blessés à une des dernières relèves, la colonne des nôtres ne nous attend qu'à Sentheim. C'est sept kilomètres à faire à pied. Les hommes grognent, n'en peuvent plus. Quand je dis qu'ils grognent, d'ailleurs, je me trompe. Ils voudraient bien grogner, mais ils n'en ont pas la force, et notre longue colonne s'en va, silencieuse, pliée en deux, à pas lourds, sur la route dure. Avant de partir, j'ai remis mes godillots dans lesquels mes pieds gonflés ne voulaient plus entrer ; et je porte mes énormes bottes de tranchées, pesantes de terre, d'eau, de boue, au bout de mon fusil. La sueur me baigne, sous la peau de mouton. Où la mettre, ailleurs que sur moi? Voici enfin Sentheim, les chevaux. Aucun effort ne m'a paru plus pénible que de mettre le pied à l'étrier et me hisser, avec tout mon bagage, sur le dos du vieux *Palatras*. J'ai envie d'avoir un enfant, pour qu'il ne soit pas soldat.

Dimanche 13. — Cantonnement. Douches, à l'usine, où les dragons ont droit à un baquet hebdomadaire. Cela remet de l'épuisante fatigue. Cela, et quelques douceurs, du vin chaud par exemple, et puis se raser, changer de linge, trouver chez le vaguemestre un paquet de lettres qui n'ont pas suivi aux tranchées, on ne sait pourquoi. Et puis... et puis il m'arrive un paquet. J'ouvre nonchalamment, croyant à des conserves. Un flot de parfum m'inonde. Ah ! j'ai fermé les yeux, et me voilà loin, tout à coup.... C'est un chandail, des genouillères, des chaussettes, tricotées par des mains amies, qui y ont laissé de leur odeur divine.... C'est comme une âme pré-

sente autour de moi, qui très longtemps subsiste, m'accompagne, me tient chaud....

16 février. — Jésus, qui était en permission, est revenu, avec une voix de rogomme, parce qu'il est enrhumé, un emplâtre sur le nez, parce qu'il a fait une chute en voulant attraper un poisson, dit-il, et plein de cafard, parce qu'il est revenu. Très excité de son séjour à Paname, Jésus. Il y a brillé auprès d'une jeune boiteuse, plantureuse au demeurant, — il le montre, du geste, — et pour faire je ne sais quoi avec elle, il nous explique fort longuement qu'il a été obligé de lui glisser une brique sous la jambe qu'elle a plus courte que l'autre, afin de l'empêcher de choir. Ce que personne ne veut croire, mais qui fait rire, et c'est l'essentiel.

« Brigadier, dit soudain ce garçon indomptable, — d'ailleurs farci de mauvaise littérature, — brigadier, tel un jaguar sur sa proie, je vais me jeter sur votre carabine, et incontinent l'astiquer. Où est-elle? »

Je sais bien ce que c'est que cet excès de zèle : Jésus a soif.

« Le curé qui l'a baptisé, il n'a pas oublié de lui mettre du sel, » constate Payeur.

Ayant bu, d'ailleurs, Jésus abandonne ma carabine démontée, et posant son pied déchaussé sur une feuille de papier, il en prend la forme avec un crayon, pour l'envoyer à une jeune fille du monde qui lui a promis des chaussettes. Comme nous rions, et l'appelons idiot :

« C'est pas de ma faute si je suis dérisoire, » dit-il avec un sourire plein de fausse humilité.

Puis, théâtral comme le Kaiser et revenant à sa marotte :

« Mon avenir est sur les planches! »

20 février. — Les jours commencent à rallonger. C'est un peu de sommeil en moins, un peu de travail en plus dans les vingt-quatre heures. Voilà sous quels auspices le nouveau printemps s'annonce, par un froid terrible. Il neige ; la neige s'accumule. Les jours s'écoulent, monotones, pareillement remplis des mêmes besognes assommantes. Sauf les quatre murs et la cour pavée, c'est le quartier. Chevaux à soigner, à nourrir, à laver, à panser — pansage odieux pansage ! — gardes d'écurie, gardes de police ; distributions du pain, du vin, de la viande, du fourrage, de l'avoine ; corvées de litière, de propreté, de cantonnement ; appels du matin et du soir ; revues d'armes, d'effets de drap, de petit équipement, de chevaux, de harnachements, de seaux, de musettes, de bouchons, de chaussures — toutes choses parfaitement nécessaires, mais si plates, et dont on avait cru que la guerre nous aurait dispensés.... Joignez les promenades de chevaux, à petites allures ; et le travail d'exercice et d'entraînement des hommes, classes à pied, classes à cheval, école de peloton, d'escadron ou de régiment. Pour moi, pas une minute de répit, de par ma fonction. Je suis doué en outre du don malheureux de tout voir, tout de suite, du premier coup d'œil : une brosse qui traîne, une musette-mangeoire oubliée aux naseaux d'un cheval qui a fini de manger, un point de rouille sur une carabine, un bouton qui manque... motifs d'observations incessantes, hélas ! aussi lassantes pour qui les fait que pour qui les reçoit. Donner tout son sérieux, son application à des riens matériels : questions de tenue, état des armes ou des cuirs, corvées. Avez-vous fait ceci? Cela? Allez-là. Portez, armes ! En garde, à droite... à gauche... pointez ! etc.

Éternel recommencement quotidien ! Et la mau-

vaise humeur constante des uns, des autres, qui commencent franchement à en avoir assez, faute de voir où nous allons. Ce piétinement sur place épuise à la longue les meilleures volontés. Et cette attente interminable de tous les instants ! Je vois que les gens qui sont loin de nous, et ne nous imaginent qu'environnés de flammes et de fumée, comme dans une image d'Épinal, lançant la grenade et les mots héroïques, ou bien chargeant à la baïonnette, ou bien tirant des coups de fusil du matin au soir, se demandent ce que nous faisons, toute la journée, dans cette région mystérieuse et séparée du monde, limitée d'un côté par des fils de fer, de l'autre par les gendarmes, qu'on appelle le front. On se bat, quelquefois, oui. Mais le plus souvent, le reste du temps? Eh bien, l'on attend. On attend toujours dans le militaire. On attend toutes sortes de choses. On attend d'abord la fin de la guerre, avec toute la patience qu'il faut, toute cette bonne humeur alternative avec laquelle le Français sait, en général, supporter la mauvaise fortune ; on attend de se battre, d'être attaqués, ou d'attaquer ; on attend la soupe ; on attend les lettres ; on attend sa nomination de brigadier, quand on est deuxième classe, ou de maréchal des logis, quand on est brigadier ; on s'attend à être fichu dedans, quand on a fait une bêtise ; on attend la relève ; on attend on ne sait quoi d'heureux et d'imprévu, quand on est optimiste. Et quand on est dépourvu d'imagination, on n'attend rien. Et l'on perd du temps. Et l'on s'ennuie. Mais le temps passe, en somme; et l'on s'aperçoit tout d'un coup qu'on est à son vingtième mois de guerre, et que c'est autant de pris, d'irrémédiablement perdu sur sa belle jeunesse qui ne reviendra pas....

Ayant écrit ceci, et le relisant, je me tâte. Suis-je

attaqué? Le moral a-t-il un peu fléchi? Reflété-je trop exclusivement ce qui m'entoure? Déçu par les militaires, moi, civil déguisé en dragon? Eh ! parbleu, nous le sommes tous, des civils déguisés.... Non ; m'étant examiné, je me trouve, comme au premier jour, intact, plein de feu et de foi. Mais je vois bien d'où vient l'ennui. C'est d'une effrénée ambition (j'en battrai ma coulpe) qui ne trouve point ici sa satisfaction ; on avance peu dans la cavalerie. Et, d'autre part, outre qu'il n'est pas de rôle plus ingrat que celui de brigadier (j'étais plus heureux quand j'étais deuxième classe), l'esprit extrêmement exclusif et hiérarchique empêche la moindre liaison personnelle avec les supérieurs, chez lesquels on pourrait trouver, peut-être, un peu plus de raisonnement ou de conversation que dans la tourbe impure. — Voilà la vérité : pas assez de conversation, chez les dragons. Aussi bien j'emploie le peu de loisir que j'ai à lire, à lire. Impossible de travailler pour soi, d'autre part. Mais, au fait, est-ce bien utile? Et ne faudra-t-il pas reviser de A jusqu'à Z, une fois la guerre finie, toutes les idées, toutes les valeurs qui avaient cours précédemment? Néanmoins je n'accepte pas ce qu'écrit Henri Massis, dans un petit livre qu'il m'envoie : que nous sommes une génération sacrifiée. Des pompiers qui éteignent le feu ne sont pas des gens sacrifiés de ce fait. Beaucoup seront sacrifiés dans la guerre, certes, hélas ! Mais ceux de nous qui en sortiront et reviendront indemnes, sans même peut-être avoir changé beaucoup, seront agrandis et enrichis, et vaudront plus, d'avoir tant souffert. Alors? Alors, lire et relire Vigny, *la Mort du loup* :

Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler...

26 février. — Nous apprenons, par les feuilles, la puissante offensive allemande sur Verdun. Sans pouvoir présager la suite, on a l'impression d'une grosse affaire. Nous ne savons rien d'autre que ce que disent les communiqués. L'émotion de tous est grande, mais tout le monde a confiance, personne ne doute. Cette unanimité dans la foi me paraît belle.

L'ATTAQUE

Mardi 14 mars. — Camp Benoît. Me revoici dans ce fameux abri souterrain où je suis venu la dernière fois, et où nous pensâmes tous être ensevelis. L'endroit est toujours aussi nauséabond, et aux alentours, c'est toujours le même bois déchiqueté par les obus, le même terrain en écumoire, avec tous ses trous remplis d'eau croupissante et jonché de débris. Néanmoins le temps est beau, cette fois-ci — presque chaud. Le printemps ne tardera plus. Le soleil fait doucement miroiter la boue innombrable ; et si le bombardement ne cesse pas, ce n'est du moins pas exactement sur nous, pour le moment. A cinquante, cent mètres, en lisière du bois, et plus à gauche, sur la voie ferrée, les boîtes à shrapnells éclatent dans les airs avec fracas, déchiquètent ce qu'il reste de branches aux arbres, et d'arbres au paysage — et il en sort une fumée blanche et jaune, en jolis panaches. C'est beau, un shrapnell, quand on n'est pas dessous. Le soleil me ragaillardit : je me trouve fort bien. L'ennui est qu'on nous défend de sortir de l'abri infect, où deux pelotons sont étendus sur la paille humide et pourrie, vrai fumier. Toutefois, je me glisse jusqu'à l'entrée du boyau, pour respirer un air plus pur, encore que ce bois sente bigrement mauvais, et j'écris ces notes sur mes

genoux, assis sur un siège de branches brisées. Nous sommes arrivés cette nuit, ayant mis pied à terre à Sentheim et fait à pied huit kilomètres, sous le poids lourd du zinzin, par une lune splendide et une douce tiédeur. Nous resterons trente-six heures ici, et autant aux lignes, et trois autres jours au camp Mollens. Au moment où j'écris, le premier papillon de l'année fait voltiger dans l'air l'éclatant petit V de ses ailes jaunes, pliées comme un billet doux. J'ai à peine fini la phrase commencée que *vrac !* une marmite. Je lève la tête, et regarde. D'autres. Elles ont l'air de se rapprocher. Il va falloir quitter mon banc de fortune et rentrer sous terre. Des avions profitent du ciel pur. Tableau classique.

Interrompu par la soupe, dont l'heure amène avec elle la « trêve des cuisiniers » pendant laquelle les artilleurs se taisent, parce qu'ils mangent, de chaque côté. Je suis de corvée, vais avec mes hommes chercher les gamelles, aux cuisines du camp Mollens. Sans incident. Paix, silence du beau bois dépouillé, coupé seulement par un gentil oiseau qui chante en l'honneur du printemps nouveau. Charmante impression d'insouciance. Que vivre est bon ! Je pense au délice que c'est de voir naître, à Paris, les premiers bourgeons, si pressés de s'ouvrir, de jouir de l'air. Sous ce chaud soleil, trop chaud tout d'un coup, j'éprouve une sorte de torpeur voluptueuse. Mais ici, nulle joie n'est complète. C'est stupide, le printemps, quand on est loin de ce qu'on aime, — bête comme des lumières allumées dans un appartement vide. Que de temps perdu pour le bonheur ! Je passe mon temps, j'emploie mes rêves à construire, à organiser l'avenir, — s'il en doit être un pour moi. Cette nuit, à cheval, pour oublier le poids de mes armes, de ma musette, l'ennuyeuse chevauchée au trot,

je songeais à la paix revenue, à ses travaux, à ses plaisirs, à ce goût nouveau que la vie aura.... Vraiment, c'est cruel, affreusement pénible, par le contraste, cette splendeur du jour, cette chaleur, cette vie partout répandue, renaissante, quand on se trouve seul à en jouir.

Jeudi 16 mars. — Hier soir, j'écrivais couché sur le ventre, dans l'abri, une bougie plantée dans un croûton de pain, protégeant tant bien que mal mon papier contre l'eau qui, sans cesse, dégouline du plafond. Tout à coup ma bougie s'éteint, comme soufflée, et au même instant je suis aspiré par un violent courant d'air, l'abri tremble tout entier, tel qu'un navire battu par les lames ; une forte secousse, un fracas du diable, avec l'impression de quelque chose qui rebondit. C'est un 150 qui éclate sur l'abri, ou tout à côté : pas besoin d'aller voir. A travers les rondins remués, mais qui tiennent en place, de la terre dégringole sur nous. Aucun accroc. Celui-là était près, par exemple. Le logis, l'air sérieux, bondit vers la porte, se baisse aussitôt, une nouvelle explosion l'aplatit contre la paroi. Il crie :

« Il n'y a personne dehors? Tout le monde aux abris ! »

Un homme, las de dormir, qui prenait le frais dans le boyau, s'amène en courant :

« Bon Dieu !... J'ai pas peur d'un Prussien qui se sauve, mais il m'a passé tout près, le salaud ! Je m'suis planqué! » Et il rit. Les autres se taisent; on n'a pas envie de rigoler, cette fois-ci. C'est que les coups se suivent, réguliers, pressés, et à je ne sais quoi, tout de suite on a l'impression que c'est un marmitage en règle qui commence. Nous attendons, sans parler, écoutons le vacarme grondant au-dessus de

nos têtes, plus violent de minute en minute, double, maintenant : car les nôtres se sont mis à répondre. On distingue très bien, dans ce tintamarre, les coups de départ de nos batteries, en arrière, tirant par-dessus nos lignes leurs quatre coups ensemble, nets, secs, durs, d'un son très différent des éclatements boches. Cela dure longtemps, je ne sais pas exactement combien : plus d'une heure, sûrement ; peut-être deux. Et sur tout le secteur, on dirait. La canonnade, habituellement locale, a l'air cette fois de tonner partout. Comme de juste, pas de ravitaillement possible pour l'instant. Nous allons encore manger la soupe froide. Nous attendons toujours, assez mornes, commençant les uns et les autres à nous demander si ce n'est pas le prélude de quelque attaque, quand le logis Flon, qui se trouvait près de l'entrée, soudain, le doigt levé, la tête penchée dans l'attitude du Bel Écouteur :

« Ah ! Ah !... les mitrailleuses.... »

En effet, ce sont elles, égrenant leur petite voix mécanique, sous l'ouragan déchaîné des grosses pièces. Les hommes se taisent. Des coups de feu, isolés d'abord, bientôt plus nourris, resserrant leur trame. La même pensée vient à chacun, et chacun la confirme, au voisin, du regard. C'est comme un espoir qui s'ouvre, et l'un de nous, avec ce visage attentif de l'homme qui écoute, le formule, ainsi :

« Est-ce qu'*ils* attaqueraient? »

Nous sommes suspendus. Un temps. Toujours le même fracas, d'artillerie, de mousqueterie, de mitraille. Il semble atteindre son maximum, et s'y maintenir, au lieu de décroître. Nettement on sent qu'une action est engagée.

« C'est bien ça, il y a attaque. Équipez-vous, tout le monde ! » crie Flon.

Pas de temps à perdre. Quelque chose de grave a passé. En un tournemain, chacun boucle d'un cran son ceinturon, jette en sautoir la toile de tente et le couvre-pied roulés, coiffe son casque, dispose sur son dos bidon, musette, tout le zinzin, met le fusil à la bretelle ; chacun se trouve prêt à marcher au premier signal. Cependant il ne vient pas. Pourquoi? Nous attendons ainsi assez longtemps. Les fils téléphoniques sont certainement coupés, les tranchées ne communiquent plus avec nous. Voilà un homme qui arrive en courant. Il s'informe, sans s'arrêter, du poste de commandement. C'est sans doute la liaison qui vient demander le renfort. Il n'a pas besoin de parler, nous avons compris et nous n'avons pas encore reçu d'ordre que nous sommes tous prêts. Je rassemble mes hommes et sors avec eux. Je regarde ma montre, il est exactement sept heures. Quand le lieutenant D... accourt pour nous alerter, il nous trouve dehors. Un mot rapide nous informe. L'ennemi attaque ; nous, nous allons renforcer les premières lignes. Un ordre net :

« Par un, derrière moi, suivez. Maréchal des logis Flon, en serre-file ; Devilette, derrière moi. Par le boyau. Et, en ordre, n'est-ce pas? Marche. »

Il s'élance, nous suivons, pas accéléré. Les arbres s'écroulent autour de nous ; la mitraille gronde, piaule, siffle, fend l'air, la nue tout alentour. Nul n'y prête attention, c'est de second plan. L'essentiel est de marcher, et de marcher vite, surtout sans se perdre. Il fait très sombre. Sous bois, on distingue à peine l'homme qui marche juste devant soi. Voilà le boyau. Nous avons à peu près cinq ou six cents mètres à faire, de notre abri à la tranchée, par ce cheminement, qui coupe, en plein champ, à contre-pente. Ce ne serait rien. Mais dès les premiers pas,

la marche devient difficile, presque impossible. Le boyau n'est qu'une fondrière pleine d'eau, de boue, de terre meuble, fraîchement retournée, de gravats, de branches cassées ; depuis longtemps repéré, ses parapets se sont effondrés ; il faut, pour avancer, arracher de la boue chaque jambe, l'une après l'autre, les sentir s'enfoncer à chaque pas jusqu'au mollet dans une glaise terrible ; par endroits, l'eau court comme un ruisseau. Il faut y aller bravement, sans autre souci que de ne pas glisser, et marcher vite, vite, presque au pas gymnastique, pour ne pas interrompre la file des hommes et risquer de perdre la direction donnée par l'officier qui nous guide et marche de plus en plus vite. Il nous faut passer sous une sorte de tunnel à demi effondré, où l'on ne voit rien, laisser à droite, à gauche, des transversales où nous nous engageons, à tort. Suivre, suivre toujours. Le tintamarre est inouï. Obus en avant, en arrière, sur les côtés ; percutants qui ouvrent le sol, comme si la terre vomissait du feu, boîtes à shrapnells éclatant dans l'air, comme si le ciel crachait du fer. Derrière nous, nos canons, tirant par-dessus nos têtes. Et de tous côtés, de toutes parts, des éclatements, des sifflements, des grondements ; un déluge de terre, de ferraille, de boue, de branches, de cailloux, projetés en l'air, retombant ; un crépitement de lueurs, de plus en plus pressées, précipitées, se succédant sans interruption juste devant nous : nous tombons en plein tir de barrage. J'en avais beaucoup entendu parler, mais je ne savais pas exactement ce que c'était, vu de dessous. Une large et profonde nappe de mitraille que l'ennemi élève, tandis qu'il attaque, entre la ligne qu'il attaque et celle d'où il suppose que vont arriver les renforts. Or, c'est nous, pour l'instant, le renfort. Charmante aventure. Mais à quoi

pense-t-on dans ces moments-là? Je n'ai qu'une idée : aller vite, suivre, ne pas perdre de vue l'homme qui me précède, arriver au plus tôt à la tranchée. Puis je vois soudain l'homme qui est devant se jeter à plat ventre en jurant, et une épaisse colonne de fumée noire, en forme de V, s'élever, en face de moi, juste sur le bord du boyau, à dix mètres. J'ai la sensation kaléidoscopique que c'est une marmite qui éclate, et, en même temps, la lucidité de me dire : « Inutile de se planquer, trop tard, marchons ! » Je suis couvert de boue, de pierres, de mottes de terre, j'ai le visage comme soufflet, je continue à courir, le cœur battant la chamade, j'enjambe l'homme qui se relève, — je crois qu'il se dit à lui-même : « Vingt dieux ! » Les autres suivent toujours. D'autres obus derrière moi, des sifflements de shrapnells, des appels d'hommes, des voix, violentes : « Plus vite ! — Suivez donc, nom de Dieu ! — A droite ! — Merde ! — Suivez ! Suivez ! » Pas le temps de se retourner pour voir, mais j'ai l'impression que, en plein sur le boyau, plusieurs projectiles ont éclaté et qu'il doit y avoir des gens touchés. Nous marchons toujours. C'est dur, courir dans cette colle avec des galoches de bois aux pieds, tout ce barda sur le dos, et, à la main, mes chaussures de cuir, échangées ce matin contre ces maudites galoches ! Véritablement, je n'en puis plus.

Où courons-nous? Je sais bien où sont les tranchées, mais à quel point exact allons-nous? L'officier qui le sait, ne nous l'a pas dit. Qui y trouverons-nous? Peut-être l'ennemi installé. Nous ne savons rien, si ce n'est que la position est attaquée. Il faut marcher, marcher encore. Le chemin me paraît terriblement long, je souffle à rendre l'âme, tant l'effort est rude. Impression extraordinaire d'être

projeté hors du monde sensible, par une force supérieure. S'il vous reste une idée, c'est de se dire : « Où serai-je, que serai-je dans cinq minutes? » On est en dehors du temps, et même de la vie ; ou plutôt la vie est en vous, mais n'est plus à vous. C'est comme si on courait en portant un globe de cristal dans ses mains : un faux pas, il est brisé. En même temps, l'effort physique supprime aux deux tiers la conscience : ce qu'il en subsiste, c'est qu'il faut aller de l'avant ; et votre mouvement vous entraîne, tel que même, si on le voulait, on ne pourrait pas l'arrêter. Tout cela confus, d'ailleurs, sur le moment. C'est aujourd'hui seulement, en essayant de noter mes impressions, que j'y mets un petit peu d'ordre. Tout en courant, la pensée qui me dominait, c'était : ne pas tomber d'épuisement, le cœur arrêté. Je ne voyais pas les obus, je ne les entendais pas siffler ou éclater, l'un ou l'autre, je n'entendais que le fracas terrible de tout l'ensemble. Je me suis senti pendant deux, trois minutes peut-être, absolument privé de tout sentiment humain, suspendu, abandonné à la fatalité, ne m'occupant pas de la mitraille, ni de la fusillade, et ne songeant pas à un rapport quelconque entre moi et elles. Idée singulière de : « J'y suis, j'y suis ! pas moyen de faire autrement. » Matériellement, on n'a pas le temps d'avoir peur, parce qu'on n'a pas le temps de regarder. Seul, un nom a passé dans mon esprit. Je n'avais qu'une préoccupation, — outre celle de ne pas tomber, parce que je ne devais pas, à cause de mes hommes, — c'était de sortir au plus tôt de ce maudit boyau, où on ne voit rien, où on ne pourrait même pas se défendre, et d'arriver au plus tôt à la tranchée. Ici, on est en l'air; les hommes espacés, ne se suivant plus l'un derrière l'autre. Pour moi, je sentais vaguement que si des

Boches débouchaient brusquement dans le boyau, il me serait impossible de me défendre, avec tout cet attirail pesant sur le dos et entre les mains. Et puis, à bout de souffle que j'étais, on m'aurait jeté par terre d'un coup de poing, mon fusil n'était même pas chargé. — Nous rampons sous une espèce de tunnel, ancien abri effondré; j'aperçois au bout une vague lueur. C'est la voie ferrée. Il me semble qu'il y a des arbres abattus, de la terre éboulée, partout. Nous tournons à droite, vers la Carrière. Vive animation d'hommes courant, allant et venant, à la gabionnade. Je croise l'adjudant Bouny qui me dit bonsoir de l'air le plus calme. Il prend bien son temps !

Une ombre, debout dans la tranchée. Je reconnais le lieutenant D...

« Qui est-ce? dit-il en me prenant par le bras.

— Henriot, troisième peloton.

— Ah ! Bon ! Mettez-vous là, vos hommes aux créneaux. — Quatrième peloton, par ici..., etc. »

Ouf ! nous voilà à notre poste de combat. Je jette par terre tout ce que j'ai sur moi, équipement, musette, souliers, toile de tente, glisse ma carabine dans la meurtrière, m'adosse contre la paroi de la tranchée, et je respire. Je ruisselle de sueur, je ne sens plus mon cœur, à force d'avoir couru. Quel bien-être, que de s'appuyer, ne plus bouger ! Il me semble que j'ai cent mille kilos de moins sur la poitrine. Mes hommes ont fait comme moi. Chacun choisit son champ de tir. On se sent très fort, coude à coude. On sait qu'ici on pourra se battre, bien tirer, voir venir. Derrière nous passent d'autres hommes de l'escadron. Ils nous jettent en courant qu'il y a des blessés, cinq ou six, que Dessaux, le brigadier, a la moitié de la figure enlevée. C'était lui qui venait juste après moi. Je

regarde l'heure : sept heures vingt-cinq. Un cri soudain, étouffé :

« *Ils* sont dans les fils de fer ! »

Je regarde. A cinquante mètres devant nous, des ombres dans la pénombre, en effet.

« Ne tirez pas sans ordre ! »

Bien m'en a pris. Au même instant l'officier passe. Je l'avertis. Il nous crie que ce sont des nôtres, du 4e escadron, qui ont été portés en avant, jusqu'aux réseaux. Défense de tirer sans commandement. Je recommande à mes douze hommes de viser bas, quand on commandera feu. On tire toujours trop haut. La canonnade fait rage, et de tous côtés, mais les obus éclatent toujours en arrière, sur le boyau que nous suivions, tout à l'heure. La fusillade est incessante aussi, inouïe de violence ; les mitrailleuses crépitent aux Parallèles sans discontinuer. Clair de lune. Fusées. On voit comme en plein jour. Des shrapnells sifflent, en tous sens. Fantastique. D... repasse.

« Ça va?

Tout le monde répond à la fois :

« Très bien, mon lieutenant. Ils peuvent venir! On les recevra. »

« J'ai perdu mon casque, dit un bonhomme. Ils a été enterré....

« Tu n'es pas enterré, toi... fait le lieutenant. Alors ça va bien. Qu'est-ce que tu veux de plus? Ah ! et puis, vous autres... vous savez... ce soir, vous pouvez fumer ! »

Très excité, le lieutenant. On profite de sa permission. Je distribue des cigarettes à mes hommes. On s'en fout, des Boches! On est un peu là pour les recevoir ! Les hommes rient, parlent haut, excités eux aussi, ayant besoin de se détendre, de faire des

galipettes. Moi, je souffle, je suis heureux. Maintenant que l'effort physique le plus dur est fait et qu'il n'y a plus à se débattre contre l'enlisement dans le boyau, je cède à une impression délicieuse de soulagement, de repos, presque de bien-être.

Je suis couvert de boue. Je me frotte le dos de la main droite. Elle me cuit un peu. Je mouille mon mouchoir avec du vin, je lave la boue, et sous la boue, du sang. Tiens ! Tiens ! Blessé? J'examine la « plaie ». Une éraflure de rien du tout, c'est assez vexant. Deux centimètres de peau coupée en long ; sans doute un petit éclat attrapé au vol, dans ce boyau. Un tout petit éclat d'un très gros obus. Suis-je à ce point sanguinaire et barbare? Je dois dire que la vue de mon propre sang, le premier versé, m'a beaucoup réjoui. D'autant plus qu'il n'y en avait pas énormément.

Où en sommes-nous? On ne voit rien venir. Je demande au lieutenant comment vont nos affaires. Elles ne sont pas mauvaises. Sur notre gauche, vers les Parallèles, l'ennemi est arrivé par surprise jusqu'à nos petits postes et en a enlevé un, qu'une contre-attaque lui a aussitôt repris. Une grande lueur rougeâtre annonce un incendie vers Mikhelbach. La situation a l'air très bonne. Mais quel barouf !

Toute cette mitraille dans les airs, ces éclats chantants, qui retombent, ces balles qui susurrent leur douce musique meurtrière, quoi? C'est la mort en personne qui agite ses grands bras décharnés autour de nous. Et je songe que se faire toucher est vraiment absurde, parce que, à de rares exceptions près, jamais une balle ou un obus ne vous est destiné en propre. On est donc touché par hasard. Absurde. Étrange impression que celle de se sentir ainsi dans la main du destin aveugle. S'il ouvre les doigts, c'en

est fait de nous.... Cependant, dans la tranchée même, qu'est-ce qu'on risque? Une balle de plein fouet dans la figure, ou bien l'obus qui éclatera dans un rayon de trente mètres....

Décidément, on ne voit rien à travers ce créneau. Je sors à demi de la tranchée, je sens bien que c'est stupide, mais comment résister au besoin de voir? Le spectacle est beau, inhumainement beau. Jamais le ciel ne m'a paru plus vaste, la nuit plus profonde. Quelle musique ! L'orage du canon, incessant, multiplié, formidablement répandu sur toute l'étendue, est impressionnant, certes, mais pas autant pour moi que le tac-tac des mitrailleuses qui tissent devant nos tranchées, en tous sens, un invisible et infranchissable réseau de plomb. Elles vont d'une cadence si rapide qu'on n'entend plus les coups distincts, mais un bruissement continu, semblable à un jet de vapeur. Non plus *taca-taca-taca*, mais *ch... ch... ch...* C'est comme la chanson d'une chute d'eau sur des rochers, un égrènement métallique dans l'air mouillé. Et des lueurs : les brusques flammes, courtes, de la fusillade ; les éclairs plus larges du canon ; puis, là-bas loin, le ciel s'empourpre, un incendie allumé dans un village ou dans un bois.... Combien cela dure-t-il? J'ai beau consulter ma montre, les heures différentes qu'elle marque chaque fois n'ont plus la même valeur, on n'a plus la sensation du temps qui s'écoule. On est au-dessus du temps. Pourtant j'ai eu froid, puis faim.

Il me semble que l'intensité du feu, qui, longtemps n'a cessé de s'accroître, n'augmente plus maintenant. Il est étale. Cela dure encore quelques instants, et l'on pressent que cela va s'arrêter. L'effort ennemi est localisé sur un point. Peu à peu le vacarme décroît, l'accalmie vient. Nous respirons ; mais l'on sent

que l'ennemi souffle. Premier *round*. Nous en profitons pour modifier notre situation. Il faut relever le 4e escadron. Avec quinze hommes, je vais occuper une petite tranchée, isolée dans la plaine, en avant des lignes.

« Vous êtes la position la plus importante, me dit l'officier avec le plus grand sérieux. S'il y a attaque sur vous, tenez à tout prix. Je vous soutiendrai. »

Tenir? Bien sûr. Nous filons, mes hommes et moi, par le boyau découvert. Voici l'endroit. Une tranchée en demi-lune, de vingt pas, avec des créneaux. Je place mes vedettes, à plat ventre, en avant, dans l'herbe. C'est diablement plat, une plaine. La fusillade, un instant décrue et quasi calmée, se rallume soudain, brusque et nourrie, sur notre gauche toujours : l'ennemi attaque à nouveau. Peut-être ne vient-il que chercher ses morts dans nos fils de fer. Il me semble qu'il n'a pas le mordant de tout à l'heure, mais c'est difficile d'évaluer. A part les shrapnells, autour de nous, derrière nous, — sur nos camarades? — l'effort n'a pas l'air de se porter de notre côté. Même déluge de ferraille, même ouragan de feu, en tous sens. Ici, là, devant, derrière, à droite, à gauche, par terre, dans le ciel. Une vague tôle recouvre une partie de notre tranchée, un shrapnell vient tomber dessus et elle chante.... Il faut attendre, attendre. Nous n'aurons pas encore tiré un coup de fusil. Sur quoi, d'ailleurs, l'aurions-nous fait?

... Une heure du matin ; c'est fini. La dernière mitrailleuse crépite, toute seule. On entend encore son bruissement, presque solitaire, puis il se fragmente, comme les derniers coups de la sonnerie d'un réveil, à bout de souffle. La cadence se ralentit ; quelques balles encore, dans le vide, deux, trois encore, puis une ; puis plus rien. Et l'oreille étonnée ne

perçoit plus que le silence, qui, après tout ce tintamarre, prend toute sa valeur musicale. Et l'immense nuit calme enveloppe toute chose, et l'on n'entend plus que le bruit de son propre cœur, au fond de soi, qui peu à peu s'apaise et redevient normal....

Trois heures. — Tout s'est tu. Nous continuons à monter notre garde désormais inutile, silencieux, accotés contre les sacs de terre. Il fait froid, maintenant.

Un peu plus tard, nous sommes relevés et regagnons l'abri. Sommeil. Je vais dormir.

C'est le ...e dragons qui était aux Parallèles et a contre-attaqué. Je l'apprends aujourd'hui. Nous avons même pris une tranchée allemande, avec des mitrailleuses, outre le petit poste perdu et repris. Il y a une vingtaine de cadavres boches dans nos fils de fer. Ils ont voulu venir les enlever, d'où la seconde attaque. Probablement essaieront-ils ce soir encore. La division et les territoriaux qui nous flanquent, tout à fait à gauche, nous avons perdu une quinzaine d'hommes, tués ou blessés. C'est pour rien.

J'écris ceci, reposé par un bon somme dans l'abri, à la gabionnade. Le soleil brille. Deux alouettes chantent, montent droit dans le ciel, en vrille. Mis en goût, nous souhaitons une nouvelle attaque, ce soir. Je voudrais tuer du Boche, en tenir un au bout de mon fusil, et le voir culbuter dans l'herbe. Nous avons été au danger, mais pas à la gloire. Cela enrage.

Journée insipide et calme. Trop calme. On voudrait agir, faire quelque chose de bien et de joli. Cette petite bagarre d'hier nous a donné à tous un cran magnifique. Servira-t-il? L'honnête Dupuit, avec sa bonne face rougeaude, explique comment il s'est trouvé tout d'un coup enfoui sous terre, dans un trou d'obus, comment il a perdu son casque, comment

il ne savait plus où il en était, comment il a fait pour s'enlever du pouce un petit éclat qui s'y était venu nicher. Mais ce qui l'affecte le plus, c'est que sa gamelle est trouée de part en part ; et dans quoi mangera-t-il sa soupe?

A propos de soupe, la bataille ne nous dispense nullement des corvées. J'en suis aujourd'hui. Allons nous dégourdir les jambes.

Vendredi, 17 mars. — Est-ce la contre-partie, la réaction de la secousse d'avant-hier? Je me sens aujourd'hui très particulièrement heureux, et après l'impression très nette que j'ai eue, un instant, d'en avoir fini avec la douce vie, alors que je me promenais sous ce barrage infernal, je trouve à la vie maintenant une saveur inusitée ; je trouve que vivre est doux, et beau. Aussi le temps m'y invite, qui est adorable. Et puis, nous avons eu la surprise agréable d'être relevés des tranchées ce matin, à trois heures, au bout du troisième jour, quand nous en devions passer six là-bas. Au fait, je ne sais pas pourquoi je dis surprise agréable, autrement que par habitude : car j'étais très bien aux tranchées, sauf les aises. Il n'y faisait pas froid, les corvées étaient judicieusement commandées, le soleil brillait. Et surtout ce branle-bas est venu très heureusement nous secouer de la torpeur où nous dormions depuis des mois, et nous a rappelés assez utilement à nous, et aux officiers, que nous sommes en guerre. Ce n'est pas mauvais. — Je vois dans les feuilles que nous avons eu les honneurs du communiqué ; on nous fait savoir que l'armée nous félicite, etc. Au cantonnement, nous sommes rentrés tout à l'heure couverts de gloire et de mouscaille, gonflés d'importance comme il sied, devant nos camarades qui y étaient restés.

Cette disposition héroïque et lyrique née de la guerre ne tient d'ailleurs pas cinq minutes devant les embêtements de la paix, que nous retrouvons ici, au débotté. Grand astiquage, aujourd'hui. Et demain revue de chevaux, théories de cadres et quelques autres accessoires. Néanmoins il fait si beau, les oiseaux chantent si gentiment, on a tant de plaisir à marcher sur la terre, avec ses gros souliers cloutés, à regarder le ciel si clair au-dessus de sa tête, à boire le sérieux pinard de la distribution, que tous ces petits ennuis de la plate vie de brigadier tombent comme la lie d'un vin trop vieux au fond du verre. Le printemps naît. Pour qui seront ces bois pleins de pervenches, cette odeur d'herbe et de terre heureuse, ce parfum des premiers bourgeons, cette chaleur, ce ciel pur? On pense avec un immense amour à ceux qui tomberont, avant même que ces promesses soient devenues fleurs.

TOUJOURS LA MÊME CHOSE

Dimanche 26 mars. — De nouveau, nous voici en ligne, au Langelittenhagen, position que nous occuperons désormais, jusqu'à nouvel ordre. Fini la Carrière et le camp Benoît. Sans regret. Dès l'arrivée, dans ce grand bois magnifique, où les hauts arbres élancés ont l'air de relier d'un jet la terre au ciel, nous avons la bonne fortune de trouver, sous la haute futaie clairsemée, un abri tout neuf et parfait : spacieux, aéré, susceptible de soutenir les plus sévères bombardements, et propre avec cela. A voir la netteté des paillassons et des paillons neufs, nous sommes évidemment les premiers locataires de l'immeuble.

La journée se passe en corvées ; la nuit, aux fils de fer, entre mes vedettes. Calme. Le point d'appui voisin, à quelque cent mètres de nous, a été assez

violemment pris à partie par les canons boches. Regardant vers la zone où éclataient les projectiles, j'admirais la forme élancée et robuste d'un arbre de trente mètres de hauteur, gros deux fois comme un homme : il s'est incliné soudain, tout de son long, coupé net à la base par un obus comme un épi sous la faucille, et lentement il s'est écroulé, avec un craquement formidable. Ils tombent ainsi, nombreux, l'un après l'autre, avec quelque chose d'humain, à chaque coup. La forêt est jonchée par places de leurs grands cadavres. Il y a du 75 tout près de nous, invisible. Quand il crache, par rafales de quatre, l'air sursaute, la terre tremble ; peu d'hommes qui ne tressaillent, à l'entendre.

Vendredi 31. — Calme. Calme. Calme. Cette nuit, pour embêter les gens d'en face, l'officier et moi, nous avons fait partir quelques fusées, devant nos réseaux. On se sert pour cela d'une espèce de fusil spécial, à forme de tromblon, dont on appuie la crosse contre le sol, en donnant au canon l'inclinaison voulue. La fusée part, long serpentin de paillettes, monte dans le ciel, d'un trait onduleux, éclate, et laisse retomber un petit globe blanc et lumineux comme un énorme ver luisant, qui fait danser des ombres sur la plaine. Il faut se jeter à plat ventre, dès le coup parti, la réponse ne se fait pas attendre : c'est une mitrailleuse qui la donne. Puis le silence pèse à nouveau, troué, de-ci, de-là, d'un obus, ou d'un coup de fusil. Nuits presque paisibles, où la rêverie s'envole. Le service commence à être moins pénible qu'il y a un mois, les jours qui rallongent facilitent les corvées, et, surtout, les factions ne commencent qu'à six heures et demie ou sept, et finissent à quatre, avant que l'aube ne se lève.

Froid très vif. Le temps est long. Dans l'abri, Flajolet raconte ses amours.

Des avions dans le ciel. Très en dessous d'eux, trente, quarante petites boules blanches — les éclatements des shrapnells. Un des avions a l'air de fuir. C'est un grand oiseau d'une éclatante blancheur sur l'azur du ciel. A la lorgnette, malgré la hauteur, on distingue la croix noire allemande peinte sous chaque aile. Un plus petit survient, le gagne, s'approche, prend de la hauteur, descend sur lui ; taca-taca-taca... trois coups de mitrailleuse. Pas un de plus. Et l'on voit l'aviatik se détacher du ciel, piquer droit, d'abord, puis en biais, comme un bolide, dégageant dans sa parabole tendue un long jet de fumée blanche, se rétablir un peu, puis piquer de nouveau, et choir, caché à nos yeux par les arbres. Fous de joie à ce spectacle, les hommes qui regardaient, autour de moi, nez en l'air, bouches bées, se sont mis à applaudir. Le mauvais oiseau est allé s'écraser dans nos lignes, vers Soppe, les deux officiers qui le montent, tués, l'un de deux balles dans la figure, l'autre aplati par le moteur. Payeur, qui travaillait par là, a vu la chose, et nous rapporte quelques débris, un peu de toile enlevée à la voilure. On dit le nom du vainqueur : Boillot.

« Ils étaient serrés dans leur hangar, conclut philosophiquement Jésus. Comme ça, ça fera de la place pour les autres.... »

23 avril. — Dimanche de Pâques. Alleluia ! Bonne journée. J'apprends que je suis proposé pour le grade de maréchal des logis, par mon sévère capitaine. Nous sommes trois, à l'escadron, inscrits de la sorte au tableau d'avancement, et comme il n'y a pas de place, cela fait bien encore deux ou trois mois à

attendre. Ma joie est grande. C'est beau, pour un brigadier, de passer logis. Un beau titre, maréchal des logis. Cela sonne. Et puis, c'est agréable. Car, tandis qu'hommes et brigadiers font du pansage, et des corvées, des théories, l'exercice, des promenades de chevaux au pas, et des *mashes* pour les chevaux maigres, qu'est-ce qu'ils font, les logis? Rien du tout. Ils se les roulent, comme on dit. Ils n'en foutent pas une datte. Ils regardent, jouent au bouchon, reçoivent les compliments de l'officier, déclinent les engueulades qu'ils transmettent aux hommes. Ils ne mangent pas à la gamelle, ils ont leur *mess*. Ils ont leur chambre à eux, d'office, dans tout cantonnement nouveau. Ils ne sellent, ni ne dessellent, ni ne lavent, ni n'époussettent les bourdons. Ils n'astiquent pas. Ils ont une cantine, et dedans une tenue fantaisie de rechange. Ils se lèvent à peu près quand ils veulent. Ils galopent quand cela leur plaît, alors que les autres restent au pas. Ils sautent les obstacles, jouissent de la considération du monde. Ils apportent leur gueule pour fumer, et, ne touchant à rien, ils ont constamment les mains propres, quand c'est leur goût. Et ils palpent des sommes fabuleuses tous les jours : quinze sous. Cela vaut son poids, d'être logis. Trois mois !

Dimanche, 30 avril. — Tranchées, abris. Abris, tranchées. Pour la semaine encore, nous reprenons notre faction habituelle aux avant-postes. Nous voici sortis de l'hiver, de jeunes pousses frissonnent aux noirs branchages des vieux chênes, et notre bois devient chaque jour plus profond, plus abondant, plus beau. Aéros ronronnant dans le ciel invisible, au-dessus des feuillages. Vague bombardement aux environs. J'ai repéré et élu pour domicile, à côté de l'abri déjà

beaucoup moins reluisant de propreté, un charmant berceau de jeunes branches replantées et qui ont repris en pleine terre, au pied d'un arbre antique. Je dors et lis sous cet arceau verdoyant, tant que nul ne m'appelle pour quelque corvée. Les hommes, de loisir pour l'instant, jouent aux cartes, au sou, mangent, dorment, allongés sur une toile de tente, sur le sol ; ou bien travaillent par petits groupes. C'est une série de gentils tableaux. La nature se fait plus humaine. Les hommes se promènent en tunique. Nous avons abandonné les lainages, les cache-nez, les gros gants fourrés, les peaux de mouton qui font froid à voir. Par moments, un souffle embaumé s'élève du fond de la forêt — odeur de primevères, de violettes, de sève nouvelle et d'humus fécond — qui chasse et balaie l'immonde senteur de débris corrompus qui traîne aux abords des abris où tant d'hommes ont vécu, séjourné, passé. L'odeur innommable du front, faite de feuillées, de viande avariée et de pipi de rat.

Midi, voilà, c'est bien fait ! J'ai été faire le mariolle, à baguenauder trop près de la casbah des officiers. Le lieutenant B..., qui marche avec nous, m'a vu, occupé à rien, et, avec son plus doux sourire, non pas dépourvu d'ironie :

« Henriot, vous êtes libre en ce moment? Eh bien, vous qui êtes un type éclairé, vous allez savoir faire ça. Je voudrais que vous m'établissiez, avec vos hommes, une main-courante... d'ici... à là.... »

Comment résister à un ordre si gracieusement exprimé? Rien ne pouvait me causer de plus grand plaisir. Mais comment donc ! Et me voici, disposant une ingénieuse main-courante, le long d'un caillebotis. C'est de ce dispositif que se servait Thésée, dans le palais du Minotaure, pour ne pas se perdre :

un fil de fer tendu sur des pieux, à hauteur de main, afin que des gens obligés à marcher la nuit puissent reconnaître leur route, en se laissant guider à ce nouveau fil d'Ariane. Je passe ma journée à cette plantation. Le lieutenant paraissait content de mes « travaux d'art ». Ce bois, d'ailleurs, devient tout à fait confortable. Il y a une coopérative, non loin, où l'on trouve à peu près tout. Nous faisons venir quelques victuailles pour améliorer l'ordinaire : vin, conserves, chocolat, confitures. La soupe continue à être défectueuse, et nous ne touchons pas plus d'un quart de vin par homme et par vingt-quatre heures. Or, il fait chaud.

3 mai. — Nuit aux tranchées. Vedettes aux fils de fer. Fusillade. Corvées. Quelques obus autour des abris. Le jus, la soupe. Sur la table, déjà bien branlante, où j'écris des lettres, les hommes jouent à la « manoche », assénant manille sur manillon, avec des coups de poing à tuer un bœuf. Monotone écoulement de l'heure. Un oiseau, sur une branche feuillue, en haut d'un chêne, qui se gargarise avec sa chanson, ajoute à cet ennui dominical. — L'esprit las voudrait s'évader ; mais comme aux barreaux de sa cage un moineau se cogne le front, et retombe.... Le secteur redevient trop calme. Le temps est trop beau, pour des prisonniers. Trop de repos, trop de loisirs. On ne sait pas ce qu'on veut.

5 mai. — Avant-dernier jour de tranchées. Cette nuit, l'air était doux, j'ai préféré dormir à la belle étoile, le vieil abri est trop infâme. J'ai disposé contre la paroi extérieure trois rondins, dans les gabions, tendu dessus du fil de fer entrelacé, jonché de quelques branches ce hamac improvisé, et m'y trouvant

bien, me suis endormi, jusqu'à mon tour de garde aux réseaux. Tout en dormant, je sens comme une main que quelqu'un poserait sur mon bras, pour me réveiller. J'ouvre les yeux. C'était un rat, gros comme un lièvre, assis sur mon épaule et me dévisageant. Au bond que j'ai fait, il a disparu. Nous avons eu aussi peur l'un que l'autre. Au même moment, Jésus entrait également en discussion avec l'un de ces quadrupèdes qui, disait-il, voulait lui bouffer le nez. Quelques farces s'en sont suivies, toujours les mêmes, et maintenant ayant beaucoup perdu de leur premier sel. Jésus n'est plus drôle....

L'après-midi, bourrasque, ouragan, à croire que tout le bois allait être déraciné, et nous avec. Sur quoi pluie violente. — Il paraît que toutes nos « saucisses » ont été arrachées à leurs câbles, par la tempête, et entraînées. — On commande un piquet pour fouiller le bois, où un de nos observateurs serait tombé, dit-on. Vaine recherche. A la fin du jour, le ciel s'étant calmé, des avions ennemis viennent au-dessus de nous, et jettent des bombes. On les entend, de loin, descendre en vrille, éclater en touchant terre, avec un fracas formidable. C'est une impression désagréable, plus encore que le canon : car si le sifflement de l'obus prévient à peu près de l'endroit auquel il est destiné, il n'en est pas de même avec ces bombes. Sous bois, impossible de voir l'avion. Elles peuvent aussi bien vous tomber dessus, qu'à un kilomètre. Rien à faire là contre, qu'être philosophe. On l'est.

7 mai. — Retour au cantonnement. Nous avons failli ne pas revenir, à la dernière minute: cent marmites de 150 sont venues tomber, dans l'espace d'une demi-heure, sur la position. Par bonheur, nul n'a été

touché. A quoi tient le hasard qui nous protège? Un simple 77 suffirait à renverser comme un château de cartes le vieux blockhaus branlant où nous étions tous réunis. Les obus tombaient à vingt mètres, massacrant les arbres, arrachant au sol des gerbes de terre, de cailloux, de branches. La rafale cessait à peine, les hommes se sont tous précipités vers les entonnoirs pour déterrer les fusées qui feront des bagues, des briquets et des encriers. La relève a eu lieu dans la nuit. Longue marche épuisante, à travers le bois, pour rejoindre les chevaux. — Je marchais, courbé, sans parler, songeant en moi-même à la déception de la guerre. La beauté, où est-elle, dans cette vie ingrate et obscure où nous croupissons? Accablé sous le poids de ce chargement, toujours aussi pénible, sur cette route que je rempierrais avec mes hommes, l'autre jour, je me posais cette question. Et une voix répond à ma mauvaise humeur, à ma lassitude :

«La beauté, elle est invisible, mais elle est réelle. C'est son obscurité qui rend cette tâche de tous les jours belle et pure, et la légèreté avec laquelle nous l'acceptons, la subissons, la remplissons. La beauté, elle est dans ces pieds boueux, ce corps courbé, cette chair transie, ou suante, dans tous les maux inconnus de ceux qui ne les ont pas soufferts comme nous, dans ces chants et ces rires, ces jurons, ces imprécations ; elle est dans le danger qui siffle au-dessus de nos têtes et va briser les grands arbres, à côté de l'humble bonhomme qui porte la soupe à ses camarades et continue son chemin, après s'être un instant accroupi contre le sol. Elle est dans ce mort épouvantable que j'ai vu, si complètement mort, et où déjà la vie transformatrice jouait à nouveau et grouillait sur son visage à demi rongé, dans les vers de la pourriture. Elle est partout où est l'idée, et l'idée est supérieure

aux hommes qu'elle anime, qui l'accomplissent en rechignant, sans la connaître, sans la voir, sans se douter qu'ils travaillent pour elle, fût-ce en ramassant des ordures, autour des abris où tout à l'heure d'autres, qui viendront, les remplaceront. Face auguste et invisible de l'idée, apparente pour moi, privilégié, qui la contemple et l'adore en connaissance de cause, cachée sous les dehors les plus rebutants et les plus vulgaires ! O beauté d'agir, pour être utile ! O plus grande beauté encore d'agir sans savoir, comme tous ces humbles, par obéissance à ceux qui détiennent l'autorité et qui savent pour tous !... »

Ainsi, nous qui savons, — nous taire. Croire toujours. Attendre. — Au cantonnement, grand nettoyage. Le capitaine passera lui-même la revue de ceux qui rentrent des tranchées et il veut voir les cartouches. Surcroît de travail qui fait grommeler chacun à la pensée qu'il lui faut astiquer, décrasser, débarrasser du vert-de-gris et de la rouille 150 cartouches en chargeurs.... Je sors les miennes de mes cartouchières. Je les compte. Le nombre y est. Et ce faisant, graissant avec une vieille brosse à dents les douilles de cuivre jaune et les balles effilées, je me prends à songer soudain qu'il y a onze mois que je suis au front, dans les tranchées, en première ligne — pas toujours aux meilleurs endroits — et que, pourtant, je n'ai même pas encore tiré un seul coup de fusil !

TABLE DES MATIÈRES

I. — Le dépot.

Les bleus 1
Assouplissements 8
Le grand terrain 15

II. — En Lorraine.

Veillée d'armes 24
Devant le Rémabois 36
Tranchées et cantonnements 53
De Laronxe à Sommerviller 69
Courbesseaux. — La Carrière. — Bures 80
Préparatifs 103
La route de Champagne 117
Au bivouac, pendant la bataille 130

III. — En Alsace.

La Carrière 145
Brigadier 161
Au Langelittenhagen 173
Les petits pains de Sentheim et la première permission 189
Camp Mollens et camp Benoît 202
L'attaque 226
Toujoursla même chose 241

9663-17. — Coulouma Imprimerie Curis.

D
640
H38

Henriot, Émile

Carnet d'un dragon dans les tranchées

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 19 04 05 002 5